
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

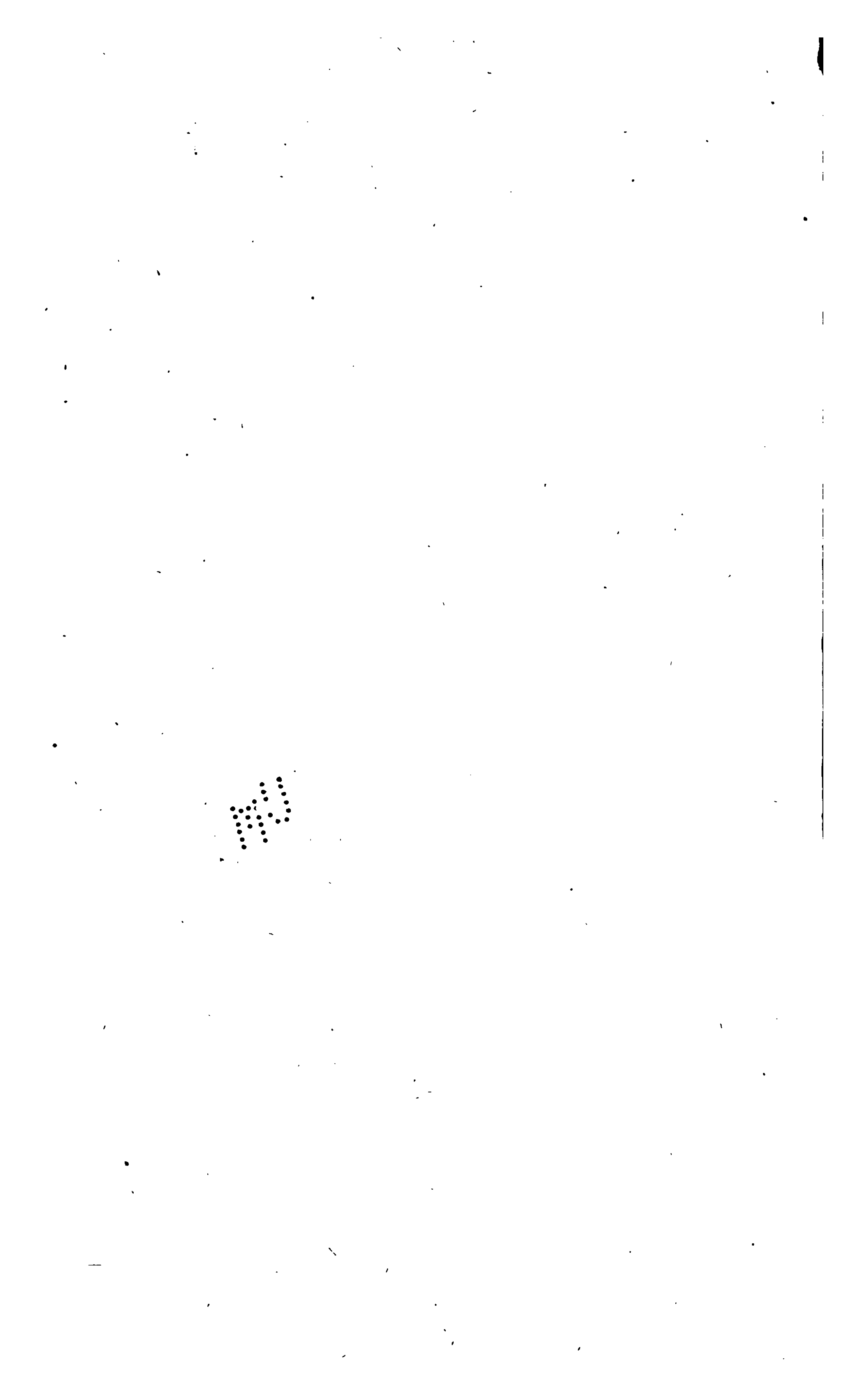
DE

VOLTAIRE.

TOME QUATORZIEME.

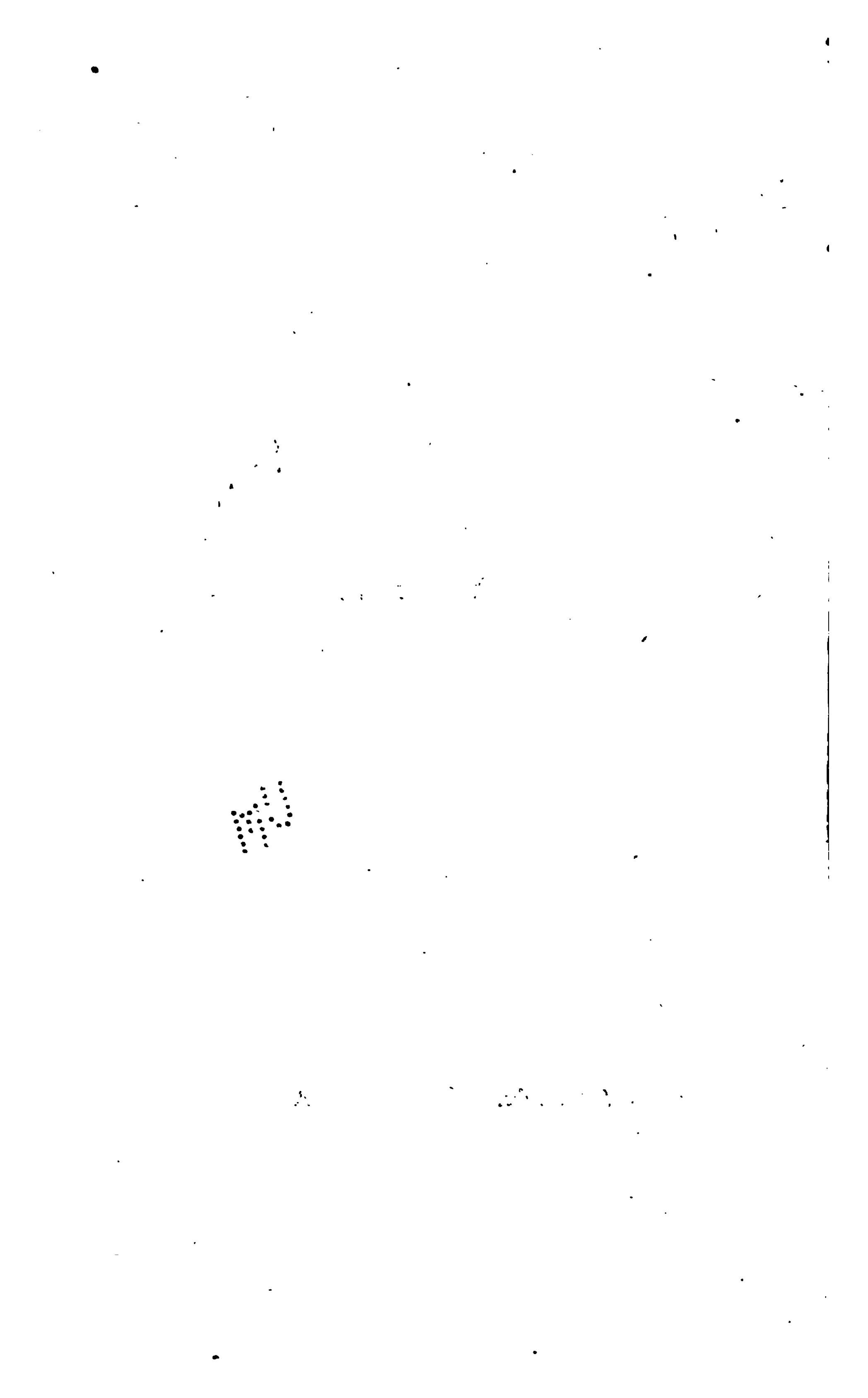
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



CONTES

EN VERS.



PREFACE

DES EDITEURS.

CE volume renferme des Contes, des Satires, & un recueil de poësies mêlées.

On trouve dans les Contes de M. de *Voltaire* une poësie plus brillante, une philosophie aussi vraie, moins naïve, mais plus relevée & plus profonde que dans ceux de *la Fontaine*. L'auteur de *Joconde* est un voluptueux rempli d'esprit & de gaieté, auquel il échappe, comme malgré lui, quelques traits de philosophie : celui de *l'Education d'un prince*, est un philosophe qui, pour faire passer des leçons utiles, a pris un masque qu'il savait devoir plaire au grand nombre des lecteurs. Dans un moindre nombre d'ouvrages, les sujets sont plus variés ; ce n'est pas toujours, comme dans *la Fontaine*, une femme séduite, ou un mari trompé ; la véritable morale y est plus respectée ; la fourberie, la violation des sermens, n'y sont point traitées si légèrement. La volupté y est plus décente, & à l'exception d'un petit nombre de pièces

échappées à ſa première jeuneſſe, le ton du libertinage en eſt abſolument banni.

M. de *Voltaire* a fait des Satires comme *Boileau*; & comme *Boileau*, il a peut-être parlé trop ſouvent de ſes ennemis perſonnels. Mais les ennemis de *Boileau* n'étaient que ceux du bon goût, & les ennemis de *Voltaire* furent ceux du genre-humain. L'un fut injuſte à l'égard de *Quinault* auquel il ne pardonna jamais ni la molleſſe aimable de ſa verſification, ni cette galanterie qui bleſſait l'auſtérité & la juſteſſe de ſon goût. L'autre fut injuſte envers *J. J. Rouſſeau*, mais *Rouſſeau* s'était déclaré l'ennemi des lumières & de la philoſophie. Il paraiſſait vouloir attirer la perſécution ſur les mêmes hommes qui avaient pris ſa défenſe, lorſque lui-même en avait été l'objet. Mais M. de *Voltaire* fut de bonne foi ainſi que *Boileau*. Ils n'ont méconnu, l'un dans *Quinault*, l'autre dans *Rouſſeau*, que des talens pour leſquels leur caractère & leur eſprit ne leur donnait aucun attrait naturel.

Si M. de *Voltaire* a pris quelquefois le ton violent & preſque cynique de *Juvénal*, c'eſt qu'il avait à punir, comme lui, le vice & l'hypocriſie.

Dans le recueil des poësies mêlées, on a évité également d'en multiplier trop le nombre, & d'en insérer qui fussent d'une autre main. Souvent ce choix a été assez difficile. Dans le cours d'un long ouvrage en vers, il eût été presque impossible d'imiter la grâce piquante, le coloris brillant, la philosophie douce & libre qui caractérise toutes les poësies de cet homme illustre : son cachet ne pouvait être aussi reconnaissable dans quinze ou vingt vers presque toujours impromptus. Il était plus aisé, en s'appropriant quelques-unes de ses idées & de ses tournures, d'atteindre à une imitation presque parfaite. D'ailleurs il n'a jamais voulu ni recueillir ces pièces, ni en avouer aucune collection. Celles qu'on en a publiées de son vivant, sous ses yeux, contenaient des pièces qu'il n'avait pu faire, & dont il connaissait les auteurs. C'était un moyen qu'il se réservait pour se défendre contre la persécution que chaque édition nouvelle de ses ouvrages réveillait. Il attachait très-peu de prix à ces bagatelles qui nous paraissent si ingénieuses & si piquantes. L'àpropos du moment les fesait naître, & l'instant d'après il les avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure

galante, ou ſpirituelle, ou plaiſante, était devenue ſi forte, qu'il lui eût été preſque impoſſible de s'exprimer d'une manière commune. Le travail de parler en rimes avait ceſſé d'en être un pour lui dans tous les genres où la familiarité n'eſt point un défaut. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il eſtimât peu ce qui ne lui coûtait rien, & que cette modeſtie ait été ſincère.

N. B. On n'a pas cru devoir répéter dans le recueil des *Poëſies mêlées*, les petites pièces de vers qui ſe trouvent éparſes en aſſez grand nombre dans d'autres parties de cette édition, telles que les Mélanges littéraires, le Dictionnaire philoſophique, la Correſpondance, &c.

LE CADENAS.

1714. (1)

JE triomphais; l'Amour était le maître,
Et je touchais à ces momens trop courts
De mon bonheur & du vôtre peut-être;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours;
C'eſt votre époux: geolier ſexagénaire,
Il a fermé le libre ſanctuaire
De vos appas; & trompant nos déſirs,
Il tient la clef du ſéjour des plaiſirs.
Pour éclaircir ce douloureux myſtère,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
 Vous connaiſſez la déeſſe Cérès;
Or, en ſon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos ſcrupules près,
Brune, piquante, honneur de ſa famille,
Tendre ſurtout, & menant à ſa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas! bien moins aimable,
Le triſte Hymen la traita comme vous.
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïſſable,
Dans les enfers fut ſon indigne époux:
Il était dieu, mais avare & jaloux;
Il fut cocu; car c'était la juſtice.
Pirithoüs, ſon fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaiſant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice
De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant ſa dernière heure
Put pénétrer dans la ſombre demeure.
Cet homme aimait, l'Amour guida ſes pas:

Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il eſt peu d'intrigues ſecrètes !
De ſa chaudière, un traître d'eſpion
Vit le grand cas, & dit tout à Pluton ;
Il ajouta que même à la ſourdine
Plus d'un damné feſtoyait Proſerpine.
Le dieu cornu, dans ſon noir tribunal,
Fit convoquer ſon ſénat infernal ;
Il aſſembla les déteſtables ames
De tous ces ſaints dévolus aux enfers, (2)
Qui dès long-temps en cocuage experts,
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un florentin lui dit : frère & ſeigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre alteſſe a fait l'expérience,
Tuer ſa dame eſt toujours le meilleur :
Mais, las, Seigneur ! la vôtre eſt immortelle.
Je voudrais donc, pour votre ſureté,
Qu'un cadenas de ſtructure nouvelle,
Fût le garant de ſa fidélité :
A la vertu par la force aſſervie,
Lors vos plaiſirs borneront ſon envie :
Plus ne ſera d'amant favoriſé.
Et plût aux Dieux que quand j'étais en vie,
D'un tel ſecret je me fuſſe aviſé !
A ce diſcours les damnés applaudirent,
Et ſur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment, feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux ;
Tiſiphoné, de ces lieux ſerrurière,
Au cadenas met la main la première :
Elle l'achève, & des mains de Pluton

Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié,
Que je vous plains ! vous allez être sage.
Or, ce secret aux enfers inventé,
Chez les humains tôt après fut porté ;
Et depuis ce, dans Venise & dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision.
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté ;
Chez les méchans on se gâte sans peine ;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais son trésor est-il en sureté ?
A ses projets l'Amour sera funeste ;
Ce dieu charmant sera notre vengeur ;
Car vous m'aimez ; & quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste. (3)

NOTES ET VARIANTES.

(1) L'AUTEUR avait environ vingt ans quand il fit cette pièce adreſſée à une dame contre laquelle ſon mari avait pris cette étrange précaution ; elle fut imprimée en 1724 pour la première fois.

La pièce dans cette édition commençait par les vers ſuivans :

Jeune beauté, qui ne ſavez que plaire,
A vos genoux, comme bien vous ſavez,
En qualité de prêtre de Cythère,
J'ai débité, non morale ſévère,
Mais bien ſermons par Vénus approuvés,
Gentils propos & toutes les fornettes
Dont Rochebrune orne ſes chanſonnettes.
De ces ſermons votre cœur fut touché ;
Jurâtes lors de quitter le péché
Que parmi nous on nomme indifférence :
Même un baiſer m'en donna l'aſſurance ;
Mais votre époux, Iris, a tout gâté.
Il craint l'Amour : époux ſexagénaire
Contre ce dieu fut toujours en colère ;
C'eſt bien raiſon : Amour de ſon côté
Aſſez ſouvent ne les épargne guère.
Celui-ci donc tient de court vos appas.
Plus ne venez ſur les bords de la Seine
Dans ces jardins où ſilvains à centaine
Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats ;
Où tous les ſoirs nymphes jeunes & blanches,
Les Courcillons, Polignacs, Villefranches,
Près du baſſin, devant plus d'un Pâris,
De la beauté vont diſputer le prix.
Plus ne venez au palais des Francines, (*)
Dans ce pays où tout eſt fiction,
Où l'Amour ſeul fait mouvoir cent machines,
Plaindre Théſée & ſiffler Arion. (**)
Trop bien, hélas ! à votre époux ſoumiſe,
On ne vous voit tout au plus qu'à l'égliſe ;
Le ſcélérat a de plus attenté
Par cas nouveau ſur votre liberté.

(*) Ancien directeur de l'opéra.
(**) Arion, opéra de *Fuſelier*, joué ſans ſuccès en avril 1714.

Pour éclaircir pleinement ce myftère
D'un peu plus loin reprenons cette affaire.
Vous connaiffez la déeffe Cérès;
Or en fon temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos fcrupules près,
Belle, fenfible, honneur de fa famille,
Brune furtout, partant pleine d'attraits:
Ainfi que vous par le dieu d'hymenée
La pauvre enfant fut affez mal menée.
Le dieu des morts fut fon barbare époux:
Il était louche, avare, hargneux, jaloux,
Il fut cocu; c'était bien la juftice.
Pirithoüs, &c.

(2) *Voyez qu'il eft peu d'intrigues fecrètes.*

Pluton fut tout. Certain de fon malheur,
Peftant, jurant, pénétré de douleur,
Le dieu donna fa femme à tous les diables;
Premiers tranfports font un peu pardonnables.
Bientôt après devant fon tribunal
Il convoqua le fénat infernal;
A fon confeil vinrent les faintes ames
De ces maris dévolus aux enfers.

(3) *Et le galant vit fort à la romaine.*

Mais ne craignez pour votre liberté;
Tous fes efforts feront pures vétilles;
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,
Et mon amour eft plus fort mille fois
Que cadenas, verroux, portes ni grilles.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR. (*)

1714.

O du théâtre aimable ſouveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomène,
Puiſſent ces vers de vous être goûtés !
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de ſon aile légère,
Un arc en main, parcourait l'autre jour
Tous les recoins de votre ſanctuaire ;
Car le théâtre appartient à l'Amour :
Tous ſes héros ſont enfans de Cythère.
Hélas, Amour ! que tu fus conſterné,
Lorſque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de ſon culte hérétique
Etabliſſant l'uſage anti-phyſique,
Accompagné de ſes mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris !
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, & les aurait encore,
Si par le feu ſon pays conſumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'eſt de la métamorphoſe,
Car gens de bien m'ont expliqué la choſe
Très-doctement ; & partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.

(*) Cette pièce qui eſt du même temps que la précédente, a été imprimée d'abord comme adreſſée à mademoiſelle *Duclos*.

Ainsi que Loth, chassé de son asile,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville;
Il vint en Gréce, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon;
Chez des héros il fit sa résidence,
Tantôt à Rome, & tantôt à Florence;
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis & par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutèce,
Séjour fameux des effrénés désirs,
Et qui vaut bien l'Italie & la Gréce,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure;
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin,
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,
Qui tourmentant en tout sens son espèce,
Mord son prochain, & corrompt la jeunesse;
Lui, dont l'œil louche, & le musle effronté,
Font frissonner la tendre volupté;
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux,
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, & soupire en fuyant.

Ce faux Amour ſe pavane à toute heure,
Sur le théâtre aux muſes deſtiné,
Où par Racine en triomphe amené,
L'Amour galant choiſiſſait ſa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit. Déſeſpéré, confus,
Des fiers ſuccès du dieu qu'on lui préfère,
L'Amour honnête eſt allé chez ſa mère,
D'où rarement il deſcend ici bas.
Belle Chloé, ce n'eſt que ſur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu deſcendre;
Sur le théâtre il vole parmi nous,
Quand ſous le nom de Phèdre, ou de Monime,
Vous partagez entre Racine & vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux déſormais ne s'envole,
Convertiſſons ceux qui devant l'idole
De ſon rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtreſſe du temple;
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple:
Prêchez donc vîte, & venez, dès ce jour,
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

1716.

JADIS Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant, fait père de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit : Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr & dont seul il fût père.
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornemens de Cythère,
Qui, quoiqu'enfans, enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison;
Soins & soucis son esprit tenaillèrent,
Soupçons jaloux son cerveau martelèrent.
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau : de quoi ? de Cocuage.
C'est-là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-fesant, le fléau des maris :
Dès qu'il fut né, sur le chef de son père
Il essaya sa naissante colère;
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront.

A peine encore eut-il plume nouvelle,
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle;
Vous l'euſſiez vu l'obſédant en tous lieux,
Et de ſon bien s'emparant à ſes yeux,
Se promener de ménage en ménage,
Tantôt porter la flamme & le ravage,
Et des brandons allumés dans les mains
Aux yeux de tous éclairer ſes larcins.
Tantôt rampant dans l'ombre & le ſilence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit,
Feſait ſon coup ſans ſcandale & ſans bruit.
La Jalouſie au teint pâle & livide,
Et la Malice à l'œil faux & perfide
Guident ſes pas où l'Amour le conduit;
Nonchalamment la Volupté le ſuit:
Pour mettre à bout les maris & les belles
De traits divers ſes carquois ſont remplis:
Flèches y ſont pour le cœur des cruelles;
Cornes y ſont pour le front des maris.
Or, ce dieu-là mal-feſant ou propice,
Mérite bien qu'on chante ſon office;
Et par beſoin ou par précaution,
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens & luminaire.
Soit qu'on épouſe ou qu'on n'épouſe pas,
Soit que l'on faſſe ou qu'on craigne le cas,
De ſa faveur on a toujours à faire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtreſſe,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendreſſe,
N'avait encore aſſervi vos beaux jours,

Je n'invoquais que le Dieu des amours :
Mais à préſent, père de la triſteſſe,
L'Hymen, hélas ! vous a mis ſous ſa loi :
A Cocuage il faut que je m'adreſſe ;
C'eſt le ſeul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

FRERES très-chers, on lit dans Saint-Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon DIEU (*a*)
Sur la montagne ; & puis lui dit : Beau ſire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'Etat romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ſerait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-dà, dit DIEU, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit Satan : Tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, & tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que quoiqu'en apparence

(*a*) Le jéſuite *Bouhours* ſe ſervit de cette expreſſion, JESUS-CHRIST *fut emporté par le diable ſur la montagne :* c'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi :

Car ſans lui ſaurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jéſus notre bon maître ?

Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en confcience :
Car il avait appris dans fon enfance
Qu'étant fi riche on fait mal fon falut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus;
Le pape était un pauvre perfonnage,
Pafteur de gens, évêque, & rien de plus.
L'efprit malin s'en va droit au faint-Père,
Dans fon taudis l'aborde & lui dit : Frère,
Je te ferai, fi tu veux, grand feigneur.
A ce feul mot l'ultramontain pontife
Tombe à fes pieds & lui baife la grife.
Le farfadet d'un air de fénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
Servez-le bien, vous aurez fa faveur.

O papegots! voilà la belle fource
De tous vos biens, comme favez. Et pour ce
Que le faint-Père avait en ce tracas
Baifé l'ergot de meffer Satanas,
Ce fut depuis chofe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du faint-Père.
Ainfi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papifme ont blafonné l'hiftoire;
Mais ces gens-là fentent bien les fagots :
Et grâce au ciel, je fuis loin de les croire.

Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eft bien raifon qu'il ait quelque fouci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CONTES

DE

GUILLAUME VADÉ.

AVERTISSEMENT.

Les contes ſuivans, jusqu'à celui qui a pour titre *La Bégueule*, parurent en 1762 ſous le nom de *Guillaume Vadé*, avec quelques autres petits ouvrages en vers & en proſe. *Catherine Vadé*, couſine de *Guillaume*, en était l'éditeur : nous avons cru devoir conſerver la préface.

PREFACE

DE CATHERINE VADÉ.

Je pleure encore la mort de mon couſin *Guillaume Vadé* qui décéda, comme le ſait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole ; je le gardais & lui diſais en pleurant : Ah ! mon couſin, voilà ce que c'eſt que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a coûté la vie à votre frère *Antoine*, qui était comme vous une des lumières du ſiècle. Que voulez-vous que je vous diſe, me répondit *Guillaume* ? j'attendais la permiſſion de la ſorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop ſcrupuleux.

L'Etat va faire une furieuſe perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria *Guillaume*, *Alexandre* & frère

Berthier font morts ; *Sémiramis* & *la Fillon*, *Sophocle* & *Danchet* font en pouffière. — Oui, mon cher coufin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permiffion de donner au public, pour le confoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année paffée ? ils fefaient les délices de notre famille ; & *Jérôme Carré*, votre coufin iffu de germain, fefait prefque autant de cas de vos ouvrages que des fiens : ils plairont fans doute à *tout l'univers*, c'eft-à-dire à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de fi hautes prétentions ; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma coufine, penfez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opufcules puiffent trouver place, & que je puiffe furnager fur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles chofes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ferait toujours beaucoup ; il y a très-peu de perfonnes qui jouiffent de cet avantage. Le deftin de la plupart des hommes eft de vivre ignorés ; & ceux qui ont fait le plus de bruit font quelquefois oubliés.

le lendemain de leur mort ; vous ferez diftingué de la foule, & peut-être même le nom de *Guillaume Vadé*, ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paffer à la dernière poftérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opufcules* ? Ma coufine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaifes* eft le plus convenable ; la plupart des chofes qu'on fait ; qu'on dit & qu'on imprime, méritent affez ce titre.

J'admirai la modeftie de mon coufin, & j'en fus extrêmement attendrie. *Jérôme Carré* arriva alors dans la chambre. *Guillaume* fit fon teftament, par lequel il me laiffait maîtreffe abfolue de fes manufcrits. *Jérôme* & moi lui demandâmes où il voulait être enterré ; & voici la réponfe de *Guillaume*, qui ne fortira jamais de ma mémoire.

» Je fens bien que n'ayant été élevé dans ce
» monde à aucune des dignités qui nourriffent
» les grands fentimens, & qui élèvent l'homme
» au-deffus de lui-même, n'ayant été ni confeil-
» ler du roi, ni échevin, ni marguillier, on
» me traitera après ma mort avec très-peu de
» cérémonie. On me jettera dans les charniers
» S[t] Innocent, & on ne mettra fur ma foffe
» qu'une croix de bois qui aura déjà fervi à
» d'autres ; mais j'ai toujours aimé fi tendrement

» ma patrie, que j'ai beaucoup de répugnance » à être enterré dans un cimetière. Il eſt certain » qu'étant mort de la maladie qui m'attaque, » je puerai horriblement. Cette corruption de » tant de corps qu'on enſevelit à Paris dans les » égliſes, ou auprès des égliſes, infecte néceſſai- » rement l'air; & comme dit très-à-propos le » jeune *Ptolomée*, en délibérant s'il recevra *Pompée* » chez lui :

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

» Cette ridicule & odieuſe coutume de paver » les égliſes de morts cauſe dans Paris tous les » ans des maladies épidémiques, & il n'y a » point de défunt qui ne contribue plus ou » moins à empeſter ſa patrie. Les Grecs & les » Romains étaient bien plus ſages que nous : » leur ſépulture était hors des villes, & il y a » même aujourd'hui pluſieurs pays en Europe » où cette ſalutaire coutume eſt établie. Quel » plaiſir ne ferait-ce pas pour un bon citoyen » d'aller engraiſſer, par exemple, la ſtérile » plaine des Sablons, & de contribuer à faire » naître des moiſſons abondantes! Les généra- » tions deviendraient utiles les unes aux autres » par ce prudent établiſſement; les villes feraient » plus ſaines, les terres plus fécondes. En vérité,

» je ne puis m'empêcher de dire qu'on manque
» de police pour les vivans & pour les morts. »

Guillaume parla long-temps sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris; je leur proposai d'acheter les œuvres posthumes de mon cousin *Guillaume*; j'y joignis même quelques belles dissertations de son frère *Antoine*, & quelques morceaux de son cousin issu de germain *Jérôme Carré*. J'obtins trois louis d'or comptant, somme que jamais *Guillaume* n'avait possédée dans aucun temps de sa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement; je priai tous les beaux esprits de Paris d'honorer de leur présence le service que je commandai pour le repos de l'ame de *Guillaume*; aucun ne vint. Je ne pus assister au convoi, & *Guillaume* fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, & on négligeait l'auteur; c'est ainsi, (comme dit le divin *Platon*) qu'on suce l'orange,

& qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les fruits de l'arbre, & qu'on l'abat ensuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque temps après le décès de *Guillaume Vadé*, nous perdîmes notre bon parent & ami *Jérôme Carré*, si connu en son temps par la comédie de l'*Ecossaise* qu'il disait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête ; je crois qu'il est de mon devoir d'instruire le public de la détresse où se trouvait *Jérôme* dans les derniers jours de sa vie : voici comme il s'en ouvrit en ma présence à frère *Giroflée* son confesseur.

„ Vous savez, dit-il, qu'à mon baptême on „ me donna pour patrons S[t] *Jérôme*, S[t] *Thomas* „ & S[t] *Raimond de Pennafort*, & que quand j'eus „ le bonheur de recevoir la confirmation, on „ ajouta à mes trois patrons S[t] *Ignace de Loyola*, „ S[t] *François-Xavier*, S[t] *François de Borgia* & „ S[t] *Régis*, tous jésuites, de sorte que je m'appelle „ *Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-* „ *Régis Carré*. J'ai cru long-temps qu'avec tant „ de noms je ne pouvais manquer de rien sur „ terre. Ah ! frère *Giroflée*, que je me suis „ trompé ! il faut qu'il en soit des patrons comme „ des valets, plus on en a, plus on est mal „ servi. Mais voyez, s'il vous plaît, quelle est „ ma *déconvenue*, (car ce terme est très-bon, „ quoi qu'en dise un polisson ; *Montagne*, *Marot*

» & plusieurs auteurs très-facétieux en font souvent usage, il est même dans le dictionnaire de l'académie.) Voici donc mon aventure.

» On chasse les révérends pères jésuistes ou jésuites, pour ce que leur institut est pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la société humaine &c. &c. Or *Ignace de Loyola* ayant créé cet institut appelé *Régime*, après s'être fait fesser au collége de Ste Barbe; *Xavier*, *François Borgia*, *Régis* ayant vécu dans ce régime, il est clair qu'ils sont tous également répréhensibles, & que voilà quatre saints qu'il faut nécessairement que je donne à tous les diables.

» Cela m'a fait naître quelques scrupules sur *St. Thomas* & *St Raimond de Pennafort*. J'ai lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu quand j'ai vu dans *Thomas* & dans *Raimond* à peu près les mêmes paroles que dans *Busembaum*. Je me suis défait aussitôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

» Je me suis vu ainsi réduit au seul nom de *Jérôme*; mais ce *Jérôme*, le seul patron qui me restait, ne m'a pas été plus utile que les autres; est-ce que *Jérôme* n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai consulté sur cette affaire un très-savant homme; il m'a dit que *Jérôme* était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit

» de groſſes injures au ſaint évêque de Jéruſalem » *Jean*, & au ſaint prêtre *Rufin*; que même il » appela celui-ci *hydre* & *ſcorpion*, & qu'il l'inſulta » après ſa mort : il m'a montré les paſſages. Je » me vois obligé de renoncer enfin à *Jérôme*, » & de m'appeler *Carré* tout court, ce qui eſt » bien déſagréable. »

C'eſt ainſi que *Carré* dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère *Giroflée*, lequel lui répondit : Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez *Saint François d'Aſſiſe*. Non, fit *Carré*, ſa femme de neige me donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci eſt une affaire ſérieuſe. — Hé bien, prenez *St Dominique*. — Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de *St Bernard* ? — Il a trop perſécuté ce pauvre *Abélard* qui avait plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère *Giroflée* lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré. Il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent, car il ſavait que *Carré* avait de l'argent. *Jérôme Carré* lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

„ Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui „ avait promis de diſtribuer des aumônes conſi- „ dérables à tous les habitans d'auprès de Burgos, „ qui avaient été ruinés par la guerre. Ils „ vinrent aux portes du palais, mais les huiſſiers „ ne voulurent les laiſſer entrer qu'à condition „ qu'ils partageraient avec eux. Le bon-homme „ *Cardéro* ſe préſenta le premier au monarque, „ ſe jeta à ſes pieds & lui dit : Grand roi, je „ ſupplie votre alteſſe royale de faire donner à „ chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà „ une plaiſante demande, dit le roi ; pourquoi „ me faites-vous cette prière ? C'eſt, dit *Cardéro*, „ que vos gens veulent abſolument avoir la „ moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi „ rit beaucoup, & fit un préſent conſidérable à „ *Cardéro*. De-là vint le proverbe, *qu'il vaut* „ *mieux avoir à faire à* DIEU *qu'à ſes ſaints.* „

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher *Jérôme Carré*, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de *Guillaume* ; & je me flatte que meſſieurs les Pariſiens, pour qui *Vadé* & *Carré* ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver alonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grâce d'Adonis,
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.
Comme il était aſſez près de Lutèce;
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marthon,

Dont un ruban nouait la blonde treſſe :
Sa taille eſt leſte, & ſon petit jupon
Laiſſe entrevoir ſa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les ſaints du paradis.
Un beau bouquet de roſes & de lis
Eſt au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point ſans en être idolâtre;
Et de ſon teint la fleur & l'incarnat,
De ſon bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A ſon giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ſes attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitiſe,
Deſcend d'un ſaut, l'accolle avec franchiſe:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valiſe;
C'eſt tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout eſt à vous. C'eſt pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. ROBERT preſſe la belle,
La fait tomber, & tombe auſſitôt qu'elle,
Et la renverſe, & caſſe tous ſes œufs.
Comme il caſſait, ſon cheval ombrageux,
Epouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la brouſſaille.
De Saint Denis un moine ſurvenant,
Monte deſſus & trotte à ſon couvent.
  Enfin Marthon, rajuſtant ſa coiffure,
Dit à ROBERT : où ſont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer; nulle excuſe ne ſert;

Marthon ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert.
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marthon répondit:
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit;
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte:
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.
Marthon s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité:
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé;
Leur avoua ce qui s'était paſſé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remords;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.

ROBERT était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil
Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
Marthon de loin dans un coin ſoupira:
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit

De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps désire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à ROBERT aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait.
Toutes fesaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire ROBERT au diable se donnait.
Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes,
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphyre, en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes;

Sur

Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il espère
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit,
  Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à son court menton;
D'un rouge brun sa paupière est bordée;
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée;
Elle fit peur au brave chevalier.
  Elle l'accoste, & d'un ton familier
Lui dit: Mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine:
Apprenez-moi vos tribulations;
Nous souffrons tous; mais parler nous soulage;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu: le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
On fait du bien quand on les a suivis.
  Le chevalier lui dit: Hélas! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain:
Mon heure arrive, & je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
  La vieille alors lui dit: Ne craignez rien,
Puisque vers moi le bon DIEU vous envoie,

Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant déſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je déſire.
Le bon ROBERT le jura non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT appelé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, Meſdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt-là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
  Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;

On lui fait place; & voici sa harangue.
O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfesance,
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère;
Vous êtes juste, & j'attends mon salaire.
Il est très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout quand j'assaillis Marthon:
Je n'ai plus rien, & malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit: Tout vous sera rendu;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune, en trois parts divisée
Fera trois lots justement compensés;
Les vingt écus à Marthon la lésée
Sont dûs de droit, & pour ses œufs cassés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit: Rien n'est plus généreux,
Mais ce n'est pas son cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'est sa valeur & ses grâces que j'aime:
Je veux régner sur son cœur amoureux:
De ce trésor ma tendresse est jalouse:

Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.
A ce discours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laisse tomber ses bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front; & d'un ton lamentable
Il s'écriait : Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité ?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.
Lors tendrement notre sans-dent reprit:
Vous le voyez, ô Reine ! il me méprise ;
Il est ingrat, les hommes le sont tous ;
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en serai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne son esprit,
On sait penser : & Salomon a dit
Que femme sage est plus que femme belle.
Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur?
La pauvreté n'est point un déshonneur.
N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?
Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaissez l'histoire :

Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieillesse,
N'habitent point sous nos rustiques toits;
Le vice fuit où n'est point la mollesse.
Nous servons DIEU, nous égalons les rois;
Nous soutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous fesons de vigoureux soldats:
Et croyez-moi, pour peupler vos Etats,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que si le ciel à mes chastes désirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à ses attraits;
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût; la dame encor voulut
Etre à cheval, entre ses bras menée
A sa chaumière, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier sur son cheval remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur & rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse, en trottant avec lui,

Lui rappelait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis,
Comment du ciel il mérita la grâce.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi
L'ampoule ſainte & le céleſte chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêlait à ſes narrations,
Des ſentimens & des réflexions,
Des traits d'eſprit & de morale pure,
Qui, ſans couper le fil de l'aventure,
Feſaient penſer l'auditeur attentif,
Et l'inſtruiſaient, mais ſans l'air inſtructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ſes deux oreilles,
Tout délecté quand ſa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que poſſédait l'affreuſe aventurière.
Elle ſe trouſſe &, de ſa ſale main,
De ſon époux arrange le feſtin;
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le ſage.
Deux ais pourris ſur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux ſoupèrent,
A peine aſſis ſur deux minces tréteaux:
Du triſte époux les regards ſe baiſſèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaiſans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait ſoi-même

Les avoir dits. ROBERT fut si content
Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède
A cette crise : il souhaite la mort;
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remède.
  Ce n'était point deux sales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?
A Rome, on dit que la grâce d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grâce & moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur est bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit?
Ainsi parlant le bon ROBERT se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette:
Et pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
  La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant: Ah! ROBERT, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens

Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame ;
Je meurs, je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah ! le plaiſir m'enivre malgré moi ;
Je n'en puis plus, faut-il mourir ſans toi !
Va, je le mets deſſus ta conſcience.

ROBERT avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Hélas, dit-il, j'aurais voulu, Madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ! Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée & même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.

Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.

C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;

Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir;
De ce pouvoir ma gloire était jalouse;
J'avais raison; convenez-en, mon fils,
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider:
Obéissez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.
 ROBERT regarde; il voit à la lumière
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
 Tout est à vous, ce palais & moi-même;
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur:
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.
 Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
 O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,

Des farfadets, aux mortels fecourables !
On écoutait tous fes faits admirables
Dans fon château, près d'un large foyer :
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voifins, & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monfieur l'aumônier,
Qui leur fefait des contes de forcier.
On a banni les démons & les fées ;
Sous la raifon les grâces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'infipidité ;
Le raifonner triftement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vérité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a fon mérite.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque le Dieu du jour, en fes douze voyages,
Habite triftement fa maifon du Verfeau,
Que les monts font encore affiégés des orages,
Et que nos prés rians font engloutis fous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte :
Nos loifirs font plus doux par nos amufemens.
Je fuis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaïfir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleffe, ivre de fon pouvoir,
Elevé comme un fot, & fans en rien favoir,
Méprifé des voifins, haï dans fa province.
Deux fripons gouvernaient cet Etat affez mince ;
Ils avaient abruti l'efprit de monfeigneur,
Aidés dans ce projet par fon vieux confeffeur ;

Tous trois se relayaient. On lui fesait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que son trésor ducal régorgeait de finance;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons & d'insipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur du feu prince son père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent;
Emon fut exilé; le maître n'en sut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie
Cultivait sagement ses amis & son bien,
Et pleurait à la fois son maître & sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appésantie.
Ce bruit sourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, & meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province;
Elle était dans les pleurs; Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. DIEU prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit ;
Il commença de vivre, & son cœur se sentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystère ;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, & le trempa de larmes.
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes ;
Car son esprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend : Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ.
On voit un peuple entier fuyant de place en place :
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministère en eût le moindre vent ;
La mort le dévançait, & dans Rome la sainte
Saint Pierre avec Saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala.
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,

Sont portés dans un char aux plus voisins marchés ;
Tels étaient monseigneur & ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui toujours se signant, & disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, & se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;
Les hommes, les chevaux & les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature ;
Ils sont trop charlatans, l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure ;
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage ;
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge ;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier :
Ses muscles énervés par l'infame mollesse
Prirent dans le travail une heureuse vigueur ;
Le malheur l'instruisit, il dompta la paresse.
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile ;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, & briguent son mouchoir.
Les plaisirs partageaient les momens de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons ci-devant ses sujets,

Une étrille à la main, prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'Amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide !
Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre;
Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétrait à l'ame, & ce regard lui dit:
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit & reprit l'eſpérance.
  Amide comparut devant ſon excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les feſant attendre, irritaient ſes déſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corſaire,
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière

A trois bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde, Seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : Vos désirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait; le très-indigne prêtre,
Et les deux conseillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers & de tout Bénévent;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.
Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle;
Vous avez du courage, Emon vous est fidelle;
Je veux aussi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Emon,
Puisque vous avez tort demandez-lui pardon;
Il donnera pour vous les restes de sa vie;
Tout sera préparé, revenez dans trois jours,
Hâtez-vous; vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les momens sont bien chers à la guerre, en amours :
Alamon répondit, je vous aime & j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux:
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, & réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur.

Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros ſi tôt qu'il combattit.
Le turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit
Au moment que le turc, ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons,
Diſant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire;
Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
Je dois tout à ce turc, & tout à ma maîtreſſe :
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grâce
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe;
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos Etats,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

GERTRUDE,

OU

L'EDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des temps paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printemps ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature :
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte Ecriture :
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit Carême eſt ſurtout ſa lecture ;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille ; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle ;

A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des foins affidus.
Elle avait dérobé cette rofe naiffante
Au fouffle empoifonné d'un monde dangereux :
Les converfations, les fpectacles, les jeux,
Ennemis féduifans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon, par les faints abhorrés,
Etaient dans la maifon des plaifirs ignorés.
Gertrude en fon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour fe recueillir,
Elle allait faintement occuper fon loifir,
Et fefait l'oraifon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un efcalier fecret loin des profanes yeux
Conduifait au jardin, du jardin dans la rue.
Vous favez qu'en été les ardeurs du foleil
Rendent fouvent les nuits aux beaux jours préférables ;
La lune fait aimer fes rayons favorables :
Les filles en ce temps goûtent peu le fommeil.
Ifabelle inquiète, en fecret agitée,
Et de fes dix-fept ans doucement tourmentée,
Refpirait dans la nuit fous un ombrage frais,
En ignorait l'ufage & s'étendait auprès ;
Sans favoir l'admirer regardait la nature ;
Puis fe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deffein, fans objet qui pût l'intéreffer ;
Ne penfant point encore & cherchant à penfer.
Elle entendit du bruit au boudoir de fa mère.
La curiofité l'aiguillonne à l'inftant :
Elle ne foupçonnait nulle ombre de myftère ;
Cependant elle héfite, elle approche en tremblant,

Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entre-coupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle, entre ses dents;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent est beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord aperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, lui dit-elle, Madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuse : elle s'aperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle se composa ; puis répondit : Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille ;
Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André.
Je lui suis très-dévote; il m'en fait fort bon gré :
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières ;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières ;
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque temps de-là, certain monſieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait quand ſes mains careſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.
Gertrude les ſurprit & ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi ſaint Denis, comme vous ſaint André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappela pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſſèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on fesait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple, & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athène
Etait de couronner, dans des jeux solemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.

Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse;
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils se turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts il a fui les honneurs;
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille

Qu'un mortel comme lui favorifé des Dieux,
Elevé dans fon art, & qui faurait le mieux
Animer fur la toile & chanter fur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; fon efprit fans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, difcret, poli fans compliment;
Parlant avec jufteffe, & jamais favamment;
Sans talens, il eft vrai, mais fachant s'y connaître.
L'Amour forma fon cœur, les Grâces fon efprit.
Il ne favait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui feul il m'apprit!
  Quand mon père eut formé le deffein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réferver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers & faurait la mufique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont fur nous un pouvoir defpotique;
Puifqu'ils nous ont fait naître, ils font pour nous des dieux.
Je mourais, il eft vrai, mais je mourais foumife.
  Ligdamon s'écarta, confus, défefpéré,
Cherchant loin de mes yeux un afile ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promife:
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triftes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt; & j'étais au concours.
  Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent:
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.

Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue:
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue:
C'était moi. Je semblais respirer & parler:
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut surpris; il voulut censurer;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon se montrant lui dit, elle est à moi!
L'Amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main:
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inouï de sons harmonieux;
On croyait être admis dans le concert des Dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémissait; sa fureur étouffée

S'exhalait sur son front, & brûlait dans ses yeux.
Il prend un javelot de ses mains forcenées ;
Il court, il va frapper : je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'aperçoit, il n'en est point surpris ;
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs & nos esprits,
Il combat son rival, l'abat & lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
  Ainsi parlait Eglé. L'Amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.

  Téone se leva : son air & son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés ;
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins alongés, & d'une autre mesure,
Qui courent avec grâce, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TEONE.

Vous connaissez tous Agathon,
Il est plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée ;

La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Auſſitôt que je fus nubile :
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les grâces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achile.

Un ſoir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une île Cyclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge,
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe ;
Il me trouve un air aſſez beau :
Il laiſſe ma tante, il me happe ;
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape,

Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée ;
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur

Au commandant de la contrée.
  Penſez-vous alors qu'Agathon
S'amuſât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes,
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
  Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſérail.
Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un ſérail de Lydie
Je vis mon grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenſer la nouveauté

D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour apaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous est fort à mon gré:
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;
Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon grec d'une main guerrière
Le saisissant par la crinière,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
Faites bien signe à votre escorte

De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous ſur un eſquif ;
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur on eſt fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Si tôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpèce ;
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel-eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon.

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grâce en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit ; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content, qu'importe qu'on admire ?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus férieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta fes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts ;
Dix fyllabes par vers mollement arrangées
Se fuivaient avec art, & femblaient négligées.
Le rhythme en eft facile, il eft mélodieux ;
L'hexamètre eft plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aftre cruel fous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'Amour
Par les plaifirs fut apporté fur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable & fa loi douce & pure
A fes fujets n'avaient fait que du bien,
Tant que fa loi fut celle de nature.
Le rigorifme a fouillé fes autels ;
Les Dieux font bons, les prêtres font cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Allât finir fes jours au fond de l'eau
Où la Déeffe avait eu fon berceau,
Si quelqu'amant ne fe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi fi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés pour aimer conftamment ?

Et si jamais à la faiblesse en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?
Tendre Vénus, vous qui fites ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, & si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Fesait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déesse.
L'astre des cieux en commençant son cours,
En l'achevant contemplait nos amours ;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir ; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il distilla les poisons de l'envie ;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs ! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrète ;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,

Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la Déeſſe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'aperçus ces mots:
„Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.„
C'en était fait; mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre;
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables;
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;

Qu'il

Qu'il ſe conſole aux rives du Cocyte,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe :
„ Athène & moi couronnons mon amant. „
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;
Elle ſe tut, mais ſes larmes parlèrent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en ſuis bien marri,
Quel eſt le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'eſt pour vous ſeuls que je tranſcris
Ces contes tirés d'un vieux ſage.
Je m'en tiens à votre ſuffrage ;
C'eſt à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

THELEME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente ;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui,
D'une humeur toute différente.

Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait :
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidelle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce ſéjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.

A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit : Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du temps perdu,
Et la diſcorde & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.

La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux-esprits,
Qui l'ont peint si doux & si sage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'est qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint sans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & passa vîte :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs suivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau,
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas,
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés

Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de son lit,
Qui l'attendait pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre.
Et si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, sous cet emblème,
A quoi nous sommes destinés.
Macare, (a) c'est toi qu'on désire,
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher, & cacher sa vie.

(a) On fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que *Macare* est le Bonheur, & *Thélème* le Désir ou la Volonté.

AZOLAN, OU LE BENEFICIER.

A ſon aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand-commandeur des croyans,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner
Quand tu ſeras en exercice;
Mais il faut me faire ſerment
De ne toucher femme ni fille;
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'égliſe,

Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance
Dont il se vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage;
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse:
Le tendre amant lui répondit:
Voyez seulement ma maîtresse;
Vous vous êtes moqué de moi,
Notre marché fait mon supplice;
Je ne veux qu'Amine & sa foi.
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet

J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenfe.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller fans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé fon image,
D'un marbre blanc façonné par fes mains,
Il époufa, comme on fait, fon ouvrage ;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put fe voir & fe connaître,
Elle effaya fon fourire enchanteur,
Son doux parler, fon maintien féducteur,
Parut aimer & captiva fon maître ;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars vifita cette beauté nouvelle ;
L'éclat du Dieu, fon air mâle & guerrier,
Son cafque d'or, fon large bouclier,
Tout le fervit, & Mars triompha d'elle.
Le Dieu des mers, en fon humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour :
Qui cède à Mars peut fe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de fon brillant féjour
Vit leurs plaifirs, eut la même efpérance ;

Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.
Mercure était le Dieu de l'éloquence,
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.
Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printemps,
Elle ne peut jamais faire autre choſe;
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaiſances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-temps,
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour ſon père,
L'autre un ſatyre; & bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux,
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS ſes écrits un ſage italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien;
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !
  La belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſon mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère ;
Les paſſe-temps que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à peu près tolérables :
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens,
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans,
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on feſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable;
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable:
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte,
Tout prit parti; ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte:
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: „ Arſène,
„ Es-tu contente à la fleur de tes ans?
„ As-tu des goûts & des amuſemens?
„ Tu dois mener une aſſez douce vie. „
L'autre en deux mots répondait: je m'ennuie.
„ C'eſt un grand mal, dit la fée, & je croi
„ Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi. „

Arſène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
„ Je veux aller à la ſphère divine;

» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne faurais fupporter ma famille
» Ni mes amis. J'aime affez ce qui brille,
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais ;
» C'eft un goût vif dont je me fens coiffée. »
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.
Tout auffitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle eft tranfportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, fe croyait dans les cieux.
Elle defcend au féjour magnifique
De la marraine. Un immenfe portique,
D'or cifelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paffablement beau ;
Mais ce n'eft rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'eft un miracle unique ;
Marli, Verfaille & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui furprenne & qui pique.
La dédaigneufe à cette œuvre angélique
Sentit un peu de fatisfaction.
Aline dit : » Voilà votre maifon ;
» Je vous y laiffe un pouvoir defpotique,
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira fans aucune replique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :
» Je reviendrai vers vous en peu de jours.
» J'efpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu fatisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Refte & s'arrange au palais enchanté,

Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés.
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambrosie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons respirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de saphyrs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siége aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus beau des Dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul Amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie ;
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour ;
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le soir une musique
Dont les accords & les accens nouveaux

Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames ;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a penſé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine ;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend :
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne :
C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir ;
Je les mépriſe & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable ;
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.
Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade ;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade ;
Le lendemain fut triſte & fatigant ;
Le lendemain lui fut inſupportable.
Je me ſouviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.
La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui feſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brèche
A certain mur ; & ſemblable à la flèche

Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame faute, & vous franchit le parc.
  Au même inftant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout difparaît à fes yeux ébaubis;
Elle ne voit que les ftériles plaines
D'un grand défert, & des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à DIEU pardon de fes fottifes.
La nuit venait; & déjà fes mains grifes
Sur la nature étendaient fes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oifeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres folitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le foin
De fecourir ma folle aventurière!
Dans fa détreffe elle aperçut de loin,
A la faveur d'un refte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit fentier,
Tout en fifflant, retrouver fa chaumière.
» Qui que tu fois, lui dit la beauté fière,
» Vois en pitié le malheur qui me fuit;
» Car je ne fais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur, tout orgueil s'humanife.
  Le noir pataut, la voyant fi bien mife,
Lui répondit: » Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de crife,
» Pendant la nuit, à pied, fans compagnon?
» Je fuis encor très-loin de ma maifon.
» Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
» On recevra fa petite perfonne

» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux ».
Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle était à l'écart.
» Vous voyez bien, dit-elle à ſa filleule,
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. »
La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis. Tout y changea pour elle
En peu de temps, ſi tôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur? . . . qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A Mme DE FLORIAN. (1)

CHLOÉ, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'eſt de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle eſt loin de ſon modèle.
Votre ſort eſt plus ſingulier;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choiſi qu'elle.

(1) Jolie genevoiſe qui, après avoir fait divorce avec *Rillet* ſon mari, homme d'eſprit, mais un peu bizarre, avait épouſé M. de *Florian*, gentilhomme de Languedoc, alors veuf d'une nièce de M. de *Voltaire*.

LES FINANCES.

1775.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contre-temps d'une vie inquiète,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois:
Il avait près de Rheims une obſcure retraite;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait ſa cave & ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le ſeigneur du village:
Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon cru prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui feſait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* & *gabelles*....
Ah! pardon, Monseigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?...
Oui, l'ami.... Je révère un si sublime emploi:
Le mot d'*aide* s'entend : *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot?... D'un juif appelé *Gabelus*.... (*a*)
Ah, d'un juif! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi, qui n'en retire rien;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus;
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons. (*b*)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, & j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras:
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur :*
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :

Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiffez de vos biens, par mon favoir accrus.
Quand je vous enrichis, fouffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (c)
Auffitôt ces meffieurs, difcrétement unis,
Font des biens au foleil un petit inventaire;
Saififfent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & fe défefpère;
Le maître eft interdit; la fille eft toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer fa difgrace!
Son aîné, grand garçon, revenant de la chaffe,
Veut fecourir fon père, & défend la maifon:
On les prend, on les lie, on les mène en prifon;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (d)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embraffant fon fils:
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence:
La fille fans fecours eft fervante à Paris.
C'eft ainfi qu'on *travaille un royaume en finance.*

NOTES.

(*a*) Il y eut en effet le juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon homme *Tobie:* & plufieurs doctes très-fenfés tirent de l'hébreu l'étymologie de *gabelle;* car on fait que c'eft de l'hébreu que vient le français.

(*b*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de fel pour les faler; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de fel, fans quoi il eft mis à l'amende, & on vend fes meubles.

(*c*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent fuivant cette évaluation, impofent une amende exceffive, vendent le bien à l'encan & l'achètent à bon marché.

(*d*) L'aventure eft arrivée à la famille d'*Antoine Fuſgat.*

SESOSTRIS.

Vous le ſavez, chaque homme a ſon génie,
Pour l'éclairer, & pour guider ſes pas
Dans les ſentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne ſe montre pas,
Mais en ſecret il nous tient compagnie.
On ſait auſſi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous ſommes;
Ils converſaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, ſurtout avec les rois.
Près de Memphis, ſur la rive féconde
Qu'en tous les temps, ſous des palmiers fleuris,
Le Dieu du Nil embellit de ſon onde,
Un ſoir au frais le jeune Séſoſtris
Se promenait loin de ſes favoris,
Avec ſon ange; & lui diſait: Mon Maître,
Me voilà roi; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai déſir de mériter de l'être:
Comment m'y prendre? Alors ſon directeur
Dit: Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Oſiris fonda la belle enceinte.
Vous l'apprendrez. Docile à ſes avis
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'eſpèce différente:
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux ſourire, aux regards enchanteurs,
Languiſſamment couchée entre des fleurs,
D'Amours badins, de Grâces entourée,
Et de plaiſir encor toute enivrée.

Loin derrière elle étaient trois assistans,
Secs, décharnés, pâles & chancelans.
Le roi demande à son guide fidelle
Quelle est la nymphe & si tendre & si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : Mon Prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté ?
A votre cour, à la ville, en province
Chacun l'adore, & c'est la Volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent souvent après leur souveraine ;
C'est le Dégoût, l'Ennui, le Repentir,
Spectres hideux, vieux enfans du Plaisir.
  L'égyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile & moins tendre,
Mais dont l'air noble & la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre d'or, une sphère, une épée,
Une balance. Elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée.
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté ;
Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité.*
Y puis-je entrer ? L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange ; on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté, qui vous semble inflexible,

Peut quelquefois ſe laiſſer enflammer.
La Volupté, plus douce & plus ſenſible,
A plus d'attraits ; l'autre ſait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fière immortelle
Un eſprit juſte, un cœur pur & fidelle.
C'eſt la Sageſſe. Et ce brillant ſéjour
Qu'on vient d'ouvrir, eſt celui de la Gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire,
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déeſſes ;
Vous ne pouvez les ſervir à la fois.
Le jeune roi lui dit : J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendreſſes.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux :
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.
A la première avec un air galant
Il appliqua deux baiſers en paſſant ;
Mais il donna ſon cœur à la ſeconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE. (1)

A MADAME ARNANCHE.

1776.

VOUS demandez, madame ARNANCHE,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.

(1) La première édition de ce conte parut ſous le nom de M. de *la Viſclède, ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille;* il était ſuivi d'une lettre en proſe ſous le même nom; on la trouvera dans cette édition parmi les ouvrages de littérature.

C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire,
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.

Un jour ce digne fils de DIEU
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.

Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatiſme
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient DIEU, ſervaient le prochain,

Evitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amans;
Et pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'égliſe.
Alcithoé dit à ſes ſœurs :
Travaillons & feſons l'aumône;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs?
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux;
Quiconque eſt honnête & travaille
Ne ſaurait offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En feſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur ſœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon :

Le travail eſt mon Dieu, lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout : c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les Dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air & la terre & l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans,
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière;
Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur & d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;

Il travailla toujours. Sa fœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.
Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & craſſeux, courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes fœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars conſolait ſa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être;
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laſſe de ſes plaiſirs il la voit repoſer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au ſoleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens & vois ma parjure.
Cependant que Phoſphore au bord de l'Orient
Au-devant de ſon char ne paraît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente Aurore
Quitte ſon vieil époux pour ſon nouvel amant;

Appelle tous les Dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon eſt malin,
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain;
En petits vers galans ſa diſgrace il raconte,
Il aſſemble en chantant tout le conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa belle;
Ce Dieu très es-honté ne ſe dérangea pas;
Il tint ſans s'étonner Vénus entre ſes bras,
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment;
Le père de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit: Bon-homme, attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcithoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire:
Tout ce peuple chante *Evoé;*
Il s'enivre, il eſt en délire;
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa ſœur répondit:
La populace eſt la plus forte;
Je crains ces dévots & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte;
Pourrez-vous écouter le mien?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit;

Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore :
Mille grimauds font des vers fans efprit
Pour la chanter. Je m'en fuis fouvent plainte.
Je déteftais tout médiocre auteur ;
Mais on les paffe, on les fouffre ; & la fainte
Fait qu'on pardonne au fot prédicateur.

Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte :
Le changement ne lui déplaifait pas.
Elle trouva devers la Paleftine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les rofes & les lis,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaifait ; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainfi qu'on nous l'attefte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait ;
Mais chacun fait combien il en tenait.
Son origine était toute célefte ;
Il était né des plaifirs d'un incefte.
Son père était fon aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de fa fille Myrrha :
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer fa généalogie ;
J'aime à m'inftruire, & c'eft un grand bonheur
D'être favante en la théologie.

Mars fut jaloux de fon charmant rival ;
Il le furprit avec fa Cythérée
Le nez collé fur fa bouche facrée,
Fefant des Dieux. Mars eft un peu brutal,

Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable,
Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous? parlez-moi ſans ſcrupule,
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule?
   Non, dit Climène, & puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était deſtiné:
Je le plains fort, ſa mort paraît trop prompte.
Mais pourſuivez le fil de votre conte.
   Notre Thémire aimant à raiſonner
Lui répondit: Je vais vous étonner.
Adonis meurt; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & ſentir,
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.
   Bon! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre?
Reſſuſciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant,
De ſon Iſis entonnant la louange,

Tous les matins fait des Dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté ;
On vous l'enterre avec ſolemnité ;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure ;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit ;
Dans ces ſix jours chacun gémit & pleure,
Mais le ſeptième il reſſuſcite ; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change ;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur,
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mélange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans ou l'hiſtoire du jour,
De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu ſèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité ;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie,
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.

Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours :
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères ;
Si nous n'en croyons rien, que nous ſert d'en parler ?
Un mot devrait ſuffire. On a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos Dieux ;
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux

Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment & l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur;
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites.
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfans;
Je ne crois point la guerre des géans;
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde
Que son grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant:
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en fesant trop les beaux-esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits

Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance eſt toute prête ;
Je vous change en chauve-ſouris.

Auſſitôt de nos trois reclues
Chaque membre ſe raccourcit ;
Sous leur aiſſelle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais ſe perdit ;
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiſeaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs ſciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde ;
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

JE veux conter comment la nuit dernière,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé
Que j'étais mort, & ne me trompais guère.
Je vis d'abord notre portier Cerbère,
De trois gosiers aboyant à la fois;
Il me fallut traverser trois rivières;
On me montra les trois sœurs filandières,
Qui font le sort des peuples & des rois.
Je fus conduit vers trois juges sournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer & geolières des diables;
Car, Dieu-merci, tout se fesait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abyme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissans Dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versé sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existèrent jamais.

Le grand Bacchus, digne en tout de ſon père;
Bellérophon, vainqueur de la Chimère;
Cent demi-Dieux des Grecs & des Romains.
En tous les temps tout pays eut ſes ſaints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que ſi j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elyſée & ſa froide beauté
M'avaient auſſi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'eſquiver je cherchais une iſſue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, & tout enflé de vent,
Et qui ſemblait me fermer le paſſage.
Que me veux-tu, dis-je à ce perſonnage?
Rien, me dit-il, car je ſuis le Néant.
Tout ce pays eſt de mon apanage.
De ce diſcours je fus un peu troublé:
Toi, le Néant! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle; on m'invoque & j'inſpire
Tous les ſavans qui ſur mon vaſte empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Hé bien, mon roi, je me jette en tes bras.
Puiſqu'en ton ſein tout l'univers ſe plonge,
Tiens, prends mes vers, ma perſonne & mon ſonge.
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient au moment qu'il eſt né.

SATIRES.

LA CREPINADE. (1)

LE Diable un jour ſe trouvant de loiſir,
Dit : Je voudrais former à mon plaiſir
Quelqu'animal dont l'ame & la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'eſprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit : il prend une argile enſoufrée,
Des eaux du Styx imbue & pénétrée ;
Il en modèle un chef-d'œuvre naiſſant,
Pétrit ſon homme, & rit en pétriſſant.
D'abord il met ſur une tête immonde
Certain poil roux que l'on ſent à la ronde ;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai caſque de damné ;
Un ſourcil blanc cache un œil ſombre & louche ;
Sous un nez large il tord ſa laide bouche.
Satan lui donne un ris ſardonien,
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la baſtonade ;
Puis il lui ſouffle un eſprit impoſteur,
Traître & rampant, ſatirique & flatteur ;
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, & de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan conſidéra
Ce beau garçon, le baiſa, l'admira ;
Endoctrina, gouverna ſon ouaille,
Puis dit à tous : il eſt temps qu'il rimaille.
Auſſitôt fait l'animal rimailla,
Monta ſa vielle, & Rabelais pilla ;

Il griffonna des *ceintures magiques*,
Des *Adonis*, des *aïeux chimériques;*
Dans les cafés il fit le bel-efprit;
Il nous chanta Sodôme & JESUS-CHRIST;
Il fut fifflé, battu pour fon mérite,
Puis fut errant, puis fe fit hypocrite,
Et pour finir, à fon père il alla;
Qu'il y demeure. Or je veux fur cela
Donner au Diable un confeil falutaire :
Monfieur Satan, lorfque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin :
Ce n'eft le tout d'envoyer fon femblable
Pour nous tenter. Crépin votre féal,
Vous fervant trop, vous a fervi fort mal;
Pour nous damner, rendez le vice aimable.

NOTE.

(1) *J. B. Rouffeau* avait fait une fatire intitulée *la Baronade*, contre le baron de *Breteuil* fon bienfaiteur, dont il avait été le fecrétaire, & il avait eu l'impudence de pretendre ne s'être brouillé avec M. de *Voltaire* que par zèle pour la religion; hypocrifie révoltante dans un homme connu par tant d'épigrammes irréligieufes, & banni pour crime de fubornation. Ces circonftances rendent cette fatire excufable; l'ingratitude & l'hypocrifie doivent être traitées fans menagement.

LE MONDAIN.

1736.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

SUR LE MONDAIN, &c.

CES deux ouvrages ont attiré à M. de *Voltaire* les reproches non-feulement des dévots, mais de plufieurs philofophes auftères & refpectables. Ceux des dévots ne pouvaient mériter que du mépris ; & on leur a répondu dans l'Apologie du Mondain. Toute prédication contre le luxe n'eft qu'une infolence ridicule dans un pays où les chefs de la religion appellent leur maifon un *palais*, & mènent dans l'opulence une vie molle & voluptueufe.

Les reproches des philofophes méritent une réponfe plus grave. Toute grande fociété eft fondée fur le droit de propriété ; elle ne peut fleurir qu'autant que les individus qui la compofent font intéreffés à multiplier les productions de la terre & celles des arts ; c'eft-à-dire autant qu'ils peuvent compter fur la libre jouiffance de ce qu'ils acquièrent par leur induftrie ; fans cela les hommes, bornés au fimple néceffaire, font expofés à en manquer. D'ailleurs l'efpèce humaine tend naturellement à fe multiplier ; puifqu'un homme & une femme qui ont de quoi fe nourrir, & nourrir

leur famille, éleveront en général un plus grand nombre d'enfans que les deux qui sont nécessaires pour les remplacer. Ainsi toute peuplade qui n'augmente point, souffre ; & l'on sait que dans tout pays où la culture n'augmente point, la population ne peut augmenter.

Il faut donc que les hommes puissent acquérir en propriété plus que le nécessaire, & que cette propriété soit respectée, pour que la société soit florissante. L'inégalité des fortunes, & par conséquent le luxe, y est donc utile.

On voit d'un autre côté que moins cette inégalité est grande, plus la société est heureuse. Il faut donc que les lois, en laissant à chacun la liberté d'acquérir des richesses & de jouir de celles qu'il possède, tendent à diminuer l'inégalité : mais si elles établissent le partage égal des successions ; si elles n'étendent point trop la permission de tester ; si elles laissent au commerce, aux professions de l'industrie toute leur liberté naturelle ; si une administration simple d'impôts rend impossibles les grandes fortunes de finance ; si aucune grande place n'est ni héréditaire ni lucrative, dès-lors il ne peut s'établir une grande inégalité ; en sorte que l'intérêt de la prospérité publique est ici d'accord avec la raison, la nature & la justice.

Si l'on suppose une grande inégalité établie,

le luxe n'eſt point un mal; en effet le luxe diminue en grande partie les effets de cette inégalité, en fesant vivre le pauvre aux dépens des fantaiſies du riche. Il vaut mieux qu'un homme qui a cent mille écus de rente nourriſſe des doreurs, des brodeuſes ou des peintres, que s'il employait ſon ſuperflu, comme les anciens Romains, à ſe faire des créatures, ou bien comme nos anciens ſeigneurs, à entretenir de la valetaille, des moines ou des bêtes fauves.

La corruption des mœurs naît de l'inégalité d'état ou de fortune, & non pas du luxe; elle n'exiſte que parce qu'un individu de l'eſpèce humaine en peut acheter ou ſoumettre un autre.

Il eſt vrai que le luxe le plus innocent, celui qui conſiſte à jouir des délices de la vie, amollit les ames, & en leur rendant une grande fortune néceſſaire, les diſpoſe à la corruption; mais en même temps il les adoucit. Une grande inégalité de fortune, dans un pays où les délices ſont inconnues, produit des complots, des troubles, & tous les crimes ſi fréquens dans les ſiècles de barbarie.

Il n'eſt donc qu'un moyen ſûr d'attaquer le luxe; c'eſt de détruire l'inégalité des fortunes par les lois ſages qui l'auraient empêché de nuire. Alors le luxe diminuera ſans que l'induſtrie y perde rien; les mœurs ſeront moins

corrompues; les ames pourront être fortes sans être féroces.

Les philosophes qui ont regardé le luxe comme la source des maux de l'humanité ont donc pris l'effet pour la cause; & ceux qui ont fait l'apologie du luxe, en le regardant comme la source de la richesse réelle d'un Etat, ont pris pour un bon régime de santé un remède qui ne fait que diminuer les ravages d'une maladie funeste.

C'est ici toute l'erreur qu'on peut reprocher à M. de *Voltaire*; erreur qu'il partageait avec les hommes les plus éclairés sur la politique, qu'il y eût en France quand il composa cette satire.

Quant à ce qu'il dit dans la première pièce, & qui se borne à prétendre que les commodités de la vie sont une bonne chose, cela est vrai, pourvu qu'on soit sûr de les conserver, & qu'on n'en jouisse point aux dépens d'autrui.

Il n'est pas moins vrai que la frugalité, qu'on a prise pour une vertu, n'a été souvent que l'effet du défaut d'industrie, ou de l'indifférence pour les douceurs de la vie, que les brigands des forêts de la Tartarie poussent au moins aussi loin que les stoïciens.

Les conseils que donne *Mentor* à *Idoménée*, quoiqu'inspirés par un sentiment vertueux ne

feraient guère praticables, furtout dans une grande fociété : & il faut avouer que cette divifion des citoyens en claffes, diftinguées entr'elles par les habits, n'eft d'une politique ni bien profonde ni bien folide.

Les progrès de l'induftrie, il faut en convenir, ont contribué finon au bonheur, du moins au bien-être des hommes; & l'opinion que le fiècle où a vécu M. de *Voltaire* valait mieux que ceux qu'on regrette tant, n'eft point particulière à cet illuftre philofophe : elle eft celle de beaucoup d'hommes très-éclairés.

Ainfi en ayant égard à l'efpèce d'exagération que permet la poëfie, furtout dans un ouvrage de plaifanterie, ces pièces ne méritent aucun reproche grave; & moins qu'aucun autre celui de dureté ou de perfonnalité que leur a fait *J. J. Rouffeau* : car c'eft précifément parce que le commerce, l'induftrie, le luxe lient entr'eux les nations & les états de la fociété, adouciffent les hommes, & font aimer la paix, que M. de *Voltaire* en a quelquefois exagéré les avantages.

Nous avouerons avec la même franchife que la vie d'un *honnête homme*, peinte dans *le Mondain*, eft celle d'un fibarite, & que tout homme qui mène cette vie ne peut être, même fans avoir aucun vice, qu'un homme auffi méprifable qu'ennuyé; mais il eft aifé de voir que c'eft une pure plaifanterie. Un homme qui, pendant

ſoixante & dix ans n'a point peut-être paſſé un ſeul jour ſans écrire ou ſans agir en faveur de l'humanité, aurait-il approuvé une vie conſumée dans de vains plaiſirs ? Il a voulu dire ſeulement qu'une vie inutile, perdue dans les voluptés, eſt moins criminelle & moins mépriſable qu'une vie auſtère employée dans l'intrigue, ſouillée par les ruſes de l'hypocriſie, ou les manœuvres de l'avidité.

LE MONDAIN. (a)

Regrettera qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or & le règne d'Aftrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens ;
Moi je rends grâce à la nature fage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triftes frondeurs :
Ce temps profane eft tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleffe,
Tous les plaifirs, les arts de toute efpèce,
La propreté, le goût, les ornemens :
Tout honnête homme a de tels fentimens.
Il eft bien doux pour mon cœur très-immonde
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts & des heureux travaux,
Nous apporter de fa fource féconde
Et des befoins & des plaifirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréfors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout fert au luxe, aux plaifirs de ce monde.
O le bon temps que ce fiècle de fer !
Le fuperflu, chofe très-néceffaire,
A réuni l'un & l'autre hémifphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiffeaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens, nés aux fources du Gange ;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des mufulmans,
Nos vins de France enivrent les fultans ?
Quand la nature était dans fon enfance,

Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiſſant ni le *tien* ni le *mien:*
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus, & c'eſt choſe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor,
Martialo (*b*) n'eſt point du ſiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouſſe ou la ſève
Ne grata point le triſte goſier d'Eve;
La ſoie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'induſtrie & l'aiſance;
Eſt-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que feſais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce ſot genre humain?
Careſſais-tu madame Eve ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craſſeux,
La chevelure aſſez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau biſe & tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland;
Le repas fait, ils dorment ſur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.
Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,

Soit

Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie
De ces dehors orna la ſymétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin
Sont encadrés dans l'or d'une bordure:
C'eſt Bouchardon (c) qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain. (d)
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître.
Un char commode, avec grâces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maiſon roulante,
Moitié dorée & moitié tranſparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux reſſorts la liante ſoupleſſe
Sur le pavé le porte avec molleſſe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent ſa peau plus fraîche & plus polie;
Le plaiſir preſſe, il vole au rendez-vous
Chez Camargot, chez Gauſſin, chez Julie;
Il eſt comblé d'amour & de faveurs.

Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou malgré lui court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillans services,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres désirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le Diable & la pomme,

C'eſt bien en vain que triſtement ſéduits,
Huet, Calmet, dans leur ſavante audace,
Du paradis ont recherché la place :
Le paradis terreſtre eſt où je ſuis. (*e*)

NOTES.

(*a*) Cette pièce eſt de 1736. C'eſt un badinage dont le fond eſt très-philoſophique & très-utile : ſon utilité ſe trouve expliquée dans la pièce ſuivante. Voyez auſſi la lettre de M. de *Melon* à Mme la comteſſe de *Verrue*.

(*b*) Auteur du *Cuiſinier français*.

(*c*) Fameux ſculpteur né à Chaumont en Champagne.

(*d*) Excellent orfévre dont les deſſins & les ouvrages ſont du plus grand goût.

(*e*) Les curieux d'anecdotes ſeront bien aiſes de ſavoir que ce badinage, non-ſeulement très-innocent, mais dans le fond très-utile, fut composé dans l'année 1736, immediatement après le ſuccès de la tragedie d'Alzire. Ce ſuccès anima tellement les ennemis littéraires de l'auteur, que l'abbé *Desfontaines* alla dénoncer la petite plaiſanterie du Mondain à un prêtre nomme *Couturier*, qui avait du crédit ſur l'eſprit du cardinal de *Fleuri*. *Desfontaines* falſifia l'ouvrage, y mit des vers de ſa façon, comme il avait fait à la Henriade. L'ouvrage fut traité de ſcandaleux, & l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Zaïre fut obligé de s'enfuir de ſa patrie. Le roi de Pruſſe lui offrit alors le même aſile qu'il lui a donné depuis ; mais l'auteur aima mieux aller retrouver ſes amis dans ſa patrie. Nous tenons cette anecdote de la bouche même de M. de *Voltaire*.

LETTRE (a)

DE M. DE MELON,

ci-devant secrétaire du régent du royaume,

A Mme LA COMTESSE DE VERRUË,

SUR L'APOLOGIE DU LUXE.

J'AI lu, Madame, l'ingénieuse apologie du luxe; je regarde ce petit ouvrage comme une excellente leçon de politique, cachée sous un badinage agréable. Je me flatte d'avoir démontré dans mon *Essai politique sur le commerce* combien ce goût des beaux arts, & cet emploi des richesses, cette ame d'un grand Etat, qu'on nomme *luxe*, sont nécessaires pour la circulation de l'espèce & pour le maintien de l'industrie; je vous regarde, Madame, comme un des grands exemples de cette vérité. Combien de familles de Paris subsistent uniquement par la protection que vous donnez aux arts? (b) Que l'on cesse d'aimer les tableaux, les estampes, les curiosités en toute sorte de genre; voilà vingt mille hommes, au moins, ruinés tout d'un coup dans Paris, & qui sont forcés d'aller chercher de l'emploi chez l'étranger. Il est bon que dans un canton suisse on fasse des lois somptuaires, par la raison qu'il ne faut pas qu'un pauvre vive comme un riche. Quand les Hollandais ont commencé leur commerce, ils avaient besoin d'une extrême frugalité; mais à présent que c'est la nation de l'Europe qui a le plus d'argent, elle a besoin de luxe, &c.

NOTES.

(*a*) Cette lettre fut écrite dans le temps que la pièce du Mondain parut, en 1736.

(*b*) Madame la comtesse de *Verrue*, mère de madame la princesse de *Carignan*, dépensait cent mille francs par an en curiosités : elle s'était formé un des beaux cabinets de l'Europe en raretés & en tableaux. Elle rassemblait chez elle une société de philosophes, auxquels elle fit des legs par son testament. Elle mourut avec la fermeté & la simplicité de la philosophie la plus intrépide.

LETTRE

A M. LE COMTE DE SAXE,

DEPUIS MARECHAL GENERAL. (*a*)

VOICI, monsieur le Comte, la défense du Mondain; j'ai l'honneur de vous l'envoyer, non-seulement comme à un mondain très-aimable, mais comme à un guerrier très-philosophe, qui sait coucher au bivouac aussi lestement que dans le lit magnifique de la plus belle de ses maîtresses, & tantôt faire un souper de *Lucullus*, tantôt un souper de houssard.

Omnis Aristippum decuit color & status & res.

Je vous cite *Horace* qui vivait dans le siècle du plus grand luxe & des plaisirs les plus rafinés; il se

(*a*) Cette lettre a été trouvée dans les papiers de M. le maréchal de *Saxe*.

contentait de deux demoiselles ou de l'équivalent ; & souvent il ne se fesait servir à table que par trois laquais ; *cæna ministratur pueris tribus*. Les poëtes de ce temps-ci sous un *Mécène*, tel que le cardinal de *Fleuri*, sont encore plus modestes.

Oui, je suis loin de m'en dédire,
Le luxe a des charmes puissans ;
Il encourage les talens,
Il est la gloire d'un empire.

Il ressemble aux vins délicats,
Il faut s'en permettre l'usage :
Le plaisir sied très-bien au sage ;
Buvez, ne vous enivrez pas.

Qui ne sait pas faire abstinence
Sait mal goûter la volupté ;
Et qui craint trop la pauvreté
N'est pas digne de l'opulence.

DEFENSE

DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit : Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer ; & moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.—
Damné ! comment ? pourquoi ? —Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père,
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire ;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphèmes maudits !
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, & c'eft chofe conclue.
　Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin, qui d'ambre coloré
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.

Un rouge vif enluminait ſon teint;
Lors je lui dis : Pour DIEU, monſieur le ſaint,
Quel eſt ce vin? d'où vient-il, je vous prie,
D'où l'avez-vous ? — Il vient de Canarie:
C'eſt un nectar, un breuvage d'élu;
DIEU nous le donne, & DIEU veut qu'il ſoit bu.
— Et ce café, dont, après cinq ſervices,
Votre eſtomac goûte encor les délices?
— Par le Seigneur il me fut deſtiné. —
Bon: mais avant que DIEU vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induſtrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée:
Cet argent fin, ciſelé, goudronné,
En plat, en vaſe, en ſoucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potoſe, au ſein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous inſultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier, épuiſé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſurtout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eſt la marque certaine.

Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer;
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement & l'amour des naïades;
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands:
Et le travail, gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui me citant Denys d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, & des conſuls en *us*,
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être ſemés par la main d'un vainqueur. —
C'eſt fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiſtoire.
Mais, dites-moi, ſi les Dieux par haſard
Feſaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer ſa terre?

L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft Auteuil,
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin (*a*) pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas, avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un efprit fage!
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.
Du confeiller l'abfurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le miniftre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre Etat.
De tous nos arts il agrandit la fource;
Et du Midi, du Levant & de l'ourfe,
Nos fiers voifins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'efprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin ni Rome;
C'eft Salomon, ce fage fortuné,
Roi philofophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jufqu'à l'herbe:
Vit-on jamais un luxe plus fuperbe?
Il fefait naître au gré de fes défirs
L'argent & l'or, mais furtout les plaifirs.

(*a*) Une poignée de foin au bout d'un bâton, nommée *manipulus*, était le premier étendard des Romains.

Mille beautés servaient à son usage ; —
Mille ?— On le dit, c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, & c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.
Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves :
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très-chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux :
Cet art qui doit tout comprendre
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre :
Les plaisirs dans l'âge tendre
S'empressent à vous flatter.
Sachez que pour les goûter,

Il faut favoir les quitter;
Les quitter pour les reprendre.
Paffez du fracas des cours
A la douce folitude;
Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraffés
Ne volent point empreffés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés:
Laiffez la fleur étrangère
Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légère
Celle qui naît fous vos pas.
Tout rang, tout fexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A fon bonheur près de foi.
L'inépuifable nature
Prend foin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que fa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiffons;
Et tandis que l'aigle altière,
S'applaudit de fa carrière,
Dans le vafte champ des airs,
La tranquille Philomèle
A fa compagne fidelle
Module fes doux concerts.
Jouiffez donc de la vie,

Soit que dans l'adverſité
Elle paraiſſe avilie ;
Soit que ſa proſpérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout eſt égal, croyez-moi :
On voit ſoûvent plus d'un roi
Que la triſteſſe environne ;
Les brillans de la couronne
Ne ſauvent point de l'ennui :
Ses valets de pied, ſes pages,
Jeunes, indiſcrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princeſſe & la bergère
Soupirent également ;
Et ſi leur ame diffère,
C'eſt en un point ſeulement :
Philis a plus de tendreſſe,
Philis aime conſtamment
Et bien mieux que ſon alteſſe...
Ah, madame la princeſſe,
Comme je ſacrifîrais
Tous vos auguſtes attraits
Aux larmes de ma maîtreſſe !
Un deſtin trop rigoureux
A mes tranſports amoureux
Ravit cet objet aimable :
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis ſont heureux,
Je ſerai moins miſérable.

LE
PAUVRE DIABLE,

OUVRAGE EN VERS AISÉS

DE FEU M. VADÉ;

MIS EN LUMIERE

Par CATHERINE VADÉ, sa cousine.

1758.

A MAITRE ABRAHAM CHAUMEIX.

COMME il est parlé de vous dans cet ouvrage de feu mon cousin *Vadé*, je vous le dédie. C'est mon *vade mecum* ; vous direz sans doute *vade retrò* ; & vous trouverez dans l'œuvre de mon cousin plusieurs passages contre l'Etat, contre la religion, les mœurs &c. ; partant vous pouvez le dénoncer, car je préfère mon devoir à mon cousin *Vadé*.

Faites l'analyse de l'ouvrage ; ne manquez pas d'y répandre un *filet de vinaigre* en souvenance de votre premier métier. J'ai des *préjugés légitimes* (*) que vous êtes un des plus absurdes barbouilleurs de papier qui se soient jamais mêlés de raisonner ; ainsi personne n'est plus en droit que vous d'obtenir, par vos raisonnemens & par votre crédit, qu'on brûle ce petit poëme, comme si c'était un mandement ou le nouveau testament de frère *Berruyer*. Continuez de faire honneur à votre siècle, ainsi que tous les personnages dont il est question dans ce livret que je vous présente.

CATHERINE VADÉ.

A Paris, rue Thibautodé, chez maître Jean Gauchat, attenant le gîte de l'auteur des nouvelles ecclésiastiques ; 27 mars 1758.

(*) *Abraham Chaumeix* avait fait un livre intitulé : *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie &c.*

LE

LE PAUVRE DIABLE. (a)

Quel parti prendre ? où ſuis-je & qui dois-je être ?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître ?
Comment trouver un état, un emploi ?
Sur mon deſtin, de grâce, inſtruiſez-moi.
— Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct ; bien ſavoir ce qu'on aime ;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient ? allez ; déjà l'hiver
A diſparu ; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre ;
Du duc Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.
— Il n'eſt plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,
Plus on en tue, & plus il s'en préſente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois,
Et de Provence & des monts francomtois,

En botte, en guêtre & furtout en guenille,
Tous affiégeant la porte de Cremille, (*b*)
Pour obtenir des maîtres de leur fort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreffée,
J'allai montrer ma mine embarraffée;
Mais un commis, me prenant pour un fot,
Me rit au nez, fans me répondre un mot;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiftrature.
— Hé bien, la robe eft un métier prudent;
Et cet air gauche, & ce front de pédant
Pourront encor paffer dans les enquêtes;
Vous verrez là de merveilleufes têtes!
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger: êtes-vous riche? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en eft fait. — Vil atome!
Quoi! point d'argent, & de l'ambition!
Pauvre impudent! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs font fondés fur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome
Que rien n'eft rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle eft la trempe;
Avec de l'or je te fais préfident,
Fermier du roi, confeiller, intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe.
— Hélas! Monfieur, déjà je rampe affez.
Ce fol efpoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains defirs pour jamais font paffés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la craffe tiré,
Et dans la craffe en un moment rentré,

A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'eſpoir,
Je me fais moine ou gris, ou blanc, ou noir,
Raſé, barbu, chauſſé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître eſt mon tombeau,
J'y vais deſcendre; oui, j'y cours. —Imbécile,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos, mais apprends
Que des ſoucis c'eſt l'éternel aſile,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la Diſcorde y nourrit ſes ſerpens;
Que ce n'eſt plus ce ridicule temps
Où le capuce & la toque à trois cornes,
Le ſcapulaire & l'impudent cordon
Ont extorqué des hommages ſans bornes.
Du vil berceau de ſon illuſion,
La France arrive à l'âge de raiſon;
Et les enfans de François & d'Ignace,
Bien reconnus, ſont remis à leur place.
Nous feſons cas d'un cheval vigoureux
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, & bondit ſous ſon maître;
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En ſillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître;
L'âne me plaît, ſon dos porte au marché
Les fruits du champ que le ruſtre a béché:
Mais pour le ſinge, animal inutile,
Malin, gourmand, ſaltimbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.

Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'eſt le cheval; un Pequet, un Pleneuf, (c)
Un trafiquant, un commis eſt le bœuf;
Le peuple eſt l'âne, & le moine eſt le ſinge.
— S'il eſt ainſi, je me décloître. O Ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piége affreux tendu par Lucifer.
J'étais ſans biens, ſans métier, ſans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auſſi.
— Ce métier-là ne t'a pas réuſſi,
Je le vois trop: çà fais-moi, pauvre diable,
De ton déſaſtre un récit véritable.
Que feſais-tu ſur le Parnaſſe? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux ſales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma miſère;
Ma triſte voix chantait d'un goſier ſec
Le vin mouſſeux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, paſſant le jour au lit,
Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe,
D'après Chaulieu je vantais la molleſſe.
Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vêtit à crû ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, penſif & conſterné,

Rimant une ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cul de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton :
Cet animal ſe nommait Jean Fréron. (*d*)

J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon ;
Je m'engageai, ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire.
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire ;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,
Impunément le théâtre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie ?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.

M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan, (e)
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase;
Je lui contai tous les tours du croquant :
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
Avec le temps un jour vous les vendrez :
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïde; la scène est en Afrique; (f)
A la Clairon vous la présenterez;
C'est un trésor : allez & prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse & grèle
Le triste drame écrit pour la Denèle. (g)
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse,
La Duménil rabattit mon orgueil !
La d'Angeville est plaisante & moqueuse;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé penaud par la cohue,

J'allai gronder & pleurer dans la rue.
De vers, de prose & de honte étouffé,
Je rencontrai Greffet dans un café,
Greffet doué du double privilége (*h*)
D'être au collége un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collége;
Greffet dévot; long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Greffet se trompe, il n'est pas si coupable;
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du Démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, & je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage (*i*)
D'être à Paris un petit personnage;

Au peu d'esprit que le bon-homme avait,
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage ;
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser :
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée,
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Hé bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, & j'aime assez qu'on rie ;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène & Thalie.
Mais après tout, dans une comédie,
On peut par fois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?
— Je cabalai ; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.

Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place ;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma pièce.
— Le pauvre enfant ! son malheur m'intéresse ;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits : ce logis quel est-il ?
— Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-temps inanimé,
Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes, (*k*)
De saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en sursaut m'éveillèrent ;
Dans mon cerveau mes esprits remontèrent ;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut ; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots (*l*)
De compliment, me tint ce beau propos :
» J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
» Et c'est le lot des trois quarts des humains ;

» Mais notre ſort eſt toujours dans nos mains.
» Je me ſuis fait auteur, diſant la meſſe,
» Perſécuteur, délateur, eſpion ;
» Chez les dévots je forme des cabales :
» Je cours, j'écris, j'invente des ſcandales ;
» Pour les combattre & pour me faire un nom,
» Pieuſement ſemant la zizanie,
» Et l'arroſant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art eſt aſſez bon ;
» Suis comme moi les méchans à la piſte ;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déiſte,
» Au géomètre ; & ſurtout prouve bien
» Qu'un bel-eſprit ne peut être chrétien :
» Du rigoriſme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, & ta fortune eſt faite. »
A ce diſcours ſaiſi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma diſgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en beſace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulſion.
A la faveur de cette opinion
Je m'eſquivai de l'antre de Mégère.
— C'eſt fort bien fait ; ſi ta tête eſt légère,
Je m'aperçois que ton cœur eſt fort bon.
Où courus-tu préſenter ta miſère ?
— Las ! où courir dans mon deſtin maudit !
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réſolus de finir ma carrière,
Ainſi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, leſquels n'en ont rien dit.
O changement ! ô fortune bizarre !

J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certe le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,
Je me décrasse ; & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol ; je m'élève, je plane ;
Je veux tâter des plus brillans emplois ;
Etre officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très-bon mariage.
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébuth fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique,
Que de l'Eglise un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal) (*m*)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle ;
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle ;

Je prodiguais les vers & les bijoux:
Billets de change étaient mes billets doux;
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asile des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours. (*n*)
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale,
Où sa peau blanche & ferme, autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier-général:
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise,
En quatre mois je fus à l'hôpital.
  Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. —Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité;
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles:
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordans, chansonneurs, chansonnés,

Nourris de vent au temple de Mémoire,
Peuple crotté qui difpenfe la gloire.
J'eftime plus ces honnêtes enfans,
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement effuie
Ces longs canaux engorgés par la fuie :
J'eftime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai befoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauffure
Prendre à genoux la forme & la mefure,
Que le métier de tes obfcurs Frérons.
Maître Abraham, & fes vils compagnons,
Sont une efpèce encor plus odieufe.
Quant aux Catins, j'en fais affez de cas ;
Leur art eft doux, & leur vie eft joyeufe ;
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
    Ecoute, il faut avoir un pofte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête ;
Tu ne veux plus devenir confeiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtifan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier ;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?
— Oui-dà, Monfieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton falaire ; & de plus,
D'affez bon vin chaque jour une pinte
Rajuftera ton cerveau qui te tinte ;
Va dans ta loge ; & furtout, garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.

—J'obéirai ſans replique à mon maître,
En bon portier : mais en ſecret, peut-être,
J'aurais choiſi, dans mon ſort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux. (*o*)

NOTES.

(*a*) On nous aſſure que l'auteur s'amuſa à compoſer cet ouvrage en 1758, pour détourner de la carrière dangereuſe des lettres un jeune homme ſans fortune, qui prenait pour du génie ſa fureur de faire de mauvais vers. Le nombre de ceux qui ſe perdent par cette paſſion malheureuſe eſt prodigieux. Ils ſe rendent incapables d'un travail utile ; leur petit orgueil les empêche de prendre un emploi ſubalterne mais honnête, qui leur donnerait du pain ; ils vivent de rimes & d'eſpérances, & meurent dans la miſère.

(*b*) . . . . . . *La porte de Cremille.*

M. de *Cremille*, lieutenant-général, était chargé alors du département de la guerre, ſous M. le maréchal de *Belliſle.*

(*c*) . . . . . . *Un Pequet, un Pleneuf.*

Pequet était un premier commis des affaires étrangères. *Pleneuf* était un entrepreneur des vivres.

(*d*) . . . . . . *Jean Fréron.*

Fréron ne ſe nomme pas *Jean*, mais *Caterin.* Il ſemble que cet homme ſoit le cadavre d'un coupable qu'on abandonne au ſcalpel des chirurgiens. Il a été méchant, & il en a été puni. Il dit, dans une de ſes feuilles de l'année 1756, *je ne hais pas la médiſance, peut-être même ne haïrais-je pas la calomnie.* Un homme qui écrit ainſi ne doit pas être ſurpris qu'on lui rende juſtice.

(*e*) . . . . . . *Pompignan.*

L'homme dont il s'agit ici était d'ailleurs un magiſtrat & un homme de lettres & de mérite. Il eut le malheur de prononcer à l'académie un diſcours peu meſuré, & même très-offenſant. Il eſt vrai que ſa tragédie de Didon eſt faite ſur le modèle de celle de *Métaſtaſio ;* mais auſſi il y a de beaux morceaux qui ſont à l'auteur français. Il faut avouer qu'en général la pièce eſt mal écrite. Il n'y a qu'à voir le commencement.

Tous mes ambaſſadeurs, irrités & confus,
Trop ſouvent de ta reine ont ſubi les refus.

Voisin de ses Etats faibles dans leur naissance,
Je croyais que Didon, redoutant ma vengeance,
Se résoudrait sans peine à l'hymen glorieux
D'un monarque puissant, fils du maître des Dieux,
Je contiens cependant la fureur qui m'anime;
Et déguisant encor mon dépit légitime,
Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère;
Que sais-je.... n'écouter qu'un transport amoureux.

Des ambassadeurs ne subissent point des refus; on essuie, on reçoit des refus.

Si tous ses ambassadeurs irrités & confus ont subi des refus, comment ce *Jarbe* pouvait-il croire que *Didon* se soumettrait sans peine à cet hymen glorieux? *Jarbe* d'ailleurs a-t-il envoyé tous ses ambassadeurs ensemble, ou l'un après l'autre?

Il contient cependant la fureur qui l'anime, & il déguise encore son dépit légitime. S'il déguise ce dépit légitime, & s'il est si furieux, il ne croit donc pas que *Didon* l'épousera sans peine. Epouser quelqu'un sans peine, & déguiser son dépit légitime, ne sont pas des expressions bien nobles, bien tragiques, bien élegantes.

Il vient sous le faux nom de ses ambassadeurs, être en proie à des hauteurs! Comment vient-on sous le faux nom de ses ambassadeurs? on peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. De plus, si on vient sous le nom de quelqu'un, on vient à la vérité sous un faux nom, puisqu'on prend un nom qui n'est pas le sien, mais on ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur même.

Il veut pénétrer le mystère d'un refus obstiné. Qu'est-ce que le mystère d'un refus si net & déclaré avec tant de hauteur? Il peut y avoir du mystère dans des délais, dans des réponses équivoques, dans des promesses mal-tenues; mais quand on a déclaré avec des hauteurs à tous vos ambassadeurs qu'on ne veut point de vous, il n'y a certainement là aucun mystère.

Que sais-je.... n'écouter qu'un transport amoureux. Que sait-il? il n'écoutera qu'un transport, il sera terrible dans le tête-à-tête.

Le grand malheur de tant d'auteurs est de n'employer presque jamais le mot propre; ils sont contens pourvu qu'ils riment, mais les connaisseurs ne sont pas contens.

(*f*) . . . . . . *Zoraïde.*

Zoraïde était une tragédie africaine du même auteur. Les comédiens le prièrent de leur faire une seconde lecture pour y corriger quelque chose : il leur écrivit cette lettre.

„ Je suis fort surpris, Messieurs, que vous exigiez une seconde lecture „ d'une tragédie telle que Zoraïde. Si vous ne vous connaissez pas en „ mérite, je me connais en procédés, & je me souviendrai assez long- „ temps des vôtres, pour ne plus m'occuper d'un théâtre où l'on distingue „ si peu les personnes & les talens. Je suis, Messieurs, autant que vous „ méritez que je le sois, votre &c. „

(*g*) . . . . . . *Pour la Denèle.*

Quinaut Denèle était dans ce temps-là une assez bonne comédienne, pour qui principalement Zoraïde avait été faite. Les noms qui suivent sont les noms des comédiens de ce temps-là.

(*h*) *Gresset doué du double privilège.*

Gresset, auteur du petit poëme de Vert-Vert, d'autres ouvrages dans ce goût, & de quelques comédies. Il y a des vers très-heureux dans tout ce qu'il a fait. Il était jesuite quand il fit imprimer son Vert-Vert. Le contraste de son état & des termes de b. . . . . & f. . . . . qu'on voyait dans ce petit poëme, fit un très-grand éclat dans le monde, & donna à l'auteur une grande réputation. Ce poëme n'était fondé à la vérité que sur des plaisanteries de couvent, mais il prometta't beaucoup ; l'auteur fut obligé de sortir des jesuites. Il donna la comédie du Méchant, pièce un peu froide, mais dans laquelle il y a des scènes extrêmement bien écrites. Revenu depuis à la dévotion, il fit imprimer une lettre dans laquelle il avertissait le public qu'il ne donnerait plus de comédies, de peur de se damner. Il pouvait cesser de travailler pour le théâtre sans le dire. Si tous ceux qui ne sont point de comédies en avertissaient tout le monde, il y aurait trop d'avertissemens imprimés. Cet avis au public fut plus sifflé que ne l'aurait été une pièce nouvelle ; tant le public est malin.

(*i*) L'abbé *Trublet*, auteur de quatre tomes d'essais de littérature. Ce sont de ces livres inutiles, où l'on ramasse de prétendus bons-mots qu'on a entendu dire autrefois, des sentences rebattues, des pensées d'autrui délayées dans de longues phrases, de ces livres enfin dont on pourrait faire douze tomes avec le seul secours du Poliante.

(*k*) . . . . . . *De ces énergumènes.*

Il y avait en effet alors auprès de l'hôtel de la comédie italienne, une maison où s'assemblaient tous les convulsionnaires, & où ils fesaient des

miracles.

miracles. Ils étaient protégés par un président au parlement, nommé *du Bois*, après l'avoir été par un *Carré de Mongeron*, conseiller au même parlement. Cette secte des convulsionnaires, celle des moraves, des ménonistes, des piétistes, font voir comment certaines religions peuvent aisément s'etablir dans la populace, & gagner ensuite les classes supérieures. Il y avait alors plus de six mille convulsionnaires à Paris. Plusieurs d'entr'eux fesaient des choses très-extraordinaires. On rôtissait des filles sans que leur peau fût endommagée; on leur donnait des coups de bûches sur l'estomac sans les blesser, & cela s'appelait donner des secours. Il y eut des boîteux qui marchèrent droit, & des sourds qui entendirent. Tous ces miracles commençaient par un pseaume qu'on récitait en langue vulgaire; on était saisi du SAINT-ESPRIT, on prophétisait; & quiconque dans l'assemblée se serait permis de rire aurait couru risque d'être lapidé. Ces farces ont duré vingt ans chez les Welches.

(*l*) *Maître Abraham, &c.*

C'est *Abraham Chaumeix*, vinaigrier & théologien, dont on a parlé ailleurs.

(*m*) *Marion de Lorme*, courtisanne fort en vogue du temps du cardinal de *Richelieu*; & qui fit une assez grande fortune avec ce ministre qui était fort généreux.

(*n*) *Par Outrequin &c.*

La mode était alors de se promener en carrosse ou à pied sur les boulevarts de Paris, que M. *Outrequin* avait soin de faire arroser tous les jours pendant l'été. Les jeunes gens se piquaient d'y faire paraître leurs maîtresses dans les voitures les plus brillantes. On y voyait des filles de l'opéra couvertes de diamans; elles renouaient leurs cheveux avec des peignes, où il y avait autant de diamans que de dents. Les boulevarts étaient bordés de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, & de tout ce qui peut amuser la jeunesse.

(*o*) *Le portier des chartreux* est un livre qui n'est pas de la morale la plus austère. On y trouve un portrait de l'abbé *des Fontaines* plus hardi que tous ceux qu'on lit dans *Pétrone*. Cet ouvrage est de l'auteur de la petite comédie intitulee le B...... L'auteur était d'ailleurs aussi savant dans l'antiquité que dans l'histoire des mœurs modernes; & il a composé des discours sérieux pour des personnages très-graves, qui ne savaient pas les faire eux-mêmes.

LA VANITÉ. (*)

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur !
Réponds donc. —L'univers doit venger mes injures ; (a)
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.
—L'univers, mon ami, ne penſe point à toi,
L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué !
—Ah ! j'ai fait un diſcours, & l'on s'en eſt moqué !
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice ;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice ;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
—Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux.
Il a trop peu de temps, & trop de ſoins à prendre,
Son peuple à ſoulager, ſes amis à défendre,
La guerre à ſoutenir : en un mot les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reſte chez toi, bon-homme.
—Non, je n'y puis tenir ; de brocards on m'aſſomme.

(*) Un provincial dans un mémoire a imprimé ces mots : *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours. Le roi l'a voulu voir ; toute la cour l'a voulu voir.* Il dit dans un autre endroit que *ſa naiſſance eſt encore au-deſſus de ſon diſcours.* Un père de la doctrine chrétienne a trouvé peu d'humilité chrétienne dans les paroles de ce monſieur ; & pour le corriger, il a mis en lumière ces vers chrétiens, applicables à tous ceux qui ont plus de vanité qu'il ne faut.

Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés, (*b*)
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On mépriſe à Paris mes chanſons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques, (*c*)
Et ma proſe aux quarante! un tel renverſement
D'un Etat policé détruit le fondement;
L'intérêt du public ſe joint à ma vengeance;
Je prétends des plaiſans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi;
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainſi nouveau venu ſur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De ſon plaiſant délire amuſait les paſſans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon ſens;
Souvent nous reſſemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour ſe venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce craſſeux janſéniſte,
Des nouvelles du temps infidelle copiſte, (*d*)
Vendant ſous le manteau ces mémoires ſacrés
De bedeaux de paroiſſe, & de clercs tonſurés.
Il penſe fermement, dans ſa ſuperbe extaſe,
Reſſuſciter les temps des combats d'Athanaſe.
Ce petit bel-eſprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ſes phraſes au cordeau,
Citant mal à propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler ſon beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Berthier dans ſon collége eſt ſurnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme ſage
Doit penſer dans Pékin comme dans ſon village:

Et la vieille badaude, au fond de ſon quartier,
Dans ſes voiſins badauds voit l'univers entier.
Je ſuis loin de blâmer le ſoin très-légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi, ſur la terre inconnu,
Doit dans ſon cercle étroit, chez les ſiens bien venu,
Etre approuvé du moins de ſes graves confrères;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène,
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel, & ſurtout dans notre âge,
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage!
Piron ſeul eut raiſon, quand dans un goût nouveau, (*e*)
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. —Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés!
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſile où ſon ombre repoſe;
Et l'ami Pompignan penſe être quelque choſe!

NOTES.

(*a*) . . . . . . *L'univers doit venger mes injures;*

Un provincial, dans un mémoire concernant une petite querelle académique, avait imprimé ces propres mots : *Il faut que tout l'univers ſache que leurs majeſtés ſe ſont occupées de mon diſcours à l'académie.*

Et comme dans ce diſcours dont leurs majeſtes ne s'etaient point occupées, l'auteur avait inſulté pluſieurs académiciens, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit attiré une petite correction dans la pièce de vers intitulee la Vanité. Car s'il eſt mal de commencer la guerre, il eſt très-pardonnable de ſe défendre.

(*b*) *Les quand, les qui, les quoi, &c.*

Ce ſont de petites feuilles volantes qui coururent dans Paris vers ce temps-là ; on les trouve dans cette édition.

(*c*) *Et mon Pater anglais &c.*

C'eſt la prière de *Pope*, connue ſous le nom de *Prière du déiſte.* Il eſt vrai qu'elle n'était pas chrétienne, mais elle était univerſelle. On ne s'en ſcandaliſa point à Londres, non-ſeulement parce qu'on permet beaucoup de choſes aux poëtes, mais parce qu'on était las de perſécuter *Pope*, & ſurtout, parce qu'il ſe trouve en Angleterre beaucoup plus de philoſophes que de perſécuteurs.

M. *le Franc de Pompignan* la traduiſit en vers français ; mais après l'avoir traduite, il ne devait pas inſulter tous les gens de lettres de Paris dans ſon diſcours de réception à l'académie françaiſe. Il pouvait faire ſa cour ſans inſulter ſes confrères. Ce diſcours fut la ſource de quantité d'épigrammes, de chanſons & de petites pièces de vers, dont aucune ne touche à l'honneur, & qui n'empêchent pas, comme on l'a déjà dit ailleurs, que l'homme qui s'était attiré cette querelle ne pût avoir beaucoup de mérite.

(*d*) . . . . *infidelle copiſte, &c.*

C'eſt le gazetier des nouvelles eccléſiaſtiques ; on en a déjà parlé ailleurs.

C'eſt en effet une choſe aſſez plaiſante que l'importance miſe par ce gazetier à ces petites querelles ignorées dans le reſte du monde, mépriſées dans Paris par tous les gens de bon ſens, & connues ſeulement par ceux qui les excitaient & par la canaille des convulſionnaires. Le gazetier

eccléfiaftique affura dans plufieurs feuilles que les temps d'*Arius* & d'*Athanafe* avaient été moins orageux, & qu'on devait s'attendre aux événemens les plus funeftes, depuis qu'on avait mis un porte-dieu à bicêtre, & un colporteur au pilori.

(*e*) *Piron feul eut raifon, &c.*

Piron, auteur de la Métromanie, jolie pièce qui a eu beaucoup de fuccès. Il a fait fon épitaphe qui commence par ce vers :

Ci gît, qui ? quoi ? ma foi perfonne, rien.

LE

RUSSE A PARIS.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous avons rétabli les notes de cette ſatire d'après les premières éditions. L'auteur avait cru devoir en ſupprimer quelques-unes. Ce qui occupait les eſprits en 1760 était oublié en 1775. Il faut ſe rappeler, en les liſant, l'époque où elles ont été faites, & la néceſſité où ſe trouvait M. de *Voltaire* de dévoiler l'hypocriſie des hommes qui, ſous le maſque du patriotiſme, comme ſous le manteau de la religion, cherchaient à perdre auprès de *Louis XV* des écrivains vertueux & amis du bien public, dont tout le crime était d'avoir excité leur envie, ou bleſſé leur orgueil.

LE

RUSSE A PARIS.

Petit poëme en vers alexandrins, composé à Paris au mois de mai 1760, *par M.* IVAN ALETHOF, *secrétaire de l'ambassade russe.*

TOUT le monde sait que M. *Aléthof* ayant appris le français à Archangel, dont il était natif, cultiva les belles-lettres avec une ardeur incroyable, & y fit des progrès plus incroyables encore : ses travaux ruinèrent sa santé. Il était aisé à émouvoir, comme *Horace*, *irasci celerem;* il ne pardonnait jamais aux auteurs qui l'ennuyaient. Un livre du sieur *Gauchat*, & un discours du sieur le *Franc de Pompignan* le mirent dans une telle colère qu'il en eut une fluxion de poitrine; depuis ce temps il ne fit que languir, & mourut à Paris le 1er juin 1760, avec tous les sentimens d'un vrai catholique grec, persuadé de l'infaillibilité de l'Eglise grecque. Nous donnons au public son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps de perfectionner; c'est grand dommage : mais nous nous flattons d'imprimer dans peu ses autres poëmes, dans lesquels on trouvera plus d'érudition, & un style beaucoup plus châtié.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs & les lois?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse?
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allèrent de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pôle applati par Newton; (*a*)
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes, (*b*)
Avec un quart de cercle enlever deux laponnes. (*c*)
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vastes Etats vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois:
Le héros de Narva sentit votre vaillance;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Prussiens ont été terrassés;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs & consacrent sa gloire.

Tout mon cœur treſſaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaiſirs, quand vos jours marqués par vos conquêtes
S'embelliſſaient encore à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguſte cour
Cent filles de héròs conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Némours ſi touchantes,
Danſant avec Louis ſous des berceaux de fleurs, (*d*)
Et du Rhin ſubjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguſte élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs, (*e*)
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignait le ſacrifice.

Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'induſtrie, & raſſemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France, (*f*)
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamiſe, & les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illuſtres,
Accrus par la culture & mûris par vingt luſtres,
Sous vos ſavantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la ſplendeur de l'Etat;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immenſe.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous ſommes défaits d'un luxe dangereux; (*g*)
Les eſprits ſont changés, & les temps ſont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais... nous avons souvent de belles remontrances; (h)
Et le nom d'Ysabeau (*) sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre
Epuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mystères: (i)
De deux sages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts, (k)
Et des convulsions & des réquisitoires (l)
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits, (m)
Plus que Palissot même occupe nos esprits; (n)
Nous quittons & la foire, & l'opéra comique,
Pour juger de le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit sa prose, & même encor ses vers.
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères: (o)

(*) Greffier du parlement de Paris.

Car chacun vend sa drogue, & croit sur son paillier
Fixer comme le Franc les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente, (p)
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux, (q)
N'ont point passé les mers, & volé jusqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas, en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un scythe grossier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talens, que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambray, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?

Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;
Nous avons parmi nous des pères de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet, (r)
Et Berthier le jésuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte & tant d'autres; (s)
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres,
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siècle profane instructeurs généreux, (t)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,
Ecrivant sans esprit par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs;
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raison sur la scène,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière: oh! son règne est passé;
Le siècle est bien plus fin; notre scène épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée.

Nous avons les *remparts*, (*) nous avons *Ramponeau ; (u)*
Au lieu du Miſanthrope on voit Jacques Rouſſeau,
Qui, marchant ſur ſes mains, & mangeant ſa laitue, (x)
Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos ſuccès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaiſſez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie :
Je vous entends aſſez ; mais parlons ſans détour ;
Votre nuit eſt venue après le plus beau jour.
Il en eſt des talens comme de la finance ;
La diſette aujourd'hui ſuccède à l'abondance ;
Tout ſe corrompt un peu, ſi je vous ai compris.
Mais n'eſt-il rien d'illuſtre au moins dans vos débris ?
Minerve de ces lieux ſerait-elle bannie ?
Parmi cent beaux-eſprits n'eſt-il plus de génie ?

LE PARISIEN.

Un génie ? ah, grand DIEU ! puiſqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraiſſait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité ſerait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas aſſuré de ſa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, & juſques aux Frérons,
Déjà de l'impoſture embouchent les clairons.
L'hypocrite ſourit, l'énergumène aboie ;
Les chiens de ſaint Médard s'élancent ſur leur proie ; (y)
Un petit magiſtrat à peine émancipé,
Un pédant ſans honneur, à bicêtre échappé,
S'il a du bel-eſprit la jalouſe manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,

(*) Les comédies qu'on joue ſur le boulevart.

En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place & sans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux:
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie! il aurait cet excès d'insolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il est sans mœurs & sans religion,
Il dit que dans les cœurs DIEU s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, & qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins, (z)
De Marie à la Coque, (*aa*) & de la Fleur des saints. (*bb*)
Aux erreurs indulgent, & sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre & sage & méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles à ces mots au ciel levant les yeux
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur & de compassion.

LE

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité. Vous la vouliez ſans feinte;
Mais n'imaginez pas que triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,
Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens ma patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai quand ils ſeront changés.

NOTES.

(a) . . . . . . *Aplati par Newton.*

Ce furent *Huyghens* & *Newton* qui prouvèrent, le premier par la théorie des forces centrifuges, le ſecond par celle de la gravitation, que le globe doit être un peu aplati aux pôles, & un peu élevé à l'équateur; que par conſéquent les degrés du méridien ſont plus petits à l'équateur, & au pôle un peu plus longs. La différence, ſelon *Newton*, eſt d'un deux cent-trentième, & ſelon *Huyghens* d'un cinq cent ſoixante & dix-huitième.

On trouva au contraire, par les meſures priſes en France, que les degrés du méridien étaient plus grands au Sud qu'au Nord. De-là on conclut que la terre était aplatie au pôle, comme *Newton* & *Huyghens* l'avaient prouvé par une théorie ſûre. C'était tout juſtement le contraire de ce qu'on devait conclure. Les meſures de France étaient fauſſes, & la concluſion plus fauſſe encore.

Cette affaire ne fut portée ni au parlement ni en ſorbonne, comme celle de l'inoculation y a été déférée. L'académie des ſciences ſe rétracta au bout de vingt ans, & *Fontenelle* avoua dans ſon hiſtoire que ſi les degrés étaient plus longs vers le Nord, la terre devait être aplatie au pôle.

Cela feſait voir qu'on s'était non-ſeulement trompé en France ſur la théorie, mais qu'on s'était trompé auſſi dans les meſures. Les erreurs qu'elles renfermaient ont été reconnues & corrigées depuis. Il eſt prouvé que la terre eſt aplatie, comme les expériences du pendule l'avaient prouvé, comme les lois de l'équilibre des fluides paraiſſent l'exiger. La proportion des axes de la terre s'approche davantage de celle de *Newton* que de celle d'*Huyghens*, ce qui confirme ce qu'avait découvert *Newton*, que la force de

la pesanteur est le résultat de la force attractive de tous les élémens de la terre, & non une force dirigée vers le centre, suivant l'hypothèse de *Huyghens*; mais les observations du pendule ne sont pas d'accord avec les mesures des degrés du méridien, dans l'hypothèse de la terre homogène, & ces mesures ne s'accordent pas à donner à la terre une figure régulière.

(*b*) . . . . . . *Utile à cent couronnes.*

Moreau de Maupertuis fit accroire au cardinal de *Fleuri* que cette dispute purement philosophique intéressait tous les navigateurs; qu'il y allait de leur vie. Il n'y allait certainement que de la curiosité.

(*c*) . . . . . . *Enlever deux laponnes.*

C'était deux filles de Tornea qui étaient sœurs. Le père commença un procès criminel contre *Maupertuis*: mais on ne put du cercle polaire envoyer à Paris un huissier.

(*d*) *Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs.*

Cela est vrai à la lettre. Il y avait à la fête de Versailles de grands berceaux de verdure, ornés de fleurs qui formaient des dessins pittoresques. Ce fut là que *Louis XIV*, qui était dans tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté, dansa avec mademoiselle de *la Vallière* & d'autres dames.

(*e*) *Racine d'Henriette exprimant les douleurs.*

Rien n'est plus connu que l'histoire de la tragédie de Bérénice. La princesse *Henriette* d'Angleterre, fille de *Charles I*, & femme de *Monsieur*, frère unique de *Louis XIV*, donna ce sujet à traiter à *Corneille* & à *Racine*. On sait comment *Corneille* en fit une tragedie aussi froide & aussi ennuyeuse que mal écrite; & comment *Racine* en fit une pièce très-touchante malgré ses défauts.

(*f*) . . . . . . *Les pavillons de France.*

Louis XIV était parvenu jusqu'à garnir ses ports de près de deux cents vaisseaux de guerre.

(*g*) *Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux.*

Cela fut écrit l'an 1760, temps auquel le malheur des temps, les disgraces dans la guerre, & la mauvaise administration des finances avaient obligé le roi & la plupart des gens riches à faire porter à la monnaie une grande partie de leur vaisselle d'argent. On servait alors les potages & les ragoûts dans des plats de faïence qu'on appelait des *culs noirs*.

(*h*) *Mais nous avons souvent de belles remontrances.*

On n'a pas ici la témérité de vouloir jeter le plus léger soupçon de partialité sur les remontrances; le zèle les dicte, la bonté les reçoit,

l'équité y a souvent égard. On observe seulement que lorsque les Anglais se ruinent pour désoler nos côtes, insulter nos ports, détruire nos colonies & notre commerce, nous devons donner quelque chose pour nous défendre. Certes, en voyant notre roi se défaire de sa vaisselle d'argent, & se priver de ce qui fait le nécessaire d'un monarque, quel est le citoyen qui ne suivra pas un exemple si noble & si touchant?

(*i*) *Jansénius, la bulle, ses mystères.*

La querelle de la bulle *Unigenitus* fut un de ces ridicules sérieux qui ont troublé la France assez long-temps. On n'ignore pas que *Louis XIV* eut le malheur de se mêler des disputes absurdes entre les jansénistes & les molinistes, que cette extravagance jeta de l'amertume sur la fin de ses jours; & que cette guerre théologique, pour n'avoir pas été assez méprisée, renaquit ensuite assez violemment. C'était la honte de l'esprit humain, mais on était accoutumé à cette honte.

(*k*) *Valère Maxime* (lib. II, cap. 1, de instit. gall.) dit que les druides prêtaient de l'argent aux pauvres, à la charge qu'ils le rendraient en l'autre monde. (*voyez la note p*)

(*l*) *Et des convulsions &c.*

La folie inconcevable des convulsions fut un des fruits de la bulle *Unigenitus*. Il y en avait encore en 1760, & elles avaient commencé en 1724. Sans les philosophes qui jetèrent sur cette démence infame tout le ridicule qu'elle méritait, cette fureur de l'esprit de parti aurait eu des suites très-dangereuses.

(*m*) *Le Franc de Pompignan par ses divins écrits.*

M. *Le Franc de Pompignan*, dans un mémoire qu'il dit avoir présenté au roi en 1760, s'exprime ainsi page 17 : *Il faut que tout l'univers sache que le roi s'est occupé de mon discours, non comme d'une nouveauté passagère, mais comme d'une production digne de l'attention particulière des souverains.*

Quel producteur que ce *Pompignan* ! quelle modestie ! de quel ton il parle à l'univers ! comme l'univers est occupé de lui !

Ce même *le Franc de Pompignan* dit, page 10 : *Un homme de ma naissance & de mon état ;* la naissance de *le Franc !*

Ce même *le Franc de Pompignan* dit encore que pendant qu'il était juge des Aides en Querci, *il écrivait de la prose pour l'utilité de ses compatriotes.* Voici la prose utile de M. *le Franc de Pompignan*. Il eut la bonté, en 1756, d'écrire au roi, & de lui reprocher le bien que le roi fesait à la nation, en fesant lui-même, à Trianon, l'essai de la méthode de remédier à la carie

des blés. Sa majesté daigna faire envoyer la recette dans toutes les provinces ; c'est une de ses attentions paternelles pour son peuple ; nous l'en bénissons, nos enfans l'en béniront. M. *le Franc de Pompignan* semble insulter à sa bienfesance ; il lui dit : *Ces expériences ne rendront pas nos champs moins incultes. Le parc de Versailles ne décide pas de l'état de nos campagnes. Vous traitez vos sujets plus impitoyablement que des forçats ; on exerce sur eux des vexations horribles : sortez de l'enceinte de votre palais somptueux, vous verrez un royaume qui sera bientôt un désert.* . . . .

Telle est la prose coulante & agréable du sieur *le Franc de Pompignan*. Le roi n'a jamais donné un plus grand exemple de clémence qu'en daignant pardonner à ce bourgeois de Quercy un peu trop vif. Est-ce à ce titre qu'on l'a reçu à l'académie ?

Le même *le Franc de Pompignan*, auteur du Voyage de Provence, de la Prière du déiste, & de quelques pseaumes traduits en vers bien durs, & de plusieurs pièces de théâtre dont une seule a pu être jouée, nie qu'on lui ait refusé quelque temps les provisions de sa charge en Quercy, pour le punir de la Prière du déiste, parce qu'il fut d'ailleurs suspendu de sa charge en Quercy pour une autre affaire qui arriva dans un bal en Quercy. Nous n'entrerons point dans ces détails ; nous nous contenterons d'observer que ce n'est pas sans raison qu'un père de la doctrine chrétienne lui a dit :

Pour vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Il peut sur cet article présenter un mémoire à l'univers.

(*n*) *Plus que Palissot même occupe nos esprits.*

Palissot de Montenoi fit jouer par les comédiens français une comédie intitulée *les Philosophes*, le 2 mai 1760. Il a eu le malheur, dans cette comédie, d'insulter & d'accuser plusieurs personnes d'un mérite supérieur ; & il se reprochera sans doute cette faute toute sa vie. On voit par la lettre qu'il a donnée au public en forme de préface, qu'il a été trompé par de faux mémoires qu'on lui avait donnés. Il justifie sa pièce en rapportant plusieurs passages tirés de l'Encyclopédie, & la plupart de ces passages ne se trouvent pas dans l'Encyclopédie. Il cite plusieurs traits de quelques mauvais livres intitulés *L'homme plante* & *La vie heureuse*, comme si ces livres étaient composés par quelques-uns de ceux qui ont mis la main à l'Encyclopédie : mais ces livres détestables, contre lesquels il s'élève avec une juste indignation, sont d'un médecin nommé *la Mettrie*, natif de St Malo, de l'académie de Berlin, qui les composa à Berlin il y a plus de douze ans,

dans des accès d'ivresse. Ce *la Mettrie* n'a jamais été en relation avec aucun des citoyens qui sont maltraités dans la pièce des *Philosophes*.

Ceux qu'on insulte dans cette pièce sont M. *Duclos*, secrétaire perpétuel de l'académie française, auteur de plusieurs ouvrages très-estimables ; M. d'*Alembert*, de la même académie & de celle des sciences, célèbre par sa vaste littérature, par ses connaissances profondes dans les mathématiques, & par son génie ; M. *Diderot*, dont le public fait le même éloge ; M. le chevalier de *Jaucourt*, homme d'une grande naissance, auteur de cent excellens articles qui enrichissent le Dictionnaire encyclopédique; M. *Helvétius*, admirable (ce mot n'est pas trop fort) par une action unique : il a quitté deux cents mille livres de rente pour cultiver les belles-lettres en paix, & il fait du bien avec ce qui lui reste. La facilité & la bonté de son caractère lui ont fait hasarder, dans un livre d'ailleurs plein d'esprit, des propositions fausses & très-répréhensibles, dont il s'est repenti le premier, à l'exemple du grand *Fénélon*. L'auteur se repent aussi d'avoir porté le poignard dans ses blessures ; il a des remords d'avoir imputé des maximes & des vues pernicieuses aux plus honnêtes gens qui soient en France, à des hommes qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne, & qui n'en ont jamais dit. En qualité de citoyen, il souhaite que le Dictionnaire encyclopédique se continue, que les libraires qui ont fait cette grande entreprise ne soient pas ruinés, que les souscripteurs ne perdent point leurs avances.

Ce livre, qui se perfectionnait sous tant de mains, devenait cher & nécessaire à la nation. J'ai vu l'article *Roi* en manuscrit ; des étrangers ont pleuré de tendresse au portrait qu'on fait de *Louis XV*, & ils ont souhaité d'être ses sujets ; la reine son épouse regretterait l'article *Reine*, si sa vertu modeste pouvait lui faire regretter les plus justes louanges. Au mot *Guerre*, on croirait que celui qui commande aujourd'hui nos armées, & plusieurs lieutenans-généraux ont été désignés par l'auteur qui est lui-même un excellent officier. Le mot *Siége* forme un article bien important pour nous ; la prise du Port-Mahon immortalise le nom du général & le nom français : en un mot, cet ouvrage eût fait notre gloire, & il est bien honteux qu'il ait essuyé à la fois la persécution & le ridicule.

(*o*) *Combattre en parlement les jésuites leurs frères.*

Le 14 mai 1760, jour de l'anniversaire de la mort de *Henri IV*, les apothicaires de Paris firent saisir, dans un couvent de jésuites qu'on appelait la maison professe, des drogues que les jésuites vendaient en fraude ; & leur firent un procès au parlement, qui condamna ces pères. On disait qu'ils débitaient chez eux ces drogues pour empoisonner les jansénistes.

(*p*) *Quoi ! du clergé français la gazette prudente.*

C'est ce qu'on appelle la gazette ecclésiastique. Ce journal clandestin commença en 1724, & dure encore. C'est un ramas de petits faits concernant des bedeaux de paroisse, des portes-dieu, des thèses de théologie, des

refus de sacremens, des billets de confession : c'est surtout dans le temps de ces billets de confession que cette gazette a eu le plus de vogue. L'archevêque de Paris, *Christophe de Beaumont*, avait imaginé ces lettres de change tirées à vue sur l'autre monde, pour faire refuser le viatique à tous les mourans qui se seraient confessés à des prêtres jansénistes. Ce comble de l'extravagance & de l'horreur causa beaucoup de troubles, & mit la gazette ecclésiastique alors dans un grand crédit : elle tomba quand cette sottise fut finie. Elle était, dit-on, comme les crapauds qui ne peuvent s'enfler que de venin.

(q) *Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux.*

Le Journal chrétien ou du chrétien fut d'abord composé par un récollet nommé *Hayer*, l'abbé *Trublet*, l'abbé *Dinouart*, un nommé *Joannet*. Ils dédièrent leur besogne à la reine, dans l'espérance d'avoir quelque bénéfice, en quoi ils se trompèrent. Ils mirent d'abord leur mercure chrétien à 30 sous, puis à 20, puis à 15, puis à 12. Voyant qu'ils ne réussissaient pas, ils s'avisèrent d'accuser d'athéisme tous les écrivains à tort & à travers. Ils s'adressèrent malheureusement à M. de *St Foix* qui leur fit un procès criminel, & les obligea de se rétracter. Depuis ce temps-là leur journal fut entièrement décrié, & ces pauvres diables furent obligés de l'abandonner.

Pour le Journal de Trévoux, il a subi le sort des jésuites ses auteurs, il est tombé avec eux.

(r) *Maître Abraham Chaumeix, &c.*

Cet *Abraham Chaumeix* était ci-devant vinaigrier, & s'étant fait convulsionnaire, il devint un homme considérable dans le parti, surtout depuis qu'il se fut fait crucifier avec une couronne d'épines sur la tête, le 2 mars 1749, dans la rue St Denis, vis-à-vis St Leu & St Gilles. Ce fut lui qui dénonça au parlement de Paris le Dictionnaire encyclopédique. Il a été couvert d'opprobre, & obligé de se réfugier à Moscou où il s'est fait maître d'école.

Hayer le récollet n'est connu que par le Journal chrétien ; le jésuite *Berthier* par le Journal de Trévoux, & surtout par une facétie plaisante intitulée : *Relation de la maladie, de la confession, de la mort & de l'apparition du jésuite Berthier.* On la trouve dans cette édition, volume des *Facéties.*

(s) *Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres.*

Le doux *Caveirac* est ici par antiphrase. Il n'y a rien de si peu doux que son apologie de la révocation de l'édit de Nantes & de la St Barthelemi. Ce n'est pas qu'on doive en inférer absolument qu'il eût fait la St Barthelemi, s'il eût été à la place du Balafré. On justifie quelquefois les plus abominables actions qu'on ne voudrait pas avoir faites. On fait un livre

pour plaire à un évêque, pour attraper un petit bénéfice, une petite pension du clergé qu'on n'attrape point; & ensuite on écrirait pour les huguenots avec autant de zèle qu'on a écrit contr'eux. Tout cela n'est au bout du compte que du papier perdu, & de l'honneur perdu; ce qui est fort peu de chose pour ces gens-là.

Nonotte est un ex-jésuite que notre auteur philosophe a fait connaître par les ignorances dont il l'a convaincu, & par les ridicules dont il l'a accablé avec très-juste raison.

N. B. Il y avait *Rabot* dans les premières éditions. Nous n'avons rien pu découvrir sur ce *Rabot*. Il en serait de même de la plupart des autres feseurs de libelles immortalisés par M. de *Voltaire*, s'il ne s'était donné la peine d'ajouter à leur nom des notes instructives.

(*t*) *De leur siècle profane instructeurs généreux.*

Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur* qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de coukaski, qui est très-énergique en slavon.

(*u*) *Nous avons les remparts, nous avons Ramponeau.*

Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, dont la figure comique & le mauvais vin qu'il vendait bon marché, lui acquirent pendant quelque temps une réputation éclatante. Tout Paris courut à son cabaret; des princes du sang même allèrent voir M. *Ramponeau*.

Une troupe de comédiens établis sur les remparts s'engagea à lui payer une somme considérable pour se montrer seulement sur leur théâtre, & pour y jouer quelques rôles muets. Les jansénistes firent un scrupule à *Ramponeau* de se produire sur la scène; ils lui dirent que *Tertullien* avait écrit contre la comédie, qu'il ne devait pas prostituer ainsi sa dignité de cabaretier, qu'il y allait de son salut; la conscience de *Ramponeau* fut alarmée. Il avait reçu de l'argent d'avance, il ne voulut point le rendre de peur de se damner. Il y eut procès; M. *Elie de Beaumont*, célèbre avocat, daigna plaider contre *Ramponeau*; notre poëte philosophe plaida pour lui, soit par zèle pour la religion, soit pour se réjouir. *Ramponeau* rendit l'argent, & sauva son ame. On trouve ce plaidoyer dans le volume des *Facéties*.

(*x*) *Qui marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue.*

La même année 1760, on joua sur le théâtre de la comédie française la comédie des Philosophes, avec un concours de monde prodigieux. On voyait sur le théâtre *Jean-Jacques Rousseau* marchant à quatre pattes, & mangeant une laitue. Cette facétie n'était ni dans le goût du Misanthrope, ni dans celui du Tartuffe, mais elle était bien aussi théâtrale que celle de Pourceaugnac *qui est poursuivi par des lavemens & des fils de p.....*

(y) *Les chiens de saint Médard &c.*

St Médard est une vilaine paroisse d'un très-vilain faubourg de Paris, où les convulsions commencèrent. On appelle depuis ce temps-là les fanatiques, chiens de St Médard.

Au lieu des deux vers suivans, on lisait dans les premières éditions :

Le fripon le plus vil, le plus déshonoré,
Dans la sale débauche obscurément vautré.

(z) . . . . *Des Fantins*,
De Marie à la Coque & de la Fleur des saints.

Fantin, curé de Versailles, fameux directeur qui séduisait ses dévotes, & qui fut saisi volant une bourse de cent louis à un mourant qu'il confessait ; il n'était pourtant pas philosophe.

(*aa*) *Marie à la Coque*, ouvrage impertinent de *Languet* évêque de Soissons, dans lequel l'absurdité & l'impiété furent poussées jusqu'à mettre dans la bouche de JESUS-CHRIST quatre vers pour *Marie à la Coque.*

(*bb*) *La Fleur des saints*, compilation extravagante du jésuite *Ribadeneira*; c'est un extrait de la Légende dorée, traduit & augmenté par le frère *Girard* jésuite.

N. B. Que ce n'est pas ce frère *Girard* condamné au feu, le 12 octobre 1731, par la moitié du parlement d'Aix, pour avoir abusé de sa pénitente en lui donnant le fouet assez doucement, & pour plusieurs profanations. Il fut absous par l'autre moitié du parlement d'Aix, parce qu'on avait ridiculement mêlé l'accusation de sortilége aux véritables charges du procès. C'est bien dommage que ce frère *Girard* n'ait pas été philosophe.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ETRENNES AUX SOTS.

1er *janvier* 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grèce,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solemnels, écoles des héros,
Un gros thébain, qui se nommait Bathos;
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine & son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître, & prétendit aux prix.
C'était la course: un beau cheval de Thrace,
Aux crins flottans, à l'œil brillant d'audace,
Vif & docile, & léger à la main,
Vint présenter son dos à mon vilain.
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur ses bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait: Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison.
Il veut courir. La Grèce était railleuse,
Plus l'assemblée était belle & nombreuse,

Plus on ſifflait. Les Bathos en ce temps
N'impoſaient pas ſilence aux bons plaiſans.
Profitez bien de cette belle hiſtoire,
Vous qui ſuivez les ſentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diſtinguez bien les ânes des courſiers.
En tout état & dans toute ſcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courſiers de nos rois.
L'abbé Dubois, fameux par ſa veſſie,
Mit ſur ſon front, très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraiſons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célébres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'eſprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. (1) Mais qu'importe,
Quand l'arbre eſt beau, quand ſa fève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.
C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient.
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de Frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!

Que de Gauchats (*a*) ſemblent des Maſſillons!
Que de le Dains (2) ſuccèdent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun Coypel obtint l'emploi
De premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, (*b*) pédant craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous! chacun cherche à paraître.
C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculans en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe carrant en princes de l'Egliſe,
Et ces faquins, qui d'un ton familier,
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coſte (*c*) eſt le ſeul à ſa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme,

Que le Journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guyon (3) moins plat, Moreau (4) plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que ſous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte;
Que nul robin ne ſoit préſomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le rapport, dans mon conſeil j'ordonne
Que la raiſon s'introduiſe en ſorbonne,
Que tout auteur ſache me réjouir,
Ou m'éclairer: car tel eſt mon plaiſir.
Un tel édit ſerait plus inutile
Que les ſermons prêchés par la Neuville. (5)
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom & par ſurnom
Ces ennemis jurés de la raiſon.
On pourrait dire aux malins moliniſtes,
A leurs rivaux les rudes janſéniſtes,
Aux gens du greffe, aux univerſités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en ſoyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra ſon étrenne.
Meſſieurs les ſots, je dois, en bon chrétien,
Vous feſſer tous, car c'eſt pour votre bien.

Par M. le ch. de M....re, cornette de cavalerie, & en cette qualité ennemi juré des ânes. A Paris, &c. pour vos étrennes.

NOTES.

(*a*) *Gauchat*, mauvais auteur de quelques brochures.

(*b*) *Crevier*, mauvais auteur d'une hiſtoire romaine, & d'une hiſtoire de l'univerſité, & beaucoup plus fait pour la ſeconde que pour la première. Il a depuis fait un libelle contre le célèbre *Monteſquieu*, dans lequel il s'efforce de prouver que *Monteſquieu* n'était pas chrétien. Voilà un beau ſervice que cet homme rend à notre religion, de chercher à nous convaincre qu'elle était mépriſée par un grand-homme. La monture de Bathos paraît aſſez convenable à ce monſieur.

(*c*) L'abbé *la Coſte*, qui a travaillé à l'*Année littéraire*, de préſent employé à Toulon ſur les galères du roi.

(1) *Boyer*, moine imbécille que le cardinal de *Fleuri* fit précepteur du dauphin, & déſigna en mourant pour miniſtre de la feuille. Des dévotes lui avaient fait obtenir l'évêché de Mirepoix, qu'il quitta en venant à la cour. Il était l'ennemi déclaré de toute eſpèce de mérite, & perſécuta violemment M. de *Voltaire*.

(2) Nom d'un avocat qui prononça un plaidoyer pour faire rayer du tableau un de ſes confrères, convaincu d'avoir prouvé que l'excommunication des comédiens du roi, penſionnaires de ſa majeſté, eſt abuſive & contraire aux libertés de l'Egliſe gallicane. *Le Dain* fut hué, mais il réuſſit à faire rayer ſon confrère.

(3) *Guyon*, auteur de l'*Oracle des nouveaux philoſophes*, ouvrage diſtingué par ſon ridicule dans la foule des libelles ſans nombre, publiés avec approbation contre le citoyen qui feſait le plus d'honneur à ſon pays, & un de ceux qui lui ont été le plus utiles.

(4) *Moreau*, avocat au conſeil. Il a beaucoup écrit en faveur des fermiers-généraux & contre la philoſophie. Il eſt l'auteur du *Catéchiſme des Cacouacs*. Dans ſes livres ſur l'hiſtoire de France, il s'eſt permis d'altérer & de déguiſer les monumens de nos anciennes annales, comme ſi l'autorité royale avait beſoin d'être ſoutenue par des menſonges : ſes livres ont eu le ſort qu'ils méritaient, ils ont été mépriſés & payés. On a de lui quelques jolis couplets dans le genre flagorneur.

(5) *Charles-Frey de Neuville*, jéſuite célèbre alors par des ſermons remplis d'antithèſes, où l'on rencontre de loin en loin quelques traits heureux, d'ailleurs peu fanatique, & plus homme de lettres que jéſuite.

L'HYPOCRISIE. (1)

MES chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Vernet, ſoutiens ma faible voix ;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ſes robuſtes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé ; Vénus eſt reconnue
A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans héſiter, je vous déclare net
Que ce magot eſt Tartuffe ou Vernet.
C'eſt donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapſodie,
Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe-matthieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.

Je l'arrêtai, d'un air affez fantafque,
Par fa jaquette, & je lui criai : Mafque,
Je te connais : l'argent & les catins
Sont à tes yeux les feuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchifme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorifme
Nous étalant le dehors impofteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur ;
Et tout pétri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Epicure ?
Le fycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour fe mettre en crédit,
Que la franchife eft toujours dangereufe,
L'art bien reçu, la vertu malheureufe,
La fourbe utile, & que la vérité
Eft un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eft point d'ufage.
Je répliquai : Ton difcours paraît fage.
L'hypocrifie a du bon quelquefois ;
Pour fon profit on a trompé des rois.
On trompe auffi le ftupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorfqu'il s'agit d'un trône épifcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, fi l'on veut, de la triple couronne,
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne ;
En pareil cas peut-être il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon ;
L'objet eft beau, le prix en vaut la peine.
Mais fe gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'impofer le fardeau déteſté
D'une inutile & trifte fauffeté,

Du monde entier méprifée & maudite,
C'eft être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) fe déguife en chrétien
Pour être pape, il fe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collége,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilége
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu fans gagner eft d'un fot.
Le monde eft fin. Aifément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal fon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus fouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante fa beface,
Son inftitut, fes miracles, fa craffe;
Mais en fecret l'un de l'autre jaloux,
Modeftement ils fe déteftent tous.
Tes ennemis font parmi tes femblables.
Les gens du monde au moins font plus traitables;
Ils font railleurs, les autres font méchans.
Crains les fifflets, mais crains les malfefans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie!
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiffant moins, fois moins embarraffé;
Que ton cou tors, déformais redreffé,
Sur fon pivot garde un jufte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, fois fimple; & fans affecter rien,
Effaie un peu d'être un homme de bien.

Le

Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.
Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

NOTES.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps où les prêtres genevois s'aviſèrent, pour prouver qu'ils n'étaient pas ſociniens, d'eſſayer s'ils ne pourraient pas rappeler dans Genève les beaux jours où *Calvin* brûlait, proſcrivait, exilait & gouvernait au nom de DIEU. Les eſprits étaient changés, & on ſe moqua d'eux.

(*a*) *Sixte-Quint.*

LE
MARSEILLOIS
ET
LE LION.

M 2

AVERTISSEMENT.

„ FEU M. de S[t] *Didier*, fecrétaire perpétuel de
„ l'académie de Marfeille, auteur du poëme de
„ *Clovis*, s'amufa quelque temps avant fa mort
„ à compofer cette petite fable, dans laquelle
„ on trouve quelques traits de la philofophie
„ anglaife. Ces traits font en effet imités de la
„ fable des abeilles de *Mandeville;* mais tout le
„ refte appartient à l'auteur français. Comme
„ il était de Marfeille, il n'a pas manqué de
„ prendre un marfeillois pour fon héros. Nous
„ avons fait imprimer ce petit ouvrage fur
„ une copie très-exacte. „

LE MARSEILLOIS

ET LE LION.

Par M. de S[T] D I D I E R, *ſecrétaire perpétuel de l'académie de Marſeille.*

DANS les ſacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens & les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts & des champs
Aux humains chez Eſope enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, & noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phyſique obſcure,
Et l'homme & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les ſots.
Laiſſons là ſa folie, & ſuivons nos propos.
  Un jour un marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule, & tout tranſi de peur,

Il ſe mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui feſait encor trembler le provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe ?
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grâce,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les lois
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance,
Il avait eu jadis un grand fond de ſcience ;
Et pour devenir prêtre, il apprit du latin ;
(e) Il ſavait Rabelais & ſon ſaint Auguſtin.
D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique ;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (f)
Que la terre eſt ſon trône, & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue,
Il conclut qu'étant prince, un ſujet africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.
Le lion, qui rit peu, ſe mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaiſir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mamelles ſans lait, ſans grâce, ſans uſage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux,
Dont la main d'un barbier coiffa ſon front craſſeux.

Tel était en effet ce roi sans diadème,
Privé de sa parure, & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi: j'avais certe grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère;
Un roi n'est point aimé, s'il n'est pas débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps, (*g*)
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solemnel—Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ?—Oui, Seigneur.
Il vous recommanda d'être clément & sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image: (*h*)
Et si vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté.—
Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
onçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
ontre l'original de mon pacte avec Dieu.
r qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ? (*i*)
vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
e mes quarante dents vois la file effroyable, (*k*)
es ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer.

Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi;
C'est-là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en ermite:
Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers. —

Sire, les Marseillois ont une ame immortelle :
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle. —
La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuse :
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —

Vous avez sur ce corps une entière puissance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils;

Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père. —
Et moi n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive ;
Je lui dois la pâture ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence & de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi DIEU le voulut ; & c'est pour notre bien.
Mais, Sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, & payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondans chaque jour présentés ;
Et mon valet, chez vous, restera pour otage. —
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;

Donne des cautions : ſoir ſûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut ſigné; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les temps nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(*a*) *Un ſerpent &c.*

Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Genèſe dit expreſſément *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux.* La Geneſe ne dit point que DIEU lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire *Eve.* Elle rapporte la converſation du ſerpent & de la femme, comme on rapporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent & qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit & de ſon éloquence; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. *Flavien Joſephe*, dans ſes antiquités, *Philon*, *St Baſile*, *St Ephrem* n'en doutent pas. Le révérend père dom *Calmet*, dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi : *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, & on a cru qu'avant la malédiction de* DIEU, *cet animal était encore plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur.* JESUS-CHRIST *dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

(*b*) *Un âne avec eſprit &c.*

Il n'en était pas ainſi de l'âne ou de l'âneſſe qui parla à *Balaam.* Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe : & même *St Pierre*, dans ſa ſeconde épître, dit *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que *St Auguſtin*, dans ſa 48e queſtion, dit que *Balaam* ne fut point étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que *Balaam* était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom *Calmet* avoue que la choſe eſt très-ordinaire. L'âne

de *Bacchus*, dit-il, le bélier de *Phryxus*, le cheval d'*Hercule*, l'agneau de *Bochoris*, les bœufs de Sicile, les arbres mêmes de Dodone, & l'ormeau d'*Apollonius de Tyane* ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier M. de *St Didier*.

(*c*) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.*

La remarque de madame *Dacier* sur cet endroit d'*Homère* est également importante & judicieuse. Elle appuie beaucoup sur la sage conduite d'*Homère ;* elle fait voir que les chevaux d'*Achille*, *Xanthe* & *Balie*, fils de *Podarge*, sont d'une race immortelle ; & qu'ayant déjà pleuré la mort de *Patrocle*, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à *Achille*. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de *Balaam*, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.*

Descartes était certainement un grand géomètre & un homme de beaucoup d'esprit ; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, & qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son systême sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées sont regardées par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(*e*) *Il savait Rabelais & son saint Augustin.*

Il est rapporté dans l'histoire de l'académie que *la Fontaine* demanda à un docteur s'il croyait que *St Augustin* eût autant d'esprit que *Rabelais*, & que le docteur répondit à *la Fontaine : Prenez garde, Monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers ;* ce qui etait vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que *St Augustin* & *Rabelais* avaient tous deux beaucoup d'esprit, & que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. *Rabelais* était profondément savant, & tournait la science en ridicule : *St Augustin* n'était pas si savant, il ne savait ni le grec ni l'hébreu ; mais il employa ses talens & son éloquence à son respectable ministère. *Rabelais* prodigua indignement les ordures les plus basses : *St Augustin* s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le pseaume six :

» Il est clair & indubitable que le nombre de quatre a rapport au

» corps humain, à cauſe des quatre élémens & des quatre qualités dont » il eſt compoſé ; ſavoir, le chaud & le froid, le ſec & l'humide. C'eſt » pourquoi auſſi DIEU a voulu qu'il fût ſoumis à quatre différentes » ſaiſons ; ſavoir, l'été, le printemps, l'automne & l'hiver... Comme » le nombre de quatre a rapport au corps, le nombre de trois a rapport » à l'ame, parce que DIEU nous ordonne de l'aimer d'un triple amour ; » ſavoir, de tout notre cœur, de toute notre ame & de tout notre eſprit.

» Lors donc que les deux nombres de quatre & de trois, dont le pre- » mier a rapport au corps, c'eſt-à-dire au vieil homme & au vieux teſta- » ment, & le ſecond a rapport à l'ame, c'eſt-à-dire au nouvel homme » & au nouveau teſtament, feront écoulés & paſſés, comme le nombre » de ſept jours paſſe & s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe faſſe » dans le temps & par la diſtribution du nombre quatre au corps, & du » nombre trois à l'ame ; lors, dis-je, que ce nombre de ſept ſera paſſé, » on verra arriver le huitième qui ſera celui du jugement. »

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à *St Joſeph*, l'une par *St Matthieu*, & l'autre par *St Luc*, il diſe dans ſon ſermon 51 *qu'un fils peut avoir deux pères, puiſqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit, dans ſon livre contre les manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler enſemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand ſaint était homme, il ~~a ſes~~ faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres ſaints. Il n'en eſt pas moins vénérable, & *Rabelais* n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon temps, éloquent, plaiſant & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'Egliſe très-vénérable & *Rabelais ;* mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'eſprit, & un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

(*f*) *L'homme eſt mis pour régner &c.*

Dans le *Spectacle de la nature*, M. le prieur de *Jonval*, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Pluſieurs peuples ont cru ſérieuſement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du temps pour détromper notre orgueil & notre ignorance ; mais auſſi pluſieurs philoſophes, & *Platon* entr'autres, ont enſeigné que les aſtres étaient des

Dieux. *St Clément* d'Alexandrie & *Origène* ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien & de mal ; ce sont des choses très-curieuses & très-instructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul &c.*

Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas *Noé*. Les juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. *Sanchoniathon* n'en a point parlé ; s'il en avait dit un mot, *Eusèbe* son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zend-Avesta de *Zoroastre*. Le Sadder, qui en est l'abrégé, ne dit pas un seul mot de *Noé*. Si quelqu'auteur égyptien en avait parlé, *Flavien Josephe*, qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. *Noé* fut entièrement inconnu aux Grecs ; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Védam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings ; & il est très-remarquable que lui & ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image.*

Au chap. IX de la Genèse, verset 10 & suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes ; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de *Noé* de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à peu près comme les hommes ; les uns & les autres doivent être également en repos le jour du sabbat. (Exod. chap. XXIII.) Un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort. (Exod. chap. XXI.) Une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort. (Levit. chap. XX.) Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Ecclésiaste chap. III & XIX.) Dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux sont également frappés. (Exod. chap. XII & XIII.) Quand *Jonas* prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand *Josué* prend Jérico, il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit ? &c.*

Le grand *Newton*, *Samuel Clarke* prétendent que le Pentateuque fut écrit du temps de *Saül*. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous

Ozias; mais il eſt décidé que *Moïſe* en eſt l'auteur, malgré toutes les vaines objections fondées ſur les vraiſemblances & ſur la raiſon qui trompe ſi ſouvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents &c.*

Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions; mais ils ont oublié cette particularité auſſi bien qu'*Ariſtote*. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas omettre ſes armes. M. de *St Didier*, qui avait vu diſſéquer à Marſeille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'aſſura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Magdelène & Lazare?*

Ce lion paraît fort inſtruit, & c'eſt encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Baume où ſe retira *ſainte Marie-Magdelène* eſt fort connue; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La Fleur des ſaints peut en donner quelques notions; il faut lire ſon article, tome II de la Fleur des ſaints, depuis la page 59. Ce fut *Marie-Magdelène* à qui deux anges parlèrent ſur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. *Ribadeneira*, le ſavant auteur de la Fleur des ſaints, dit expreſſément que ſi cela n'eſt pas dans l'Evangile, la choſe n'en eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la vierge *Marie* avec ſon frère *Lazare*, que *Jéſus* avait reſſuſcité, & *Marthe* ſa ſœur qui avait préparé le repas lorſque *Jéſus* avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle-né nommé *Celedone*, à qui *Jéſus* donna la vue en frottant ſes yeux avec un peu de boue, & *Joſeph d'Arimathie* étaient de la ſociété intime de *Magdelène*. Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur ſaint *Maximin*, l'un des ſoixante & dix diſciples.

Dans la première perſécution qui fit lapider ſaint *Etienne*, les juifs ſe ſaiſirent de *Marie-Magdelène*, de *Marthe*, de leur ſervante *Marcelle*, de *Maximin* leur directeur, de l'aveugle-né & de *Joſeph d'Arimathie*. On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames & ſans mariniers; le vaiſſeau aborda à Marſeille comme l'atteſte *Baronius*. Dès que *Magdelène* fut à terre elle convertit toute la Provence. Le *Lazare* fut évêque de Marſeille; *Maximin* eut l'évêché d'Aix; *Joſeph d'Arimathie* alla prêcher l'Evangile en Angleterre; *Marthe* fonda un grand couvent; *Magdelène* ſe retira dans la Sainte-Baume, où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ſes cheveux crûrent juſqu'à ſes talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé long-temps une fiole remplie de ſon ſang & ſes cheveux; & tous les ans, le jour du vendredi-ſaint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

LES

TROIS EMPEREURS

EN SORBONNE.

Par M. l'abbé CAILLE.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

En 1767, la faculté de théologie de Paris censura le roman philosophique intitulé *Bélisaire*. Ce vieux général s'était avisé de dire à l'empereur *Justinien* que l'on n'éclairait point les esprits avec la flamme des bûchers, & qu'il était tenté de croire que Dieu n'avait point condamné à la damnation éternelle les héros de la Grèce & de Rome.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la faculté de Paris s'est arrogé le droit de dire son avis en mauvais latin sur les livres qui lui déplaisent; & comme depuis cinquante années le public est en possession de se moquer de cet avis, elle a constamment l'humilité de le traduire en français, afin de multiplier les lecteurs & les sifflets.

La censure de *Bélisaire* eut un grand succès. On ne peut se dissimuler que l'obligation imposée, sous peine de damnation, aux princes & aux magistrats, de condamner à la mort quiconque n'est pas de la communion romaine, ne soit une opinion théologique très-moderne. La damnation des païens n'a jamais été donnée comme un article de foi dans les

premiers ſiècles de l'Egliſe. On n'avance de pareilles opinions que lorſqu'on eſt le maître. La faculté fut donc obligée d'avouer que, ſi le fond de la croyance doit toujours reſter le même, cependant on peut l'enrichir de temps en temps de quelques nouveaux articles de foi, dont les circonſtances n'avaient point permis à notre Seigneur JESUS-CHRIST & aux ſaints apôtres de s'occuper.

Cette aſſertion parut auſſi ridicule que ſcandaleuſe; & lorſqu'on vit que le mauvais français de la ſorbonne n'avait pas même le mérite de rendre exactement ſon mauvais latin; & qu'en ſe traduiſant eux-mêmes, ces ſages maîtres avaient fait des contre-ſens, les ris redoublèrent.

On trouvera dans cette édition pluſieurs pièces en proſe ſur cette facétie théologique. M. de *Voltaire* s'eſt plu à attaquer ſouvent l'opinion que tout infidelle eſt damné, quelles que ſoient ſes vertus & l'innocence de ſa vie. Ce n'eſt point là une opinion théologique indifférente. Il importe au repos de l'humanité de perſuader à tous les hommes qu'un DIEU, leur père commun, récompenſe la vertu, indépendamment de la croyance, & qu'il ne punit que les méchans.

Cette opinion de la néceſſité de croire

certains dogmes pour n'être point damné, & d'un ſupplice éternel réſervé à ceux qui les ont niés ou même ignorés, eſt le premier fondement du fanatiſme & de l'intolérance. Tout non-conformiſte devient un ennemi de Dieu & de notre ſalut. Il eſt raiſonnable, preſque humain, de brûler un hérétique & d'ajouter quelques heures de plus à un ſupplice éternel, plutôt que de s'expoſer ſoi & ſa famille à être précipités par les ſéductions de cet impie dans les bûchers éternels.

C'eſt à cette ſeule opinion qu'on peut attribuer l'abominable uſage de brûler des hommes vivans; uſage qui, à la honte de notre ſiècle, ſubſiſte encore dans les pays catholiques de l'Europe, excepté dans les Etats de la famille impériale. Heureuſement cette opinion eſt auſſi ridicule qu'atroce, & plus injurieuſe à la Divinité que tous les contes des païens ſur les aventures galantes des Dieux immortels. Auſſi parmi ceux qui ſont intéreſſés au maintien de la théologie, les gens raiſonnables voudraient-ils qu'on abandonnât ce prétendu dogme, comme celui de la création du monde il y a juſte ſix mille ans.

On ſuivrait la même marche à meſure que certains dogmes deviendraient trop révoltans, ou trop clairement abſurdes; & au bout d'un

certain temps on ſoutiendrait qu'on ne les a jamais regardés comme articles de foi. Cela eſt arrivé déjà plus d'une fois, & l'Egliſe s'en eſt bien trouvée.

Il eſt juſte d'obſerver ici que *Ribalier*, ſyndic de ſorbonne, dont on parle dans cette ſatire, eſt un homme de mœurs douces, aſſez tolérant, qui céda malgré lui dans cette circonſtance au délire théologique de ſes confrères. Il avait à ſe faire pardonner ſa modération à l'égard des janſéniſtes; & pour l'expier, il ſe mit à perſécuter un peu les gens raiſonnables.

LES TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.

L'HERITIER de Brunfvick & le roi des Danois,
Vous le favez, amis, ne font pas les feuls princes
Qu'un défir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons efprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau féjour de la gloire immortelle,
Pour venir en fecret s'amufer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiffe être, on veut changer de place.
C'eft pourquoi les Anglais fortent de leur pays.
L'efprit eft inquiet, & de tout il fe laffe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choifit fon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat : les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel-air ignoraient leur féjour.
A de femblables faints il ne faut que des fages;
Il n'en eft pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inftruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perfonnages,
Qui, des fots préjugés paifiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui fans craindre la mort favent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la font en effet. Leur efprit & leurs mœurs
Réuffirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils foupèrent;
Moins ils cherchaient l'efprit & plus ils en montrèrent;

N 3

Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites ;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts.
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
D'un plaiſir différent nos trois Céſars jouirent,
Lorſqu'à l'obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle aperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père ;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous ;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit : Vous ſavez ſon hiſtoire ;
On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté ;
Quand il était au monde il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir ;
On ſe trompe ; & ſa dent qui ne peut s'aſſouvir
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſſèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître ;

Les boulevarts, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés & jusqu'à la sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas & prenaient leurs degrés.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste Ciel! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathème aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (*b*)
Princes, sages, héros, exemples des vieux temps,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
DIEU livre, selon nous, à la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même, (*c*)
Tous créés pour l'enfer & morts sans sacremens.
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments, (*d*)
Dont nous avons ici solemnisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête:
Ravaillac & Damiens, s'ils sont de vrais croyans, (*e*)
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra DIEU face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir, telle est la loi de grâce.

Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de DIEU répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire: (*g*)
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés par fois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.
DIEU n'est ni si méchant, ni si sot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard
Dans des convulsions dignes de saint Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon DIEU, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous pensions en effet vous mener en sorbonne;
Et l'on vous a conduits aux petites-maisons.

NOTES.

(a) *Buri même à présent lui contéste sa gloire.*

On dit qu'un écrivain, nommé M. de *Buri*, a fait une histoire de *Henri IV*, dans laquelle ce héros est un homme très-mediocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces messieurs sont bien cruels envers la patrie; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité un prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, & qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme : mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ses vertus celles d'un grand-homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adore par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Françaisé, qui criait dans la victoire d'Ivry : *Epargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puissance & de la gloire disait à son ministre: *Je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(b) *O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices.*

Il est nécessaire de dire au public, qui l'a oublié, qu'un nommé *Ribalier*, principal du collége Mazarin, & un régent nommé *Cogé*, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *docteurs de sorbonne.* Au bout d'un an ils firent imprimer cette censure en latin & en français; elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme, *Censure de la faculté de théologie contre le livre &c.* On ne dit point *censure contre*, mais *censure de.* Le public pardonne à la faculté de ne pas savoir le français; on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio sacræ facultatis in libellum* est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans *Cicéron*, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in* est un barbarisme insupportable; & ce qui est encore plus barbare, c'est d'appeler *Bélisaire* un libelle en fesant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encore plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enseigné & pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par *saint-Paul*, qui dit expressément dans son épître aux juifs tolérés à Rome : *Lorsque les gentils qui n'ont point la loi sont naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre*

loi, *ils ſont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres, ſans raiſon & ſans humanité, qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable & ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de ſorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée : nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons pour leur juſtification qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre *ſacrée faculté* en langue latine, & qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacrée.*

(*c*) *Marc-Aurèle*, *Trajan*, *le grand Henri lui-même.*

En effet le ſieur *Ribalier*, qu'on nomme ici *Ribaudier*, venait de faire condamner en ſorbonne M. *Marmontel*, pour avoir dit que DIEU pourrait bien avoir fait miſéricorde à *Titus*, à *Trajan*, à *Marc-Aurèle.* Ce *Ribalier* eſt un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments.*

On ne peut trop répéter que la ſorbonne fit le panégyrique du jacobin *Jacques Clément*, aſſaſſin de *Henri III*, étudiant en ſorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara *Henri III* déchu de tous ſes droits à la royauté, & *Henri IV* incapable de régner.

Il eſt clair que, ſelon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'aſſaſſin parricide, *Jacques Clément*, qu'on invoquait publiquement alors dans les égliſes, était dans le ciel au nombre des ſaints, & que *Henri III*, prince voluptueux, mort ſans confeſſion, était damné. On nous dira peut-être que *Jacques Clément* mourut auſſi ſans confeſſion; mais il s'était confeſſé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de ſon prieur *Bourgoin* ſon complice, qu'on dit avoir été docteur de ſorbonne, & qui fut écartelé. Ainſi *Clément* muni des ſacremens fut non-ſeulement ſaint, mais martyr. Il avait imité *ſaint-Judas*, non pas *Judas Iſcariote*, mais *Judas Machabée*; *ſainte-Judith* qui coupait ſi bien les têtes des amans avec leſquels elle couchait; *ſaint-Salomon* qui aſſaſſina ſon frère *Adonias*; *ſaint-David* qui aſſaſſina *Urie*, & qui en mourant ordonna qu'on aſſaſſinât *Joab*; *ſainte-Jahel* qui aſſaſſina le capitaine *Sizara*; *ſaint-Aod* qui aſſaſſina ſon roi *Eglon*, & tant d'autres ſaints de cette eſpèce. *Jacques Clément* était dans les mêmes principes, il avait la foi : on ne peut lui conteſter l'eſpérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puiſqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il eſt donc auſſi ſûr que *Jacques Clément* eſt ſauvé qu'il eſt ſûr que *Marc-Aurèle* eſt damné.

(*e*) *Ravaillac &c.*

Selon les mêmes principes, *Ravaillac* doit être dans le paradis, dans le jardin, & *Henri IV* dans l'enfer qui est sous terre; car *Henri IV* mourut sans confession, & il était amoureux de la princesse de *Condé*; *Ravaillac* au contraire n'était point amoureux, & il se confessa à deux docteurs de sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais *Henri IV*, & qui fait un élu de *Ravaillac* & de ses semblables! Avouons les obligations que nous avons à *Ribaudier* de nous avoir developpé cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé &c.*

M. *Caille* a sans doute accollé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communement à Paris un *Fréron* tout gredin insolent, tout polisson qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et M. *Caille* oppose un de ces faquins de la lie du peuple, qui reçoit l'extrême-onction sur son grabat, au grand *Turenne* qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes huiles, dans le temps qu'il était amoureux de madame de *Coatquen*. Cette note rentre dans la précédente, & sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuse aux plus grands-hommes & aux plus vertueux de la terre.

N. B. On a prétendu que *Turenne* avait quitté dès 1670 madame de *Coatquen* qui le sacrifiait au chevalier de *Lorraine*, mais il aima toujours les femmes à la fureur. Ce grand-homme qui, avec des talens militaires du premier ordre & une ame héroïque, avait un esprit peu éclairé & un caractère faible, était, à ce qu'on dit, devenu dévot dans ses dernières années; mais l'aventure de madame de *Coatquen* est postérieure à son abjuration de la religion protestante. C'était un singulier spectacle qu'un homme qui avait gagné des batailles, occupé le matin de savoir au juste ce qu'il faut croire pour n'être pas damné, & cherchant le soir à se damner en commettant le péché de fornication: & que le siècle où l'on admirait tout cela était un pauvre siècle! Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que DIEU a pardonné à *Turenne* ses maîtresses; mais lui a-t-il pardonné d'avoir exécuté l'ordre de brûler le Palatinat, & de n'avoir pas renoncé au commandement plutôt que de faire le métier d'incendiaire?

(*g*) *Marc-Aurèle lui dit &c.*

On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur *Antonin*, & à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure *contre Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi & sur la loi, sur la grâce prévenante, sur la prédestination absolue; & dans *Marc-Antonin* ce

que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme ſommes-nous deſcendus! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé *Cucufin*, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cul, & d'avoir laiſſé repandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cents mille écus aux dépens des peuples, pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de *Cucufin* ſous le nom de *ſaint Séraphin*; & *Ribaudier* damne *Marc-Aurèle!* O *Ribaudiers*, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes.

Lecteur éclairé & judicieux, (car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de *le Tourneux*, ou le *Pédagogue chrétien*) de grâce apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des offices de *Cicéron*, du manuel d'*Epictète*, des maximes de l'empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale, écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement, dans tous les livres faits depuis ſix cents ans, rien de comparable à une page de *Sénèque?* Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres!

LES
DEUX SIECLES.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS

DANS un ſiècle où l'on met de la vanité à être ſenſible, où l'on veut s'occuper des intérêts de la ſociété ſans ſe donner la peine de les étudier, & pouvoir parler de la nature, ſans s'aſſervir au travail pénible de l'obſerver; où l'on confond la ſingularité des opinions avec la philoſophie, & où l'on ſe croit au-deſſus des préjugés, parce qu'on préfère des rêves nouveaux aux rêves de nos pères; dans un tel ſiècle les mauvais drames, les livres extravagans en politique, les ſyſtèmes vagues d'hiſtoire naturelle, les paradoxes doivent devenir communs; & il n'eſt pas étonnant qu'ils aient excité la bile de M. de *Voltaire*. Mais ces ſottiſes ſont une ſuite néceſſaire de ce ſentiment d'humanité, fruit précieux de la philoſophie, que M. de *Voltaire* a contribué, plus que perſonne, à répandre en Europe; de l'importance que les hommes ſavent attacher enfin à leurs véritables intérêts, à la connaiſſance de leurs droits, & des ſources du bonheur public, enfin du goût général pour les ſciences naturelles, & pour une philoſophie fondée ſur la raiſon ſeule, & délivrée du joug de l'autorité & des ſyſtèmes.

Ce mal, dont il ſe plaint, n'eſt que l'abus du bien que lui-même avait fait.

On le voit alternativement tantôt relever ſon ſiècle, tantôt le traiter avec mépris, ſelon qu'il était le plus frappé, ou des progrès de la raiſon, ou du ſuccès éphémère de quelques extravagances.

Il ne faut point cependant l'accuſer de contradiction : c'eſt un père qui emploie avec ſes enfans tantôt l'encouragement & tantôt le reproche.

LES DEUX SIECLES.

SIECLE où je vis briller un 1 fuivi d'un quatre,
Siècle où l'on fut écrire auffi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaifirs a fuccédé l'ennui?
Reffemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui fier dans l'indigence, & grand dans fes misères,
Vante en tendant la main les tréfors de fes pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre efprit eft bleffé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps paffé.
La fageffe en nos jours a fur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eft dommage ; autrefois Molière était plaifant;
Il fut nous égayer, mais en nous inftruifant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut féduire,
Et fans nous amufer renonce à nous inftruire.
Que je plains un Français quand il eft fans gaîté !
Loin de fon élément le pauvre homme eft jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que fur la fcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes fœurs ont bien changé de ton.
Hors de fon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en foupire.
  Il ne peut fupporter l'infipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourfouflés,
Apoftrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes fans raifon, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la fcène françaife en proie à des barbares.
  Tant mieux, dit un rêveur foi-difant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de fon grenier ;
La chute des beaux arts eft un bien pour la France ;
Des revenus du roi ma main tient la balance :

Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'Etat, & moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume:
Le public n'en sait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue. (*a*)

Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier;
Vous gouvernez l'Etat! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie?
Prenez un vol plus haut; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers;
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons, & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illustre en ce siècle profond:
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que DIEU parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés: moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde, & sois Dieu comme moi. (1)
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule;
Et, pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'Eglise.

Ils travaillent long-temps : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut. (1)
Un autre fou paraît suivi de sa sorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois ;
Mortels, vivez contens sans secours & sans lois ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fétus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal ; rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au dauphin la fille du bourreau :
Les petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la sorbonne & sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit, surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange ;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange.
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés :
Mais surtout écrivez en prose poëtique ;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique ;

Donnez du gigantefque; étourdiffez les fots.
Si vous ne penfez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous faffe de Racine oublier le langage.
Jadis en fa volière un riche curieux
Raffembla des oifeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ferin, la fauvette,
De leurs fons enchanteurs égayaient fa retraite;
Il eut foin d'écarter les lèzards & les rats.
Ils n'ofaient approcher: ce temps ne dura pas.
Un nouveau maître vint; fes gens fe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: Illuftres compagnons,
Les oifeaux ne font plus; & c'eft nous qui régnons.

NOTES.

(*a*) On a déjà vu que *Jean-Jacques Rouffeau* le genevois s'avifa d'écrire, dans une lettre à M. l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ftatue à lui *Jean-Jacques*.

(1) Voyez fur ces différens fyftèmes la partie philofophique de cette édition.

(2) C'était avec l'abbé *Joannet* que l'abbé *Trublet* fefait le Journal chrétien. Le récollet *Hayer* fefait un autre journal avec l'avocat *Soret*; l'abbé *Dinouard* & l'abbé *Gauchat* en fefaient deux autres. Nous avions alors quatre journaux théologiques.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, fouviens-toi bien que la philofophie
Eft un démon d'enfer à qui l'on facrifie.
Archimède autrefois gâta le genre-humain;
Newton dans notre temps fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Lafs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raifonne a le cerveau bleffé.
Béniffons les mortels qui n'ont jamais penfé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte, (1)
Que de tous vos écrits la pefanteur dévote
Toujours pour mon efprit eut de charmes puiffans!
Le péché n'eft, dit-on, que l'abus du bon fens;
Et de peur de l'abus vous banniffez l'ufage.
Ah! fuyons faintement le danger d'être fage.
Pour faire ton falut ne penfe point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, & fais vœu d'être un fot.

JEANNOT.

Je fens de vos difcours l'influence bénigne,
Je bâille; & de vos foins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'efprit rend malin.
Vous vous reffouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeffant les dames de Verfailles,
Careffait tour à tour, & volait fes ouailles;

Ce cher monſieur Billard, & ſon ami Griſel, (2)
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de miſſel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies !

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philoſophé ;
Et ſoudain leur eſprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiſcence.
Dans les boſquets d'Eden l'arbre de la ſcience
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeſtion.
Pour lui bien conſerver ſa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eſt bien dit ; mais ſouffrez que Jeannot l'hébété
Propoſe avec reſpect une difficulté :
De tous les écrivains dont la peſante plume
Barbouilla ſans penſer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée.
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel-eſprit un lourd pédant s'entiche ;
Quand le démon d'orgueil & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel-eſprit le vice eſt incurable ;

Il va trouver enfin, pour prix de fes travers,
Desfontaine & Chauffon dans le fond des enfers.
Au pur fein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans fon humble étage il eût fu fe connaître;
Mais il fut réprouvé fi tôt qu'il entreprit
D'allier la fottife avec le bel-efprit.
Autrefois un hibou formé par la nature,
Pour fuir l'aftre du jour au fond de fa mafure,
Laffé de fa retraite, eut le projet hardi
De voir comment eft fait le foleil à midi.
Il pria de fon antre une aigle fa voifine
De daigner le conduire à la fphère divine,
D'où le blond Apollon de fes rayons dorés
Perce les vaftes cieux par lui feul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta fur fes ailes;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,
Dont l'éclat n'eft pas fait pour fes débiles yeux,
Le mangeur de fouris tomba du haut des cieux.
Les oifeaux accourus à fes plaintes funèbres,
Dévorèrent foudain le courrier des ténèbres.
Profite de fa faute; &, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidelle hibou.

JEANNOT.

On a beau fe foumettre à fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eft inftr
Qu'avec faint Loyola le menfonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Efpagne, éclairant les fidelles,
A l'inquifition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux fe font ouverts.
Une augufte cité, fouveraine des mers,

Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le fouverain chéri qui naquit dans Verfailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets fi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux. (3)
Avec difcrétion la fage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'efpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces difcours ;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appéfantie :
Et j'ai de raifonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eft plus à moi.
Tous les cœurs font gâtés... l'efprit bannit la foi!
L'efprit s'étend par-tout.... O divine bêtife,
Verfez tous vos pavots; foutenez mon églife.
A quels faints recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la ftupidité?
Quel ennemi t'arrache au doux fein de ta mère?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrifter les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-George, (4) crois-moi, lis le difcours fublime:
C'eft pour ton mal qui preffe un excellent régime.
Tu peux guérir encore. Oui, Paris, dans ces murs,
Voit encor, grâce à DIEU, des efprits lourds, obfcurs,
D'argumens rebattus déterminés copiftes,
Tout farcis de lambeaux des premiers janféniftes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raifons.
Fais des phrafes, Jeannot; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleffure.
Ne fois point philofophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur,
Allons, ne voyons goutte, & chériſſons l'erreur.
C'eſt vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un ſot au ſortir du collége ?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat :
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

NOTES.

(1) Il eſt beaucoup queſtion de *Larcher* & de *Nonotte* dans les ouvrages en proſe. *Cogé* régent de rhétorique au collége Mazarin, auteur de quelques mauvaiſes brochures contre M. de *Voltaire* & M. de *Marmontel*, à l'occaſion de *Béliſaire*. *Viret*, cordelier, qui a écrit une brochure contre *Le diné du comte de Boulainvilliers :* elle était intitulée, *Le mauvais diné*.

(2) *Billard*, financier & dévot de profeſſion, avait fait une banqueroute conſidérable. Le petit peuple du quartier St Euſtache, qui le voyait communier ſouvent & aller tous les jours à pluſieurs meſſes, s'empreſſait de lui porter ſon argent, & en fut la dupe.

Le parlement en fit juſtice & le condamna au pilori. M. l'abbé *Griſel*, ſon directeur, fameux par des aventures de teſtamens, &c. fut impliqué dans l'affaire, mais il n'y eut point de preuves juridiques contre lui.

(3) L'archevêque de Paris, *Beaumont*, exigeait que ceux qui demandaient les ſacremens à la mort préſentaſſent un billet ſigné de leur confeſſeur. Le parlement crut devoir ſévir contre ce joug nouveau qu'on voulait impoſer aux citoyens. Malheureuſement il ſe trompa ſur les moyens ; il ordonna d'adminiſtrer, au lieu d'ordonner ſimplement d'enterrer ceux que l'archevêque laiſſerait mourir ſans ſacremens. Au bout de ſix mois le bon *Chriſtophe* les aurait offerts à tout le monde.

(4) Voyez la *Lettre d'un quakre à Jean-George*. Il y avait dans les premières éditions *du fier prélat du Pui :* mais *Jean-George* ayant quitté ſon égliſe du Puï pour en épouſer une plus riche, il a fallu changer ce vers.

L'évêque actuel du Pui eſt un homme de qualité ; homme d'eſprit, ſans être bel-eſprit, & qui n'a rien de commun avec ſon prédéceſſeur.

LES SYSTEMES.

LORSQUE le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabin que cet être ineffable
Un jour, devant son trône, assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*) Scot (*b*) & Bonaventure, (*c*)
Et jusqu'au provençal élève d'Epicure, (*d*)
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux-esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
Çà, mes amis, dit DIEU, *devinez mon secret:*
Dites-moi qui je suis & comment je suis fait;
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes;
Quelle force, en tout sens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grâce aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but
Aura beaucoup d'argent, & sera son salut.
Il dit: Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'existence & l'essence*, (*f*)
Simple avec attributs, acte pur & substance,
Dans les temps, hors des temps; fin, principe & milieu,
Toujours présent par-tout sans être en aucun lieu.

L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *courage, Thomas !* & se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas;
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile:

Seigneur, dit-il à DIEU, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible:
Pour être, c'est assez que vous soyez possible. (*g*)
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant; (*h*)
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois.
DIEU sourit de pitié pour la seconde fois.

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne
Ne pouvait du breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à DIEU ses atomes crochus, (*i*)
Quoique passés de mode, & dès long-temps déchus.
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait; pensif & retiré;
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand être.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas. (*k*)

Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous.... A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'effroi saint Thomas recula.
Mais DIEU clément & bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux-esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
DIEU daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue;
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe & qu'il nous répondra. (*l*)
Arnaud dit que de DIEU la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine. (*m*)
Leibnitz avertissait le Turc & le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien; (*n*)
Que DIEU, le monde & nous, tout n'est rien sans monades.
Le courrier des Lapons, dans ses turlupinades, (*o*)
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géan.
Notre consul Maillet (*p*), non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal;

Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrenées.
Chacun fit son système; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maisons.
  DIEU ne se fâcha point; c'est le meilleur des pères :
Et sans nous engourdir par des lois trop austères,
Il veut que ses enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
  Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;
Il visita des saints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon* DIEU *vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En sorbonne, aux charniers (*q*), *tout se mêle d'écrire :*
Imitez le bon DIEU *qui n'en a fait que rire.*

NOTES.

(a) *Le bon Thomas d'Aquin &c.*

Nous n'avons de faint *Thomas d'Aquin* que dix-fept gros volumes bien avérés, mais nous en avons vingt & un d'*Albert ;* auffi celui-ci a été furnommé *le grand.*

(b) *Scot.* . . . . . *Scot* eft le fameux rival de *Thomas.* C'eft lui qu'on a cru mal à propos l'inftituteur du dogme de l'*immaculée conception ;* mais il fut le plus intrépide défenfeur de l'*Univerfel de la part de la chofe.*

(c) *Bonaventure.* . . . . . . Nous avons de *faint-Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'efprit à DIEU, la Diète du falut, le Roffignol de la paffion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des feraphins, les Cinq fêtes de l'enfant JESUS, &c.

(d) . . . . . . *Provençal, élève d'Epicure.*

Gaffendi, qui reffufcita pendant quelque temps le fyftème d'*Epicure.* En effet, il ne s'éloigne pas de penfer que l'homme a trois ames ; la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la fenfitive qui reçoit toutes les impreffions, & la raifonnable qui loge dans la poitrine. Mais auffi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme fur les premiers principes des chofes ; & c'eft beaucoup pour un philofophe.

(e) *Et ce maître René &c.*

Defcartes était le contraire de *Gaffendi :* celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On fait affez que toute la philofophie de *Defcartes* n'eft qu'un roman mal tiffu qu'on ne fe donne plus la peine ni de réfuter ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd fon temps à rechercher comment des dez, tournant fur eux-mêmes dans le plein, ont produit des foleils, des planètes, des terres & des mers ? Les partifans de ces chimères les appelaient les hautes fciences ; ils fe moquaient d'*Ariftote*, & ils difaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le fyftème de *Defcartes* à celui de *Lafs ;* tous deux étaient fondés fur la fynthèfe. *Defcartes* vint dans un temps où la raifon humaine était égarée. *Lafs* fe mit à philofopher en France, lorfque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice fur des veffies. Les tourbillons de *Defcartes* durèrent une quarantaine d'années ; ceux de *Lafs* ne fubfiftèrent que dix-huit mois. On eft plutôt détrompé en arithmétique qu'en philofophie.

(*f*) . . . . . . *L'existence & l'essence.*

Ce sont les propres paroles de saint *Thomas d'Aquin*. D'ailleurs toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'*Aristote*.

(*g*) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est, ce me semble, le défaut de cet argument ingénieux de *Descartes*. Je conclus l'existence de l'être nécessaire & éternel, de ce que j'ai aperçu clairement que quelque chose existe nécessairement & de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant & sans cause, ce qui est absurde : donc un être a existé toujours nécessairement & de lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, & non de la possibilité qu'il soit : cela est délicat, & devient plus délicat encore quand on ose fonder la nature de cet être éternel & nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre-humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scholastiques orgueilleux & peu sensés qui osent enseigner & menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement; c'est ainsi qu'en usait *Marc-Aurèle* & même *Julien*. Quelle différence de ces grands-hommes à *Garasse*, à *Nonotte*, à l'abbé *Guyon*, à l'auteur de la Gazette ecclésiastique, à *Paulian* l'ex-jésuite, & à tant d'autres!

(*h*) . . . . . . *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde. Ces paroles de *Descartes* sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à *Platon*. Passe qu'*Archimède* ait dit : Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre : il ne s'agissait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on fasse des organes sentans & des têtes pensantes, si tôt que DIEU y aura mis une ame, cela est bien fort. Je doute même que *Descartes* & le père *Mersenne* ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, *Descartes* avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? que ne fesait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui se jouent.

(*i*) . . . . . . *Ses atomes crochus.*

Démocrite, *Epicure* & *Lucrèce*, avec leurs atomes déclinans dans le vide, étaient pour le moins aussi enfans que *Descartes* avec ses tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte

d'un temps précieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atomes se soient assemblés pour aller en ligne droite, & pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi *Og* était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec *Eve*, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, & non en la langue des serpens; & *Eve* devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés long-temps tous les commentaires & tous les systémes. *Hérodote* a dit que le soleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savans se sont distillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'*Achille* avait parlé grec; comment la nuit que *Jupiter* passa avec *Alcmène* fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le soleil avait reculé au souper d'*Atrée* & de *Thieste*, par quel secret *Hercule* était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de.... Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(*k*) *Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.*

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de DIEU; & on lui a reproché de ne point connaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le dieu de *Straton*, c'est le dieu des stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

C'est le dieu d'*Aratus* dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus; movemur & sumus.

La marche de *Spinosa* est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorèmes.

Bayle,

Bayle, en prenant la doctrine de *Spinosa* à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit?

Bayle paraît opposer à *Spinosa* une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! *Jurieu* regardait *Bayle* comme un compilateur d'idées plus dangereuses que celles de *Spinosa*. *Arnaud* & ses partisans tombaient sur *Jurieu* comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient *Arnaud* d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour *Spinosa*, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes.

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entr'elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini; donc tout est mode.

L'intelligence & la matière existent; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs; donc l'infinité d'attributs est DIEU; donc DIEU est tout.

Ce système a été assez réfuté par l'humain *Fenélon*, par le subtil *Lami*, & surtout de nos jours, par M. l'abbé de *Condillac*, par M. l'abbé *Pluquet*.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eus la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son anti-Lucrèce; le second en beaux vers français dans une épître instructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins:

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi;
Tamquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo se se munimine cinxit

Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français :

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence :
Je suis l'être complet & l'unique substance ;
La matière & l'esprit en sont les attributs :
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres ;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers,
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Embellissent entr'eux le théâtre du monde.

Le livre du *Système de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une Philippique contre DIEU. L'auteur prétend que la matière existe seule, & qu'elle produit seule la sensation & la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, & c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez *Hobbes*, mais *Hobbes* se borne à la supposer, il ne l'affirme pas : il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis *Brama*, *Zoroastre* & *Thaut*, jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système; & il n'y en a pas deux qui soient de même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des sages est toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités & d'ignorances, le monde est toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puissans ont gouverné, les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le système de *Mallebranche* paraît-il retomber dans celui de *Spinosa*, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, & le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

DIEU, dit *Mallebranche*, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées.... Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que* DIEU.... *Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité.* Livre III, de l'esprit pur, partie II.

Voilà les propres paroles de *Mallebranche*. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans DIEU, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et *Mallebranche* pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de saint *Paul* & de saint *Augustin*.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'oratoire fût spinosiste, à DIEU ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très-volontiers. On sait que depuis il s'entretint familièrement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le SAINT-ESPRIT? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit; nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner, &c.*

Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'être tout-puissant & tout bon a créé exprès des millions de milliars d'êtres raisonnables & sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que sans son harmonie &c....*

Notre ame étant *simple*, (car on suppose que son existence & sa *simplicité* sont prouvées) elle peut résider dans l'étoile du Nord ou du petit chien, & notre corps végéter sur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correspondantes à ces idees, à peu près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les gestes; ou plutôt l'ame est l'horloge, & le corps sonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela sérieusement; & l'inventeur de ce système est celui qui a disputé contre *Newton*, & qui peut même avoir eu raison sur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être physique étant composé doit être un résultat d'êtres simples; car dire qu'il est fait d'êtres composés, c'est ne rien dire. Des *monades* sans parties & sans étendue sont donc l'étendue & les parties; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement; quoiqu'elles constituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, sans quoi ce serait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir du rapport avec toutes les autres, parce qu'il y a entre les corps dont ces *monades* font l'assemblage une union nécessaire. Ces rapports entre ces *monades simples*, *inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raison pour laquelle une *monade*, ayant des rapports avec une de ses compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque *monade* voit donc toutes les autres, & par conséquent est un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'est enseigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) .... *Dans ses turlupinades.*

On a fait assez connaître l'idée d'aller disséquer des cervelles de Patagons, pour voir la nature de l'ame; d'examiner les songes, pour savoir comment on pense dans la veille; d'enduire les malades de poix résine, pour empêcher l'air de nuire; de creuser un trou jusqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ces folies ont causé des querelles & des infortunes. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, volume des *Facéties*.

(*p*) *Notre consul Maillet &c.*

On connaît aussi le système vraisemblable par lequel la mer a formé les montagnes; & la terre est de verre; mais celui-là n'a encore rien de funeste. Certe ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies étaient des dieux bienfesans, en comparaison de tous ces rêveurs : & il est vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les systèmes de *Cudworth*, de *Wiston*, de *Burnet* & de *Wodward*. Car ces systèmes n'ont appris aucune vérité, & n'ont fait aucun plaisir; mais l'opéra des Gueux & le Déserteur ont fait passer très-agréablement le temps à plus de cent mille hommes.

(*q*) ..... *Aux Charniers, tout se mêle d'écrire.*

Charniers des SS. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au lieu de les porter hors de la ville, comme on fait par-tout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, & les critiques des pièces nouvelles. On y a travaillé long-temps à l'Année littéraire. Il y a le style à cinq sous, & le style à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. *Oufle*, les mémoires d'un homme de

qualité, les soliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de *Thérèse* à *Sophie*, ou qu'on dise en mauvais latin (*) *que la vraie religion a été, selon la variété des temps, variée & diverse quant à sa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance;* que ces belles choses, dis-je, partent des charniers SS Innocens, ou de l'imprimerie de la veuve *Simon*, cela est bien égal; *imitons le bon* DIEU *qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout qu'une nation, qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(*) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam & revelationis perspicuitatem, &c.* page 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes & de barbarismes, imputé faussement à la sorbonne : il est intitulé : *Determinatio sacræ facultatis parisiensis in libellum cui titulus* BELISAIRE; *Parisiis* 1767 : Censure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE; à Paris 1767, chez la veuve *Simon &c.*

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubicuiste.

N. B. L'auteur de cet ouvrage était véritablement bachelier en théologie; mais ayant renoncé à cette science, il était devenu un des plus grands philosophes, & un des premiers hommes d'Etat de l'Europe. On appelle *ubicuiste* un docteur ou licencié de la faculté de Paris, qui n'est ni moine ni associé aux maisons de Sorbonne & de Navarre.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? aſpirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain!
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan Mouſtapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.
» Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit;
» Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames;
» Avec deux beaux-eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ferons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire;
» Voilà mon ſeul talent; c'eſt la gloire où j'aſpire. »
Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement, (*b*)
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument;

Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mène.
Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix & Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle ; & l'antre du parterre (c)
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons ;
J'entends crier » Lulli, Campra, Rameau, Bouffons, (d)
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ? »
Je suis pour mon plaisir, Messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer ?
Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
» Avez-vous lu sa pièce ? il tombe, il est perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu. »
Qui, de quoi parlez-vous ? d'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ?— » C'est un vil téméraire,
» Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins. »
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
» Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.

Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure, (e)
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
» Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici ;
» Lequel préférez-vous ? — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage, (f)
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent ;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses ;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché, mais qu'y faire ? .... Obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?
» Mais, Monsieur, des Capets les lois fondamentales,
» Et le grenier à sel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat.... „
Monsieur, je n'entends rien aux matières d'Etat :
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante, & la guerre civile (g)
Amusait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard (*h*)
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
» Gambadant pour la grâce au coin d'un cimetière;
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouffe à beſace,
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre-humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée. „
Ah! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule:
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, & n'ait point d'horloger. (*i*)
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'Egliſe :
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe: (*k*)
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin ;
Hé, quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De ſaint Ignace encore on me voit ſouvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire....
» Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet inſultant la mémoire, (*l*)
» Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire....
» Ignorant! vois l'effet de mes combinaiſons :
» Les hommes autrefois ont été des poiſſons ;

» La mer de l'Amérique a marché vers le Phafe;
» Les huitres d'Angleterre ont formé le Caucafe:
» Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
» Du vrai fens de Platon, par nous feuls enfeigné.
» Lâche! ofes-tu bien croire une effence fuprême?„
— Mais oui. » De la nature as-tu lu le Syftème?
» Par fes propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
» Que dis-tu de ce livre?„ — Il m'a fort ennuyé... (m)
» C'en eft affez, ingrat : ta perfide infolence
» Dans mon premier concile aura fa récompenfe.
» Va, fot adorateur d'un fantôme impuiffant,
» Nous t'avions jufqu'ici préfervé du néant;
» Nous t'y ferons rentrer, ainfi que ce grand être
» Que tu prends baffement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi tu feras méprifé.„
— Soit. » Nous infulterons à ton génie ufé. „
— J'y confens. » Des fatras de brochures fans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber fur ton ombre.
— Je n'en fentirai rien. » Nous t'abandonnerons
» Aux puiffans Langlevieux, aux immortels Frérons. (n)
Ah! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons, vous & moi, befoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la fociété,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu; vous ofez le nier.
Examinons le fait fans nous injurier.

J'ai défiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre faint Père au fortir de la meffe,
Avec le grand Lama danfant un cotillon;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon ;
Et le verre à la main, le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi péfamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'efpérais en jouír ; je me fuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre ;
Dans Londres, dans Paris les efprits font en guerre;
Ils y feront toujours. La Difcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, defcendit chez les rois;
Puis dans l'Eglife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la Paix que par-tout on chaffa.
On dit que feulement par grâce on lui laiffa
Deux afiles fort doux ; c'eft le lit & la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, & fefons des chanfons.

NOTES

PAR M. DE MORZA.

(*a*) . . . . . *aspirez-vous au trône ?*

Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. *Simon*, fils de *Jones*, nommé *Céphas* ou *Pierre*, est un très-grand saint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées ; & dans la suite des temps le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(*b*) . . . *de Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon est un nommé *Clément*, maître de quartier dans un collége de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de *St Lambert* de *Lille*, de *Vatelet*, *Dorat* & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis, parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre, comme *Clément*, *la Baumelle*, *Sabatier* natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre diable*, qui est si naturellement peint dans la pièce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) . . . . . . *& l'antre du parterre.*

C'est principalement au parterre de la comédie française, à la représentation des pièces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage & le parti qui le soutient se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & & leur disent : Venez-vous pour siffler, mettez-vous là : venez-vous pour applaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dez la chute ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de *Procope*. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-temps la gloire de la nation.

(*d*) . . . . . . *Rameau*, *Bouffons*.

La même manie a passé à l'opéra & a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théâtre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas ; c'est celui de la satire raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit, cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot qui avez voulu avoir de l'esprit, & qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est sans le savoir un peu jaloux de vous ; il est en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique ; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, & le musicien du musicien, disait *Hésiode*. Il y faut seulement ajôuter encore les partisans du musicien ; mais ceux-là sont ennemis, & ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret ; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) . . . . *La royale coiffure*.

Il n'y a pas long-temps que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner &c.*

L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie ou de quelque Etat voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de temps ; & en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. *Boisguilbert* qui écrivit contre le grand *Colbert*, & qui ensuite osa attribuer sa *Dixme royale* au maréchal de *Vauban*, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de *Vauban*, ne se doutent pas que, si on suivait ses beaux systèmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'Etat*, sous le nom du comte de *Boulainvilliers*, est mort à l'hôpital. Le petit *la Jonchère*, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, & ceux qui, n'ayant jamais possédé une charrue, remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(*g*) *La fronde était plaiſante &c.*

La fronde en effet était fort plaiſante, ſi l'on ne regarde que ſes ridicules. Le préſident *le Cogneux* qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre *Bachaumont*, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ſes chevaux dans la rue; *Bachaumont* qui lui dit: Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire ſon père à la ſanté du cardinal *Mazarin* proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: Il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume ſervent ſous le même drapeau, il faut ſe partager, je vais chez le cardinal *Mazarin*; & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes; un de ſes convives qui leur dit: Meſdames, ſi vous ſaviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: C'eſt ſon bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons-mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mélange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'*Arlequin*. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti* qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de *Retz* dit, dans ſes mémoires, *que le parlement feſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrêts les plus ſanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de ſinges dans le *Siècle de Louis XIV*; un de ces magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyaient en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: „ Un empereur de la „ Chine dit un jour à l'hiſtoriograghe de l'empire: Je ſuis averti que vous „ mettez par écrit mes fautes; tremblez. „ L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit & dit: Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(*h*) . . . . *lorſque de ſaint Médard.*

On connaît le fanatiſme des convulſions de *ſaint Médard*, qui durèrent ſi long-temps dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident *Dubois*, le conſeiller *Carré* & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes, mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſurtout que nous

avons une liste de miracles opérés par ces malheureux, signée de plus de cinq cents personnes. Les miracles d'*Esculape*, ceux de *Vespasien* & d'*Apollonius de Thyane* &c. n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cette horloge existe &c.*

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que *Platon* appelait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de dessein qui doivent à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre esprit. Non-seulement ce chétif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius, à quatre cents millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui demontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incompréhensible, qu'on nous démontre donc le contraire; mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. *Platon*, *Newton*, *Locke* ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre: des ridicules! on croit nous en donner en nous appelant cause finaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. *Spinosa* lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; & *Virgile* avant lui, & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem*. C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre *Clarke* dans son livre de l'existence de DIEU; livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de *Platon* ne sont que des mots, & auquel je ne pourrais préférer que le naturel & la candeur de *Locke*.

(*k*) *Fleuri le confesseur en parle avec franchise.*

Fleuri, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son Histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la Légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet &c.*

Ce consul *Maillet* fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de

l'histoire de quelques bouleversemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à *Cyrano* de Bergerac.

(*m*) . . . . . . *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, & quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, & surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite anglais, nommé *Néedham*, crut avoir faite de jus de mouton & de blé pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite *Néedham* que cela n'était bon que du temps d'*Aristote*, de *Gamaliel*, de *Flavien-Josephe* & de *Philon*, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondit que notre Sauveur lui-même & ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le blé pourrisse & meure pour lever & pour produire, & que par conséquent son blé pourri & son jus de mouton fesaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que JESUS-CHRIST daignait se conformer aux idées fausses & grossières des paysans galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, & observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de DIEU, & que les athées s'empareraient de la place. *Néedham* n'en démordait point; & aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista long-temps à se croire créateur d'anguilles; de sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir son opinion ridicule, & les athées se servaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait par-tout la découverte de *Néedham*. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince *Charles* à Bruxelles, il y avait un lapin qui fesait tous les mois des enfans à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

Spinosa, circonspect & fort honnête homme; nous l'appelons ici *Baruch*, parce que c'est son véritable nom; on ne lui a donné celui de *Benoît* que par erreur: il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systèmes.

N. B.

N. B. Vers 1771, les querelles sur les deux parlemens, les révolutions du ministère, & les disputes sur la cause universelle augmentèrent le nombre des ennemis de M. de *Voltaire*; les philosophes parurent un moment vouloir s'unir aux prêtres contre lui : mais cette division entre des hommes qui devaient rester toujours unis, pour défendre la cause de la raison & de l'humanité, ne fut point durable. C'est à cette querelle passagère que M. de *Voltaire* fait allusion à la fin des Cabales.

(*n*) *Aux puissans Langlevieux*, &c.

C'est ce même *Langlevieux la Beaumelle*, dont il est parlé dans les notes sur l'épître à M. d'*Alembert* & ailleurs.

Ce même homme s'est depuis associé avec *Fréron*, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules : mais *oportet cognosci malos*.

Nous ajouterons à cette note que *Boileau* attaqua toujours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre, & que notre auteur s'est toujours borné à repousser les injures & les calomnies des *Rollets* de son temps. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impostures atroces que *la Beaumelle* a vomies pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier parti plus juste & plus convenable.

C'est rendre un service essentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil scélérat qui a osé les outrager.

Les ministres d'Etat, & tous ceux qui sont chargés de maintenir l'ordre public, doivent savoir que ces libelles méprisables sont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute espèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produisent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec assez d'artifice; que la curiosité les dévore; qu'ils font pendant un temps une impression dangereuse; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces scandales; & que plus la langue française a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un si coupable usage, & qui se rendent si indignes de leur patrie.

LA TACTIQUE.

J'ETAIS lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, & sage autant que beau:
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins; prenez, c'est la tactique.
La tactique? lui dis-je, hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence; (*a*)
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa tactique, & je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes désirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi; je lis; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (*b*)
Pétrit, pour s'amuser, du soufre & du salpêtre:
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas,
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole,
Dans la direction qui fait la parabole, (*c*)
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.

Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout eſt bon, tout va bien, tout ſert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui dans un chemin creux, ſans tambour & ſans bruit,
Diſcrétement chargés de ſabres & d'échelles,
Aſſaſſinent d'abord cinq ou ſix ſentinelles.
Puis, montant leſtement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en ſureté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecraſent les enfans, & las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui ſur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'égliſe
Rendre grâce au bon DIEU de leur noble entrepriſe,
Lui chanter en latin qu'il eſt leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait ſans lui,
Qu'on ne peut ni voler ni violer ſon monde,
Ni maſſacrer les gens, ſi DIEU ne nous ſeconde.
Etrangement ſurpris de cet art ſi vanté,
Je cours chez monſieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends ſon volume, & lui dis en colère :
Allez, de Belzébuth déteſtable libraire !
Portez votre tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'eſt lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens inſtruit les infidelles.
Allez; adreſſez-vous à monſieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout ſanglans de Bender & d'Azof;
A FREDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage;
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur; (*d*)
Il eſt maître-paſſé dans cet art plein d'horreur;

Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGENE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortît (je ne sais quand) des mains du Créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie, & la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainsi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatans interprètes ;
Ses regards assurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ses talens, sans marquer de courroux ;
De la tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant ; Caïn tua son frère ;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,

N'auraient point défolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux fu la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeffe aujourd'hui
L'art de garder fon bien, non de voler autrui.
Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiffons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eft, n'en doutez point, des guerres légitimes;
Et tous les grands exploits ne font pas de grands crimes.
Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher béarnois;
Il foutenait le droit de fa naiffance augufte;
La ligue était coupable; Henri quatre était jufte.
Mais fans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous fouvient-il plus du jour de Fontenoi?
Quand la colonne anglaife, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée?
Trop fortuné badaud!.... dans les murs de Paris,
Vous fefiez, en riant, la guerre aux beaux-efprits;
De la douce Gauffin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner fur les bancs du théâtre;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas, qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs?
Qu'aurait fait tout Paris, fi LOUIS, en perfonne,
N'eût paffé le matin fur le pont de Calonne?
Et fi tous vos Céfars, à quatre fous par jour,
N'euffent bravé l'Anglais qui partit fans retour?
Vous favez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du fang du généreux Gramont,
Et du fage Luttaux, & du jeune Craon,

Que de vos beaux-esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'Eglise, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier (*f*)
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.

Monsieur Guibert se tut après ce long propos.
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre est le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il est maître.

Mais, je vous l'avoûrai, je formais des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre. (*h*)

NOTES.

(*a*) *Tactique* vient originairement du verbe *tasso*, j'arrange. Tactique est proprement l'art d'aller par rangs ; c'est l'arrangement des troupes. C'est ce qui fit que *Pyrrhus*, en voyant le camp des Romains, ne les trouva pas si barbares.

(*b*) . . . . *autrefois un bon prêtre.*

On ne sait encore qui employa le premier les canons dans les batailles & dans les siéges. Une invention qui a changé entièrement l'art de la guerre dans toute la terre connue méritait plus de recherches ; mais presque toutes les origines sont ignorées. Qui le premier inventa un bateau ? qui imagina de plier une branche de frène, de l'assujétir avec une corde faite d'un intestin d'un animal, & d'y ajuster une verge garnie d'un os ou d'un fer pointu à un bout, & de quatre plumes à l'autre bout ? qui inventa la navette, les fours, les moulins ? De cette prodigieuse multitude d'arts qui secourent notre vie ou qui la détruisent, il n'y en a pas un dont l'inventeur soit connu. C'est que personne n'inventa l'art entier. Les architectes ne sont venus que des milliers de siècles après les cavernes & les huttes.

Les Chinois connaissaient la poudre inflammable, & la fesaient servir à leurs divertissemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jésuites *Shall* & *Verbiest* fondissent du canon pour les conquérans tartares, vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux allemands qui enseignèrent l'usage de l'artillerie dans cette vaste partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre moine allemand nommé *Schwartz*, ou moine noir, qui trouva le secret de la poudre inflammable au quatorzième siècle, sans qu'on ait jamais su l'année de cette invention.

On a prétendu que *Roger Bacon* moine anglais, antérieur d'environ cent années au moine allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce *Roger* qui se trouvent dans son *Opus majus*, page 454 grande édition d'Oxford. . . . . *Nous avons une preuve des explosions subites dans ce jeu d'enfans qu'on fait par tout le monde. On enfonce du salpêtre dans une balle de la grosseur d'un pouce, & on la fait crever avec un bruit si violent qu'elle surpasse le rugissement du tonnerre, & il en sort une plus grande exhalaison de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, sans doute, de cette petite boule de simple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très-faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crécy en 1346, & dans celle de Poitiers dix ans après. Les actes de la tour de Londres, recueillis par *Rymer*, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore, dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, & que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait & on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance que je fis écrire à M. le comte de *Holnstein de Bavière*, gouverneur du pays d'Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé *M. Artin*, assez fameux pour son temps, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301, mais les historiens aiment l'antique & le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de *Froissard* qui avait plus de cinquante pieds de long, & qui menait si grande noise au décliquer qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin. C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du registre de *du Drack* trésorier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon, pour avoir poudres & autres choses nécessaires aux canons devant Puisguillaume. Ducange* rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguilliem dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si l'on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, & c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes & les villes par l'artillerie; & en ajoutant à ces trois moines les jésuites *Shall* & *Verbiest*, cela fera cinq.

(*c*) *Dans la direction qui fait la parabole.*

Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement; elle tend à décrire une ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, & de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée parabole, à la lettre, *allant au-delà*. Si un canonnier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le temps de mettre le feu à son canon.

(*d*) *Lucifer* l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugène.

Il s'est élevé sur ces vers une grande dispute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il est clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-dessus

du prince *Eugène* & du grand *Guſtave*. On a dit que vouloir condamner cette comparaiſon, c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(*e*) Le roi de Pruſſe a formé lui-même tous ſes généraux.

(*f*) . . . . . . *Clément & Savatier*.

Voyez les notes ſur le *Dialogue de Pégaſe & du vieillard*.

(*g*) . . . . . . *des Bourbons, des Bayards*.

M. *Guibert* a fait une tragédie du connétable de *Bourbon*, dans laquelle le chevalier *Bayard* dit des choſes admirables.

(*h*) *L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre*.

L'idée d'une paix perpétuelle entre tous les hommes eſt plus chimérique ſans doute que le projet d'une langue univerſelle. Il eſt trop vrai que la guerre eſt un fléau contradictoire avec la nature humaine & avec preſque toutes les religions; & cependant un fléau auſſi ancien que cette nature humaine, & antérieur à toute religion. Il eſt auſſi difficile d'empêcher les hommes de ſe faire la guerre que d'empêcher les loups de manger des moutons.

La guerre eſt quelque choſe de ſi exécrable que plus nos nations barbares qui ſont venues envahir, enſanglanter, ravager toute notre Europe, ſe ſont enfin un peu policées, plus elles ont adouci les horreurs que la guerre traînait après elle.

Ce n'eſt point aſſurément l'ouvrage immenſe de *Grotius*, ſur le droit pretendu de la guerre & de la paix, qui a rendu les hommes moins féroces; ce ne ſont point ſes citations de *Carnéade*, de *Quintilien*, de *Porphire*, d'*Ariſtote*, de *Juvénal* & du *Pentateuque*; ce n'eſt point parce qu'après le déluge il fut défendu de manger les animaux avec leur ame & leur ſang, comme le rapporte *Barbeirac* ſon commentateur. Ce n'eſt point, en un mot, par tous les argumens profondément frivoles de *Grotius* & de *Puffendorf*; c'eſt uniquement parce qu'on ne voit plus parmi nous des hordes ſauvages & affamées ſortir de leur pays pour en aller détruire une autre. Nos peuples ne font plus la guerre. Des rois, des évêques, des électeurs, des ſénateurs, des bourguemeſtres ont un certain terrain à défendre. Des hommes qui ſont leurs troupeaux paiſſent dans ce terrain. Les maîtres ont pour eux la laine, le lait, la peau & les cornes, avec quoi ils entretiennent des chiens armés d'un collier, pour garder le pré, & pour prendre celui du voiſin dans l'occaſion. Ces chiens ſe battent; mais les moutons, les bœufs, les ânes ne ſe battent pas: ils attendent patiemment la déciſion qui leur apprendra à quel maître leur lait, leur laine, leurs cornes, leur peau appartiendront.

Quand le prince *Eugène* aſſiégeait Lille, les dames de la ville allèrent à la comédie pendant tout le ſiége; & dès que la capitulation fut faite,

le peuple paya tranquillement à l'empereur ce qu'il payait auparavant au roi de France. Point de pillage, point de massacre, point d'esclavage comme du temps des Huns, des Alains, des Visigoths, des Francs.

Le duc de *Marlborough* fesait garder très-soigneusement tous les domaines de ce *Fénélon* archevêque de Cambrai, citoyen de toute l'Europe par son amour du genre-humain ; amour plus dangereux peut-être à sa cour que son amour de DIEU.

Quand les Français eurent remporté la célèbre victoire de Fontenoi, tous les habitans de Tournai & des environs s'empressèrent de loger chez eux les prisonniers blessés ; tous eurent soin d'eux comme de leurs frères, & les femmes prodiguèrent tant de délicatesses sur leurs tables que les médecins & les chirurgiens furent obligés de modérer cet excès de zèle, devenu dangereux.

A Rosbac on vit le roi de Prusse lui-même acheter tout le linge d'un château voisin pour le service de nos blessés ; & quand il les eut fait guérir, il les renvoya sur leur parole, en disant : *Je ne puis m'accoutumer à verser le sang des Français.*

Quelle humanité, quelle belle ame le prince héréditaire de Brunsvick ne déploya-t-il pas, lorsqu'il reçut prisonnier à Crevelt ce comte de *Gisors*, ce fils du maréchal de *Belle-Isle*, cet espoir du royaume, ce jeune homme si valeureux, si instruit, si aimable ! Le prince de Brunsvick ne sortit point d'auprès de son lit, & le baigna de larmes, en le voyant expirer entre ses bras. Il pleurait celui des Français auquel il ressemblait davantage.

Portons nos regards chez cette nation nouvelle qui naît tout d'un coup pour être l'émule des plus policées, & l'exemple des autres. Voyons un comte *Alexis Orlof* prendre un vaisseau turc chargé des femmes, des esclaves, des meubles, de l'or, de l'argent, des bijoux du plus riche bacha de la Turquie, & lui renvoyer tout à Constantinople. Ce même bacha, quelque temps après, commande un corps d'armée contre les Russes ; il s'avance hors des rangs avec un interprète, & demande à parler. *Avez-vous*, dit-il, *à votre tête un comte Orlof ? — Non ; que lui voudriez-vous ? — Me jeter à ses pieds*, repliqua le turc.

Pouvons-nous rien ajouter à ces traits, sinon l'accueil, les attentions nobles & délicates, les fêtes, les présens, les bienfaits que reçurent les prisonniers turcs dans Pétersbourg, d'une impératrice qui leur enseignait la guerre, la politesse & la générosité ?

Nous ne voyons point de telles leçons dans *Grotius*. Il vous dit bien, dans son chapitre du *Droit de ravager*, que les juifs étaient obligés de ravager au nom du Seigneur ; mais il ne trouve chez le peuple saint aucun trait qui ressemble aux exemples profanes que nous venons de rapporter.

Voilà donc le dictame que l'humanité des grands cœurs répand sur les maux que fait la guerre : mais ces consolations divines nous démontrent que la guerre est infernale.

DIALOGUE

DE PEGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

QUE fais-tu dans ces champs au coin d'une masure?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature.
Je défriche un désert; je sème & je bâtis. (a)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!
Que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton coursier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger & maçon.

PEGASE.

Oui; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière;
Il reprit sa guitare; il fit de nouveaux vers;
Des filles de Mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le Dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple:
Tu pourrais dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé, (b)

Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on baffoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, & les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du temps passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille:
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'aperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :

Je n'ai pu désarmer Sabatier (*d*) mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux-esprits; je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toujours en faction, toujours en sentinelle :
Ici c'est l'abbé Guyon, (*e*) plus bas c'est la Beaumelle. (*f*)
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les courriers de leurs beaux sentimens :
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime;
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins, avec leurs doctes plumes,
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *Charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse (*g*) sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles;
J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles,

Mais, tout change, tout s'use, & tout amour prend fin:
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin: tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri, les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier. (*i*)
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent le Kain le premier des acteurs,
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide & sèche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébène ébreché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément, (*k*) Patouillet (*l*) sur Nonotte. (*m*)
Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.

De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeuneſſe eſt maligne, & la vieilleſſe eſt ſage.
Le ſage en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant ſans les fuir,
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois Etats polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écraſé par ſaint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné ſur le Mierre.
Dans ſes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le ſage vit tranquille & ne fait point de vers.
Monſieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits, qu'il ne lira jamais.
Triptolème eſt le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eſt cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Héſiode ou Virgile.
Le beſoin, la raiſon, l'inſtinct doit nous porter
A faire nos moiſſons plutôt qu'à les chanter
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller ſur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah! doyen des ingrats! ce triſte & froid diſcours
Eſt d'un vieux impuiſſant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuiſé ſe pique de ſageſſe.
Hé bien, tu te ſens faible; écris avec faibleſſe;
Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila;
Je ſuis tout fier encor de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière;

Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses nobles leçons ? (*n*)
Laisse un travail pénible aux mains du mercénaire,
Aux journaliers la bèche, aux maçons leur équerre :
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon.
Chante encore avec Pope, & pense avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce système heureux qu'on dit de le nature.
Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.
Apprends que tout système offense ma raison.
Plus de vers, & surtout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie ;
J'ai marché dans la nuit sans guide & sans flambeau :
Hélas ! voit-on plus clair au bord de son tombeau ?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipsée ?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PEGASE.

Hé bien, végète & meurs. Je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.

J'en

J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions ;
J'avais porté René (*o*) parmi ses tourbillons ;
Son disciple plus fou, (*p*) mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, & bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés ;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémisphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimères (*q*).

NOTES

DE M. DE MORZA.

(*a*) *Je défriche un désert, &c.*

En effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaises landes de Bordeaux & de la Champagne pouilleuse, & ils ont produit le plus beau froment ; mais ces tentatives très-longues & très-dispendieuses ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât ; qu'il recommandât ce travail immense à un intendant, l'intendant à un subdélégué, & qu'on fit venir de la cavalerie sur les lieux.

(*b*) *Vadé*, écrivain de la foire, sous le nom duquel l'auteur de l'Ecossaise se cacha par modestie.

(*c*) *Martin Fréron ; Martin* n'est pas son nom de baptême, ce n'est que son nom de guerre. Il s'est déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ses feuilles. *Quâ mensurâ mensi fueritis, eâdem remetietur vobis.* Il s'est attiré l'Ecossaise, & nous en sommes bien fâchés.

(*d*) . . . . *Sabotier mon rival.*

L'abbé *Sabotier* ou *Sabatier*, natif de Castres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de *Henri IV*, & le peintre qui a deſſiné le ſiècle de *Louis XIV* & de *Louis XV;* ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait, en 1771, un dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne ſe vendit point. Mais il en fit un autre, en 1772, intitulé *les trois ſiècles*, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il ſe vendit. Il inſulta MM. d'*Alembert*, de *St Lambert*, *Marmontel*, *Thomas*, *Diderot*, *Bauzée*, *la Harpe*, de *Lille*, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait reſpecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que MM. *Sabotier* & *Clément* ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, eſt un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas ſe défendre.

Il eſt permis, il eſt utile de dire ſon ſentiment ſur des ouvrages, ſurtout quand on le motive par des raiſons ſolides, ou du moins ſéduiſantes. S'il ne s'agiſſait que de littérature, nous dirions qu'il eſt très-injuſte d'accuſer l'auteur de la Henriade & du *Siècle de Louis XIV*, occupé de célébrer la gloire des grands-hommes de ce ſiècle, de ne leur avoir pas rendu juſtice. Nous dirions que perſonne n'a parlé avec plus de ſenſibilité des admirables ſcènes de *Corneille*, de *la perfection déſeſpérante* du ſtyle de *Racine*, (comme s'exprime M. de *la Harpe*) de la perfection non moins déſeſpérante de l'Art poëtique, & de pluſieurs belles épîtres de *Boileau*.

Nous dirions que ſa liſte des grands écrivains de ce ſiècle mémorable contient l'eloge raiſonné de l'inimitable *Molière*, qu'il regarde comme ſupérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de *la Fontaine* qui a ſurpaſſé *Phèdre* par ſa naïveté & par ſes grâces; celui de *Quinault* qui n'eut ni modèles ni rivaux dans ſes opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux *Boſſuet*, aux *Fénélon*, à tous les hommes de génie, à tous les ſavans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'il n'avait pas connu leurs fautes inſéparables de la faibleſſe humaine; que c'eût été une grande impertinence de mettre ſur le même rang Cinna & Pertharite, Polyeucte & Théodore, & d'admirer également les excellentes fables de *la Fontaine*, & celles qui ſont moins heureuſes. Il faut plus encore; il faut ſavoir diſcerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de juſteſſe dans les penſées les plus ſublimes; c'eſt en quoi conſiſte le goût. Et nous pourrions aſſurer que l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, après ſoixante ans de travaux, était peut-être alors auſſi en droit de dire ſon avis que l'eſt aujourd'hui M. *Sabotier*.

Mais il s'agit ici d'accuſations plus importantes. C'eſt peu que cet abbé, dans l'eſpérance de plaire à ſes ſupérieurs dont il ignore l'équité & le diſcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des ſentimens odieux;

il a la cruauté de les appeler *indévots*, *impies*. Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame*. C'était bien assez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous sommes certains qu'il est peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il est trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la seule vie qui puisse lui rester dans le temps à venir. Ce procédé est injuste & mal-adroit, & d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la nécessité de révéler quelle est l'ame de l'abbé dans le temps présent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le *Spinosa commenté*, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de M. l'abbé *Sabotier* natif de Castres ; & nous déposerons ce monument chez un notaire ou chez un greffier, dès qu'il nous en aura donné la permission ; car nous ne voulons pas disposer d'un tel écrit sans l'aveu de l'auteur. C'est un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poësies légères de ce grand critique & de ce grand missionnaire, nous en userons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui est si peu indulgent pour les péchés de son prochain : voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de MM. de *Saint-Lambert*, de *Lille*, de *la Harpe*, si mauvais.

En sortant de la prison où ses mœurs respectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amusa, pour se dissiper, à faire un conte intitulé le.... mauvais lieu. Ce conte commence ainsi ; & remarquez bien que nous l'avons écrit de sa main, de la même main que *le Spinosa :*

Du temps que la dame Pâris
Tenait école florissante
De jeux d'amour à juste prix,
D'une écolière assez savante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied glissa,
La chose assurément n'était pas merveilleuse,
Mais la chute dans l'eau n'était pas périlleuse,
Lorsqu'un mousquetaire passa.
Il crut que ce serait une perte publique
Que la perte de tant d'appas ;
Aussi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, sans hésiter, chemise & pourpoint bas &c.

Nous épargnons, sans hésiter, aux yeux de nos chastes lecteurs la suite de ce morceau délicat. Ce n'est qu'un échantillon de l'élégante poësie de M. l'abbé *des trois siècles*.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de sa prose, bien plus touchant & bien plus décisif (& toujours de sa main, & signé *Sabotier* de Castres.)

„ On n'aime ici que les processions, les sermons & les messes. Les gens
„ qui ont eu la force de secouer le joug des préjugés de l'enfance, du fana-
„ tisme & de l'erreur, en un mot, les hommes qui pensent bien, n'osent se
„ faire connaître &c. &c.

Nous donnerons le reste si cela lui fait plaisir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il sied bien à ce galant homme de traiter un secrétaire d'une de nos académies d'impie & de scélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illustres. On croit qu'il aura incessamment un bénéfice : mais quelle récompense aura le censeur royal qui lui a fait obtenir une permission tacite de prêcher la vertu & le bon goût ?

On dit qu'il est tonsuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'Eglise, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaissance ; car, malgré son spinosisme, il saura qu'il n'y a point de société policée qui n'admette un être suprême, rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. Nous le prions de se souvenir de ce vers de M. de *Voltaire :*

Si DIEU *n'existait pas il faudrait l'inventer.*

Ce philosophe écrivait il n'y a pas long-temps à un grand prince : *C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre & celui dont je suis le moins mécontent.* Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique : car si le fanatique est un loup enragé qui égorge & qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire ; l'athée pourra commettre tous les crimes secrets, sachant bien qu'il fait mal, & comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, *Locke* & *Penn*, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline & dans la Pensilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé *Guyon*, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé *l'Oracle des philosophes.*

(*f*) *Langleviel*, dit *la Beaumelle*, autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en exposant simplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur ; cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encore moins honnête ; mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de *Fabricius*, qui est de M. *Bigex ;* un dialogue de *Périclès & d'un Russe*, fort estimé, dont

l'auteur eſt M. *Suard;* des vers ſur la mort de mademoiſelle *le Couvreur*, moins eſtimés, commençant par ceux-ci :

Quel contraſte frappe mes yeux ?
Melpomène ici déſolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mauſolée.

Cette pièce eſt du ſieur *Bonneval*, jadis précepteur chez M. de *Montmartel;* s'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'*Apollon*.

On trouve dans la collection des ouvrages de M. de *Voltaire* de prétendus vers de M. *Clairaut*, qui n'en fit jamais; une pièce qui a pour titre *les Avantages de la raiſon*, dans laquelle il n'y a ni raiſon ni rime; une épître à mademoiſelle *Salé*, qui eſt de M. *Thiriot;* une épître à l'abbé de *Rothelin*, qui eſt de M. de *Formont;* des vers ſur la mort de madame du *Châtelet*, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée *le vrai Dieu* qui eſt d'un jéſuite nommé *Lefèvre*.

Une épître de l'abbé de *Grécourt* platement licencieuſe, qui commence par ces mots : *Belle maman*, *ſoyez l'arbitre;* des vers au médecin *Silva* & à l'oculiſte *Gendron;* une réponſe à un M. de B... qui commence ainſi :

Oui, mon cher B... il eſt l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre & ſa clarte l'inonde,
Effets d'une même action.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la réfraction.

Les beaux vers ! & que les gens qui les attribuent à M. de *Voltaire* ont le goût fin, & que leur main eſt inſpirée !

Des vers à une prétendue marquiſe de T. ſur la philoſophie de *Newton*, dans leſquels on trouve cette élégante tirade.

Tout eſt en mouvement. La terre ſuſpendue,
En atome léger nage dans l'étendue.
L'eſpace, ou plutôt DIEU dans ſon immenſité,
Balance ſur ſon poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phaſes ſont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs ſuiſſes, qui ont imprimé ces bêtiſes venues de Paris, ont l'aſſurance d'imprimer en notes que c'eſt la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art & la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort ; & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(*i*) . . . . *Saint-Didier.*

M. *Clément* & M. *Sabotier* ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé *Clovis* par M. *Saint-Didier.* Cela est encore peu honnête, car ce Clovis ne parut que trois ans après la Henriade : mais une erreur de trois ans est peu de chose.

Il en a échappé une de quinze ans à M. l'abbé *Sabotier ;* car il a imprimé que notre auteur avait pillé son *Siècle de Louis XIV* dans les *Annales politiques* de l'abbé de *Saint-Pierre ;* mais le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la premiere fois en 1752, & le livre de l'abbé de *Saint-Pierre* en 1767 ; sur quoi un mauvais plaisant se souvenant mal à propos que *Sabotier* est le fils d'un bon perruquier de Castres, chassé de chez son père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ses prétendus lauriers, & d'exposer sa tête octogénaire à la rigueur des saisons.

(*k*) *Clément &c.*

Cet homme était venu de Dijon à Paris avec sa tragédie de Charles premier, & sa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire représenter. La faim le pressait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du succès. Il obtint quelque argent à compte sur ses satires à venir. M. de *St Lambert* donnait alors ses Saisons, M. de *Lille* sa traduction de *Virgile*, M. *Dorat* son poëme sur la déclamation, M. *Watelet* son poëme sur la peinture. Voilà l'écolier *Clément* qui se met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des disciples dont il serait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu : mais pour rendre ses leçons plus piquantes il y mêle des traits personnels ; il outrage une dame respectable. Alors on sait qu'il existe, la police met mon pédant dans je ne sais quelle prison, soit bicêtre, soit le fort-l'évêque. M. de *St Lambert* a la générosité de solliciter sa grâce, & d'obtenir son élargissement. Que fait le critique alors, il persuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enseigné l'art d'écrire, pour avoir soutenu la cause du bon goût, qui sans lui allait expirer en France, & qu'il est comme *Fréron* victime de ses grands talens.

Sorti de prison il fait un nouveau libelle, dans lequel il insulte un conseiller de grand'chambre, fils d'un magistrat de la chambre des comptes ;

il dit ingénieusement qu'il est fils d'un pâtissier, & ce magistrat a dédaigné de le faire remettre à bicêtre. Il s'associe depuis à *Fréron*, à *Sabotier*, & à d'autres gens de cette espèce. Il broche libelle sur libelle contre un vieillard solitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même solitaire plusieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

Jugez, Monsieur, si votre silence peut ne pas m'affliger. Peut-être, hélas! vous êtes-vous imaginé que vous me verriez payer votre amitié, vos bienfaits par la plus noire ingratitude; que je serais assez lâche, assez criminel, pour n'être pas plus reconnaissant que tant d'autres! Ah! Monsieur, ne me faites pas l'injure de soupçonner ainsi ma probité. C'est ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion générale; vos soupçons le flétriraient. Votre générosité, votre grandeur d'ame peuvent en conserver & en relever l'éclat. Ma tendresse, mon zèle, mon respect, voilà mes seuls biens, ils sont tous à vous & ils y seront toujours, &c. A Dijon, ce sixième décembre 1769. Voici mon adresse: A Clément fils, chez son père, procureur à Dijon, derrière les minimes.

Il a eu depuis l'attention de désavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falsifiée. Nous la conservons pourtant, quoique ce ne soit pas une pièce bien curieuse, mais c'est toujours un témoignage subsistant de l'honneur que cette petite cabale met dans sa conduite. C'est ce qui fesait dire à M. *Duclos*, secrétaire de l'académie, qu'il ne connaissait rien de plus méprisable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il est à croire que M. *Clément* s'étant marié deviendra plus juste & plus sage, qu'il sera plus modeste, qu'il ne calomniera plus des personnes dont il n'eût jamais sujet de se plaindre, qu'il n'a même jamais envisagées, & qu'il se repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite si infame.

(*l*) *Patouillet sur Nonotte. Patouillet* est un ex-jésuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées mandemens, pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'est dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce *Patouillet* était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eus depuis *Garasse*.

(*m*) *Nonotte* est un autre ex-jésuite, digne compagnon de *Patouillet*. Il a fait deux gros volumes sous le titre d'*Erreurs de Voltaire*, & qu'il aurait pu intituler *Erreurs de Nonotte*. Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, d'avoir dit *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs romains comme une S[t] Barthelemi continuelle; & l'auteur n'a point dit cela. *Nonotte*, pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de sa grâce ce mot *chrétienne*. L'auteur ne parle point là des autres empereurs; il parle du seul *Dioclétien* que

Galérius engagea à être persécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont faite tous les chronologistes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303, & non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que *Dioclétien ne punit que quelques chrétiens*, *qui étaient des hommes brouillons*, *emportés*, *& factieux*. L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas assez oublié sa langue pour se servir de cette expression, *hommes brouillons*.

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que *Charlemagne* n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon *Nonotte* est convaincu. M. *Damilaville* daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de *Nonotte*. Elles sont imprimées à la suite de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*. Et *Nonotte* était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche-Comté, & de régenter en sixième. L'orgueil a du bon ; & quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) *Mirabeau par ses doctes leçons.* Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé : l'*Ami des hommes*.

(*o*) *René Descartes.* On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que *Mallebranche* s'est entretenu familièrement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef-d'œuvre de philosophie.

(*q*) *Au pays des chimères.* Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systèmes de physique. *Burnet* & *Voodward* n'ont écrit que des folies raisonnées sur le déluge universel. *Mallebranche* a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, & les couleurs ; & cela plus de vingt ans après que *Newton* avait fait son Optique. *Maillet* a osé dire que la mer avait formé les montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète ; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très-doux, très-modeste, très-judicieux, & point jaloux, a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomber malades, qu'il disséquait des géans pour connaître la nature de l'ame, & qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont imposé.

LE TEMPS PRESENT,

Par M. JOSEPH LAFFICHARD, *de plusieurs académies.* 1775.

DANS un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire,
En vers assez communs, d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfans, qui dansaient aux chansons.
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie:
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritiez de l'être.
Virgile & Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauvau, votre félicité;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes.
Leurs vers étaient heureux, & vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, & fuit devant nos pas:
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, & Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons-là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote & qui rime,

Qu'un fripon perfécute, & qui dans fon hameau
Rit encor des Frérons au bord de fon tombeau.
Songez à vous, Amis, contemplez les misères
Qu'accumulent fur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Raviffant les épis qu'a femés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées ;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Preffent en vain vos fils mourans entre leurs bras.
Travaillez, fuccombez, invoquez le trépas ;
Mourez fur un fumier, le feul bien qui vous refte :
Ou fi vous furvivez à cet état funefte,
Sous l'horrible débris de vos toits écrafés,
Sans vêtemens, fans pain, danfez, fi vous l'ofez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent;
Jufqu'aux bords étrangers les échos répétèrent :
Ce temps affreux n'eft plus; on a brifé nos fers. (*a*)
Juftement étonné de ces nouveaux concerts :
Quel Hercule, difais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a fauvés? On répond : c'eft un fage.
Un fage! Ah, jufte ciel! à ce nom je frémis.
Un fage! il eft perdu : c'en eft fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monftres fcolaftiques,
Ces partifans groffiers des erreurs tyranniques,
Ces fuperftitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite ennemis fi conftans,
Raffemblant les poifons dont leur troupe eft pourvue?
Socrate eft feul contr'eux, & je crains la ciguë. (1)
Dans mon profond chagrin je reftais éperdu :
Je plaignais le génie, & furtout la vertu.
Arifton mon ami (*b*) furvint dans mes bocages,
Que j'avais attriftés par ces fombres images.

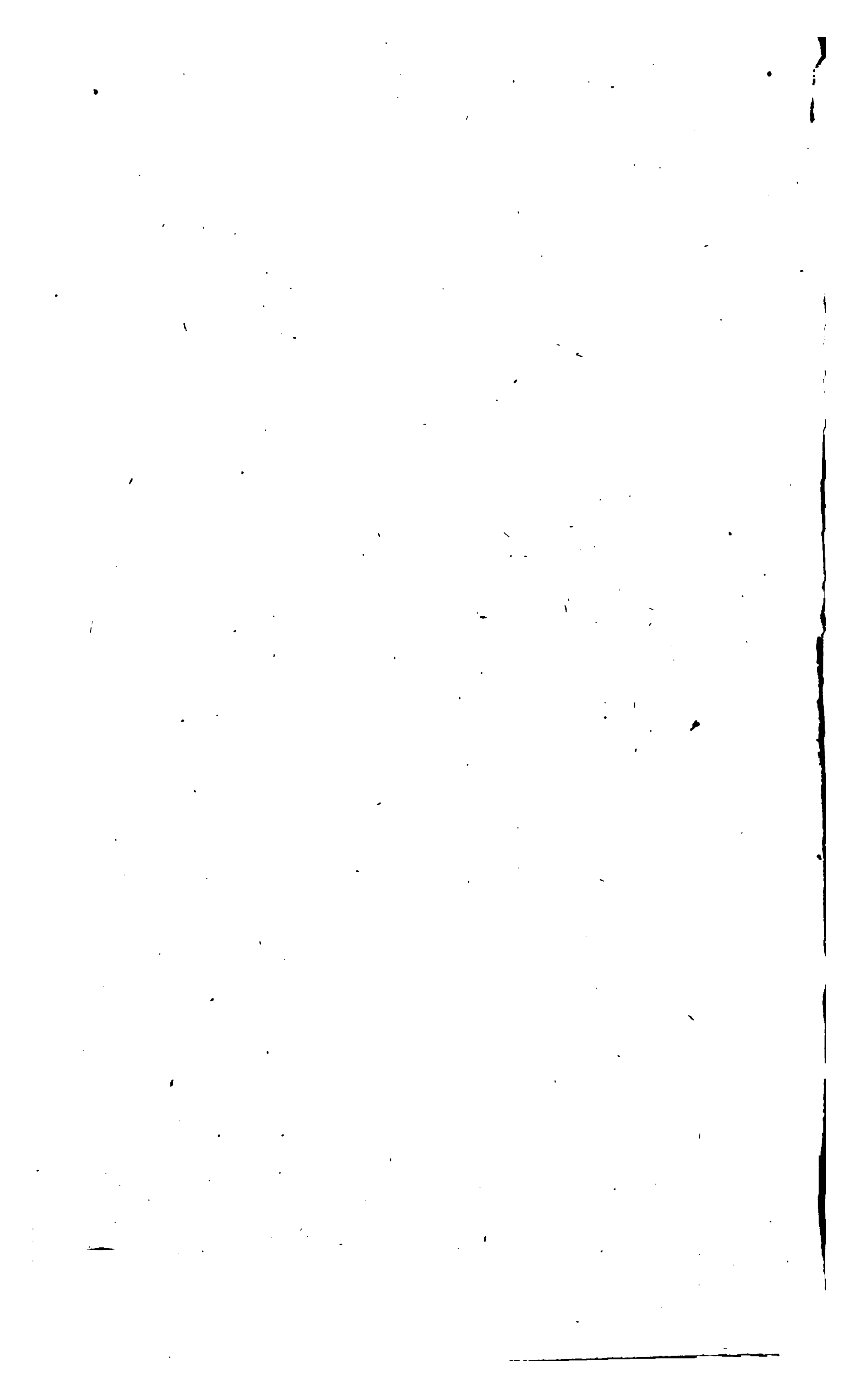
On connaît Ariſton; ce philoſophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité ſimple ami noble & fidelle,
Son eſprit réunit Euclide & Fontenelle;
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le ſiècle eſt changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, eſpère un Henri-quatre.
Ce propos ranima mes eſprits languiſſans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes,
Pour écrire à loiſir ces rimes indiſcrettes.

NOTES.

(a) Le roi *Louis XVI* venait d'abolir les corvées, & de défendre qu'on pourſuivît arbitrairement les débiteurs du fiſc. Ces deux opérations ſi ſimples n'ont rien coûté à la couronne, & auraient été le ſalut du peuple....

(b) M. le marquis de *Condorcet*.

(1) Il faut être juſte: les prêtres n'eurent aucune part aux intrigues, aux calomnies qui privèrent la France du miniſtre le plus éclairé & le plus vertueux qui ait jamais gouverné un grand empire.



POESIES MELÉES.

POESIES MELÉES.

I.

A MADEMOISELLE DU NOYER.

1713.

ENFIN je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier, déguisé dans ce jour :
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour & vous, vous êtes de même âge,
Et sa mère a moins de beauté ;
Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II.

NUIT BLANCHE DE SULLI.

1716.

A Madame de la Vrillière.

QUELLE beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux !
Serait-ce point la nymphe de cette onde,
Qu'amène ici le satyre amoureux ?

Je vois s'enfuir la jaloufe dryade,
Je vois venir le faune dangereux ;
Non, ce n'eft point une fimple naïade :
A tant d'attraits dont nos cœurs font frappés,
A tant de grâce, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus ou la Vrillière.
O Déité ! qui que ce foit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable afile
Qui vers minuit poffède vos appas !
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas.

A Madame de Liftenai.

AIMABLE Liftenai, notre fête grotefque
Ne doit point déplaire à vos yeux :
Les Amours en chiants-lit déguifés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours ; & l'habit romanefque
Dont ils font revêtus ne les a pas changés :
Vous les voyez encore autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces mafques, ce myftère,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal & ce fabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A

A madame de la Vrillière.

VENEZ, charmant moineau, venez dans ce bocage :
Tous nos oiseaux surpris & confondus,
Admireront votre plumage :
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage.
Joli moineau, que vous dire de plus !
Heureux qui peut vous voir, & qui peut vous entendre !
Vous plaisez par la voix, vous charmez par les yeux :
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

III.

AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

Et à madame la duchesse son épouse, en leur présentant la tragédie d'Oedipe.

1718.

O vous, de vos sujets l'exemple & les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices :
C'est aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes les miens.

I V.

EPIGRAMME.

DANCHET, ſi mépriſé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'académie
Comme on gagne le paradis. (1)

V.

TRIOLET

A M. TITON DU TILLET.

DEPECHEZ-vous, monſieur Titon,
Enrichiſſez votre Hélicon. (*)
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint-Didier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Didier.

(1) Ces vers feſaient partie d'une lettre à l'abbé de *Chaulieu* qu'on n'a point trouvée.

(*) Le Parnaſſe en bronze, à la bibliothéque du roi.

VI.

SUR M. DE FONTENELLE.

D'UN nouvel univers il ouvrit la barrière :
Des mondes infinis autour de lui naissans,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissans,
A nos yeux étonnés il traça la carrière.
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira ;
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

VII.

A MADAME

LA MARQUISE DE RUPELMONDE. (2)

QUAND Apollon, avec le Dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un fut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les Dieux :
Mais, c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde :
On la connaît au pouvoir de ses yeux,
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

(2) Ces vers ont été attribués mal à propos à *Ferrant*.

VIII.

IMPROMPTU

A MADEMOISELLE DE CHAROLOIS,

Peinte en habit de cordelier.

FRERE Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de ſaint François
Sert à Vénus de ceinture ? (3)

(3) M. de *Voltaire* ſachant qu'on chantait ces vers ſur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta, dit-on, d'autres couplets fort plaiſans. Ce portrait donna lieu à d'autres plaiſanteries ; c'était le ton de cette cour ; en voici un échantillon :

Beau ſaint François ne ſouffrez pas
Qu'on perçe vos mains délicates.
Dites à l'ange : C'eſt plus bas,
Qu'il faut appliquer les ſtigmates.

IX.

A MADAME DE **,

En lui envoyant les Oeuvres myſtiques de Fénélon.

QUAND de la Guion le charmant directeur
Diſait au monde : Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous, dans votre heureuſe ardeur :
On ne crut point à cet amour extrême ;
On le traita de chimère & d'erreur ;
On ſe trompait : je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

X.

A la même.

DE votre eſprit la force eſt ſi puiſſante
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la grâce eſt ſi piquante
Que ſans eſprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus :
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit & de la beauté même.

XI.

INSCRIPTION

Pour une statue de l'Amour, dans les jardins de Sceaux.

QUI que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.

XII.

IMPROMPTU

A MADAME LA MARQUISE DE CRILLON,

*A souper dans une petite maison de M. le duc de R***.*

DANS le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée ;
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

XIII.

A UNE DAME

A qui l'auteur envoyait une bague où son portrait était gravé.

BARIER grava ces traits destinés pour vos yeux :
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux ;
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Depuis duchêſſe de Richelieu, ſœur de madame de Bouillon.

Vous poſſédez fort inutilement,
Eſprit, beauté, grâce, vertu, franchiſe :
Qu'y manque-t-il ? Quelqu'un qui vous le diſe,
Et quelque ami dont on en diſe autant.

XV.

IMPROMPTU

A M. LE COMTE DE VINDISGRATZ. (4)

Seigneur, le congrès vous ſupplie
D'ordonner tout préſentement
Q'on nous donne une tragédie
Demain pour divertiſſement.
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne réſiſte à ſes déſirs ;
Et votre prudence profonde
Doit commencer, par nos plaiſirs,
A travailler pour le bonheur du monde.

(4) M. de *Voltaire* paſſant à Cambrai avec madame la marquiſe de *Rupelmonde*, pendant le congrès de 1722, & ſoupant chez madame de *Saint-Conteſt*, toute la compagnie marqua le déſir qu'elle avait de voir jouer la tragédie d'Oedipe en préſence de ſon auteur. Mais la comédie des Plaideurs ayant été précédemment annoncée pour le lendemain, à la demande de M. de *Vindiſgratz*, premier plénipotentiaire de l'Empire, les convives chargèrent M. de *Voltaire* de lui demander la repréſentation d'Oedipe. Le poëte, ſans ſortir de table, fit cette eſpèce de placet

XVI.

POUR LE PORTRAIT

DE MADEMOISELLE SALLÉ.

Dᴇ tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe,
Elle allume des feux qui lui ſont inconnus :
De Diane c'eſt la prêtreſſe,
Danſant ſous les traits de Vénus.

XVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA DUCHESSE DE LUXEMBOURG

Qui devait ſouper avec M. le duc de Richelieu.

Uɴ dindon tout à l'ail, un ſeigneur tout à l'ambre,
A ſouper vous ſont deſtinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre ſon cœur, & bien boucher ſon nez.

impromptu qu'il ſe chargea de porter lui même à M. de *Vindiſgratz :* il obtint facilement ce qu'on demandait, & rapporta le placet à madame de *Rupelmonde*, avec cette apoſtille au bas :

L'Amour vous fit, aimable Rupelmonde,
Pour décider de nos plaiſirs :
Je n'en ſais pas de plus parfait au monde
Que de répondre à vos déſirs.
Sitôt que vous parlez on n'a point de réplique ;
Vous aurez donc Oedipe, & même ſa critique. (*)
L'ordre eſt donné, pour qu'en votre faveur,
Demain l'on joue & la pièce & l'auteur.

(*) La parodie d'Oedipe que M. de *Voltaire* avait demandée lui-même.

XVIII.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant la Henriade.

1724.

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme fur l'ouvrage?

XIX.

A MADAME DE ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Eft faite pour vos agrémens.
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands fentimens,
Eft fœur de la friponnerie.

Vénus verfa fur vous tous fes dons précieux:
Ce ferait être injufte, & les mal reconnaître
Que de vous obftiner à faire un feul heureux,
Lorfqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'eft-ce que la conftance? un vieux mot rebattu,
Des amans ennuyeux languiffant apanage;
Mais l'infidélité devient une vertu,
Quand on a vos attraits, votre efprit & votre âge.

XX.

IMPROMPTU

Ecrit ſur un cahier de lettres de madame la ducheſſe du Maine & de M. de la Motte-Houdart qui avait perdu la vue.

DANS ſes filets elle ſavait vous prendre
Sitôt qu'elle ſe laiſſait voir :
Un pauvre aveugle auſſi reſſentit ſon pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI.

A MADEMOISELLE ***,

Qui avait promis un baiſer à celui qui ferait les meilleurs vers pour ſa fête.

QUOI ! pour le prix des vers accorder au vainqueur,
D'un baiſer la douce careſſe !
Céphiſe, quelle eſt votre erreur !
Vous donnez à l'eſprit ce qui n'eſt dû qu'au cœur.
Un baiſer fut toujours le prix de la tendreſſe,
Et c'eſt à l'amour ſeul qu'en appartient le don.
Les habitans du Pinde, en leur plus grande ivreſſe,
N'ont jamais eſpéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cède l'avantage ;
Ils riment mieux que moi, mais je ſais mieux aimer.
Que le laurier ſoit leur partage :
Et le mien ſera le baiſer.

XXII.

PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace & de Pollion :
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire :
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

XXIII.

A M. DUCHÉ.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au messie
Un pauvre diable comme moi :
Je n'ai de lui que sa misère,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mère.

XXIV.

A MADAME LA MARECHALE DE VILLARS,

En lui envoyant la Henriade.

QUAND vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos grâces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables;
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ecrits ſur un exemplaire de la Henriade.

1730.

MON cher confrère en Apollon,
Cenſeur exact, ami facile,
Solide & tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne ferai pas ton Virgile,
Mais tu feras mon Pollion.

XXVI.

A M. LEFEBVRE, (5)

En réponse à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'ATTENDS de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;
N'attends de moi ta première ſanté,
Ton protecteur, le Dieu de l'harmonie,
Te la rendra par ſon art enchanté.
De tes beaux jours la fleur n'eſt point flétrie;
Mais je voudrais de tes deſtins pervers,
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célèbre par tes vers.

XXVII.

MADRIGAL.

AH, Camargo, (6) que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands Dieux, eſt raviſſante!
Que vos pas ſont légers, & que les ſiens ſont doux!
Elle eſt inimitable, & vous êtes nouvelle;
Les Nymphes ſautent comme vous,
Et les Grâces danſent comme elle.

(5) Le même à qui M. de *Voltaire* adreſſa la lettre *ſur les inconvéniens de la littérature*. Mél. litt. T. 3.

(6) Célèbre danſeuſe de l'opéra, ainſi que mademoiſelle *Sallé*.

XXVIII.

IMPROMPTU A M. THIRIOT,

Qui s'était fait peindre, la Henriade à la main.

1735.

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'allégreſſe :
Meſſieurs, c'eſt mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami careſſe.

XXIX.

A MADAME DE FLAMARENS,

Qui avait brûlé ſon manchon parce qu'il n'était plus à la mode.

Il eſt une déeſſe inconſtante, incommode,
Bizarre dans ſes goûts, folle en ſes ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, & naît en tous les temps :
Protée était ſon père, & ſon nom eſt *la Mode.*
Il eſt un Dieu charmant, ſon modeſte rival,
Toujours nouveau comme elle, & jamais inégal,
Vif ſans emportement, ſage ſans artifice :
Ce Dieu, c'eſt le Mérite. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice ;
Et ce Dieu ſi prudent que nous admirions tous,
A *la Mode* à ſon tour a fait un ſacrifice.

Vous, que pour Flamarens nous voyons ſoupirer,
Vous qui redoutez ſa ſageſſe,
Amans, commencez d'eſpérer;
Flamarens vient enfin d'avoir une faibleſſe.

Inſcription pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je ſuis cendre légère:
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;
Et l'on doit ceſſer d'exiſter,
Quand on commence à lui déplaire.

XXX.

A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oiſiveté:
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de ſa vie,
De ces fruits qu'au printemps ſema notre induſtrie:
Courtiſans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis, mais c'eſt ſur des lauriers.

XXXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON,

Qui vantait son portrait, fait par Clinchetet.

CESSE, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits :
Un meilleur peintre, avec de plus beaux traits,
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII.

A la même.

DEUX Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté. le caprice & l'esprit;
Mais la première eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

XXXIII.

LES DEUX AMOURS.

A madame la marquise du Châtelet.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse;

Dans

Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre Amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes déſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs & croît par les plaiſirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux:
Voilà le Dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

XXXIV.

A la même.

LORSQUE Linus chante ſi tendrement,
Crois-tu que l'amour ſeul l'anime?
Non, il ſait l'art d'exprimer dans ſon chant,
Plus d'amour que ſon cœur n'en ſent;
Et j'en ſens plus qu'il n'en exprime.

XXXV.

A M. BERNARD.

MA muſe épique, hiſtorique & tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les amours.
Lorſqu'Apollon régla notre apanage,
Il nous dota de préſens inégaux;
J'eus les ſifflets, les tourmens, les travaux;
Toi, les plaiſirs. Garde bien ton partage.

XXXVI.

A M. LOUIS RACINE.

CHER Racine, j'ai lu, dans tes vers didactiques (*)
De ton Jansénius les leçons fanatiques :
Quelquefois je t'admire, & ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien.
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un père ;
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire.
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix ;
Tu le sers en esclave, & je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace :
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grâce.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs ;
Et soyons des chrétiens & non pas des docteurs.

XXXVII.

A M. GREGOIRE,

Député du commerce de Marseille.

VOYAGEUR fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la Terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte & Cythère :
Et vous pouvez voir en ces lieux,
Hébé, Mars & Vénus (**), réunis sous vos yeux.

(*) Le poëme de *la Grâce*.

(**) La duchesse de *Villars*, née Noailles; *Hector de Villars*, pair et maréchal de France; la maréchale de *Villars*, sœur de madame de *Maisons*.

XXXVIII.

QUATRAIN

Pour le portrait de mademoiselle le Couvreur.

Seule de la nature elle a ſu le langage;
Elle embellit ſon art, elle en changea les lois; (7)
L'eſprit, le ſentiment, le goût fut ſon partage;
L'Amour fut dans ſes yeux & parla par ſa voix.

XXXIX.

A MADAME LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

En lui envoyant l'Hiſtoire de Charles XII & la Henriade.

Deux héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toujours aimable, & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux;
Mais pour être immortel il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi, ſous tous les deux, vous euſſiez vu le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

(7) Mademoiſelle *le Couvreur* bannit de la tragédie la déclamation ampoulée, qui était encore en vogue de ſon temps.

XL.

EPIGRAMME.

CERTAIN émérite envieux,
Plat auteur du *Capricieux*,
Et de ces *Aïeux chimériques*,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces sales écrits,
D'un père infame enfans proscrits,
Voulait, d'une audace hautaine,
Donner des lois à Melpomène,
Et régenter ses favoris;
Quand du sifflet le bruit utile,
Dont aux pièces de ce Zoïle
Nous étions toujours assourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile & téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET. (8)

TOUT est égal, & la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,

(8) M. de *Voltaire*, ayant joint à l'envoi de ce madrigal l'épigramme sur *J. B. Rousseau : Certain émérite envieux*, &c. mandait à madame *du*

Fleur de santé, doux loisir, jours sereins;
Vous avez tout, c'est-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien, semble mon apanage;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

XLII.

Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.

Assis devant votre pupitre,
Avec votre plume j'écris.
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis;
Aussi je voulais vous en faire;
Mais Apollon m'a reconnu:
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponse.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq & six,
Confabuler chez son ami Zeuxis;
Mais ne trouvant personne en son taudis,

Châtelet : » Voici des fleurs & des épines que je vous envoie. Je suis » comme saint *Pacôme* qui, récitant ses matines sur sa chaise percée, » disait au diable : Mon ami, ce qui va en haut est pour Dieu, ce » qui tombe en bas est pour toi. Le diable c'est *Rousseau*, & pour Dieu, » vous savez bien que c'est vous.

Fit, sans billet, sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé,
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint : puis en voyant paraître
Ce trait léger & pourtant achevé,
Il reconnut son maître & son modèle.
Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII.

DEVISE POUR MADAME DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux ;
Un ami dans la solitude ;
Voilà mon sort ; il est heureux.

XLIV.

COUPLETS

Chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.

POLICHINELLE de grand cœur,
Prince (*), vous remercie :
En me fesant beaucoup d'honneur,
Vous faites mon envie.
Vous possédez tous les talens,
Je n'ai qu'un caractère.
J'amuse pour quelques momens,
Vous savez toujours plaire.

(*) M. le comte de *Clermont.*

On fait que vous faites mouvoir
De plus belles machines :
Vous fites fentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines.
Les Anglais fe virent traiter
En vrais polichinelles ;
Et vous avez de quoi dompter
Les remparts & les belles.

XLV.

A M. DE LA FAYE. (9)

Pardon, beaux vers, la Faye & Polymnie :
Las! je deviens profateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des Dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le-moi cet aimable génie,
Cet art charmant de favoir enfermer
Un fens précis dans des rimes heureufes,
Joindre aux raifons, des grâces lumineufes ;
En inftruifant, favoir fe faire aimer ;
A la difpute, autrefois fi cauftique,
Oter fon air pédantefque & jaloux ;
Etre à la fois jufte, fincère & doux,
Ami, rival, & poëte & critique :
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'eft donné qu'à vous.

(9) Ces vers paraiffent avoir été faits à l'occafion de la belle ode de M. de *la Faye* en faveur de la poëfie, contre le fentiment de la *Motte-Houdart* que M. de *Voltaire* n'avait combattu qu'en profe dans les lettres qui fe trouvent à la fuite de la tragédie d'Oedipe.

XLVI.

SUR L'ESTAMPE

Du R. P. Girard & de la Cadière.

CETTE belle voit Dieu; Girard voit cette belle:
Ah! Girard est plus heureux qu'elle!

XLVII.

EPIGRAMME.

ON dit que notre ami Coypel
Imite Horace & Raphaël.
A les surpasser il s'efforce;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII.

IMPROMPTU

Ecrit chez madame du Deffant.

1732.

QUI vous voit & qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie:
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX.

A MADAME DU CHATELET,

En lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

LE voici ce héros si fameux tour à tour
Par sa défaite & sa victoire.
S'il eût pu vous entendre & vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, & vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire,
Le défaut d'ignorer l'amour.

L.

A M. DE FORCALQUIER,

Qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siége de Kehl.

1733.

DES boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux:
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

LI.

A M. LE COMTE DE SADE,

Aide de camp du maréchal de Villars, ſur ſon mariage avec mademoiſelle de Carman.

1734.

Vous ſuivez donc les étendards
De Bellone & de l'hymenée :
Vous vous enrôlez cette année
Et ſous Carman & ſous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour ;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel eſt le plus rude ſervice
Ou de Bellone ou de l'Amour.

Réponſe de M. le comte de Sade.

Ami, je ſuis les étendards
De Bellone & de l'hymenée ;
Si je quitte une épouſe aimée,
C'eſt pour voir triompher Villars.
Mars & l'Amour me trouveront novice,
Et je m'inſtruirai tour à tour
Avec Villars des rigueurs du ſervice,
Avec Carman des douceurs de l'amour.

Vous voyez, mon cher ami, que quand on me fournit la rime & la penſée, je fais des vers tant que l'on veut.

LII.

A MADEMOISELLE DE GUISE,

Dans le temps qu'elle devait épouser M. le duc de Richelieu.

GUISE, des plus beaux dons assemblage céleste,
Vous dont la vertu simple & la gaîté modeste
Rend notre sexe amant & le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les désirs de tout le reste;
Quoi, dans un recoin de Moinieu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuse histoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,
Que d'être amans pour quelques jours.

LIII.

LE PORTRAIT MANQUÉ,

A MADAME LA MARQUISE DE B**.

ON ne peut faire ton portrait:
Folâtre & sérieuse, agaçante & sévère,
Prudente avec l'air indiscret,
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire:
La ressemblance échappe en rendant chaque trait.

Si l'on te peint constante, on t'aperçoit légère :
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.
Fidelle au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour.
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domptes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître ;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être :
Serais-tu ce Dieu par hasard ?

LIV.

Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la duchesse du Maine appelait son berger.

J'AI la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agrémens ;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans (10)
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

(10) M. de *Saint-Aulaire* avait fait, à 95 ans, de jolis vers pour madame la duchesse *du Maine*.

LV.

A MADAME DE NOINTEL.

A ſes écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon :
En vérité, c'eſt la raiſon
Sous le maſque de la folie.

LVI

EPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle,
S'en allèrent dans l'Italie,
Ils gagnèrent à l'étourdie
Et Gène & Naple & la v....
Puis ils furent chaſſés par-tout,
Et Gène & Naple on leur ôta :
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v.... leur reſta.

LVII.

A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

En lui envoyant le Temple de l'amitié.

POUR vous, vive & douce Martel,
Pour vous, ſolide & tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on ſacrifie.
C'eſt vous que j'y veux encenſer;
Et c'eſt là que je veux paſſer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII.

Vers envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

Au temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains conſervés & guéris par les Dieux:
Sylva, qui de la mort eſt le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Eſculape nouveau, mes jours ſont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX.

A MADAME D'ARGENTAL,

Le jour de ſainte Jeanne ſa patronne.

Jean fut un ſaint (ſi l'on en croit l'hiſtoire
De ſaint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux feſait ſon réfectoire,
Et triſtement ſoupait avec du miel:
Jeanne au rebours, ſainte ſans prud'hommie,
Au ſentiment uniſſait la raiſon,
Sans opulence avait bonne maiſon,
Et de l'eſprit était la bonne amie:
On l'adorait, & c'était bien raiſon.
Or vous, grand ſaint, mangeur de ſauterelle,
Dans vos déſerts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai ſouper chez vous.

LX.

A M. CLEMENT,

De Montpellier, qui avait adressé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poësie pour la physique.

Un certain chantre abandonnait sa lyre;
Nouveau Kepler, un télescope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendit y lire,
Et décider sur le vide & le plein :
Un rossignol du fond d'un bois voisin,
Interrompit son morne & froid délire;
Ses doux accens l'éveillèrent soudain,
(A la nature il faut qu'on se soumette.)
Et l'astronome entonnant un refrain,
Reprit sa lyre & brisa sa lunette.

LXI.

AU ROI STANISLAS,

Sur sa seconde élection au trône de Pologne.

1734.

Il fallait un monarque aux fiers enfans du Nord;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire;
Mais l'aigle de Russie & l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, & maîtrisaient le sort.
De la France aussitôt, son trône & sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie:
Mars conduisait ses pas; Vienne en frémit d'effroi:

La Pologne respire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, & pour Mars & pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître :
Stanislas à l'instant vint, parut & fut roi.

LXII.

A MADAME LA DUCHESSE DE RICHELIEU.

1734.

PLUS mon œil étonné vous suit & vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de Minerve.
Mais Minerve & Vénus ont reçu des avis ;
Il faut bien que je vous en donne :
Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre père à personne.

LXIII.

SUR M. DE LA CONDAMINE,

Qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou, lorsque M. de Voltaire fesait Alzire.

MA muse & son compas sont tous deux au Pérou.
Il suit, il examine, & je peins la nature;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou ?

LXIV.

LXIV.

EPIGRAMME.

CERTAIN cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers & sur mes amours :
En bon chrétien je lui fais grâce :
Chaque pédant peut critiquer mes vers ;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

LXV.

A M. **,

Qui était à l'armée d'Italie.

1735.

AINSI le bal & la tranchée,
Les boulets, le vin & l'amour
Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs attachée.
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits passables.
Eh bien, vous serez donc le second des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXVI.

LES TROIS BERNARD.

DANS ce pays trois Bernard ſont connus :
L'un eſt ce ſaint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles ;
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
Bien plus grand ſaint, feſant plus grands miracles ;
Et le troiſième eſt l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la muſe féconde
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII.

Invitation au même.

AU nom du Pinde & de Cythère,
Gentil Bernard, ſois averti
Que l'art d'aimer doit ſamedi
Venir ſouper chez l'art de plaire. (*)

LXVIII.

Vers mis au bas d'un portrait de Leibnitz.

IL fut dans l'univers connu par ſes ouvrages,
Et dans ſon pays même il ſe fit reſpecter :
Il éclaira les rois, il inſtruiſit les ſages ;
Plus ſage qu'eux, il ſut douter.

(*) Madame la marquiſe du *Châtelet.*

LXIX.

A MADAME DE BASSOMPIERRE,

Abbeſſe de Pouſſai.

Avec cet air ſi gracieux
L'abbeſſe de Pouſſai me chagrine, me bleſſe.
De Montmartre la jeune abbeſſe
De mon héros combla les vœux ;
Mais celle de Pouſſai l'eût rendu malheureux.
Je ne ſaurais ſouffrir les beautés ſans faibleſſe.

LXX.

Vers de M. Linant à M. de Voltaire.

Le nom qu'au prix de ta ſanté
T'ont fait tes vers & ton hiſtoire,
Crois-moi, n'eſt pas trop acheté :
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

Réponſe.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,
Et qui plus eſt, de cet art enchanté
Par qui l'eſprit ſe joint à l'harmonie,
Votre Apollon, Dieu de la poëſie,
Eſt bien auſſi le Dieu de la ſanté.

LXXI.

POUR LE PORTRAIT DE JEAN BERNOULLI.

SON esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice ;
Il a fait l'honneur de la Suisse,
Et celui de l'humanité.

LXXII.

Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.

C'EST l'architecte (11) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit.
Je me sers de sa plume, & non de son génie ;
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

LXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

Le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé.

ETRE Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose & les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,

(11) On bâtissait alors le château de Cirey, & M. de *Voltaire* dirigeait l'ouvrage.

Car vivre à Sceaux eſt le but où j'aſpire;
Non pour tirer des accords de ſa lyre,
De plus doux chants ſont retentir ces lieux;
Mais ſeulement pour voir & pour entendre
La belle Iſſé qui pour lui fut ſi tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

LXXIV.

PARODIE DE LA SARABANDE D'ISSÉ.

A la même.

CHARMANTE Iſſé, vous nous faites entendre,
Dans ces beaux lieux, les ſons les plus flatteurs;
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'$x\,x$ plus enchanteurs;
A vos attraits on les eût vu ſe rendre;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs:
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût briſé ſon compas.

LXXV.

SONNET

A M. le comte Algarotti, vénitien.

ON a vanté vos murs bâtis ſur l'onde;
Et votre ouvrage eſt plus durable qu'eux.
Veniſe & lui ſemblent faits pour les Dieux;
Mais le dernier ſera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce Dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle & féconde,
Embrasse tout & traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la poussière?

Ainsi que vous il est le Dieu des vers;
Ainsi que vous il répand la lumière.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI.

A MADAME LA MARQUISE D'USSÉ.

L'ART dit un jour à la Nature:
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein;
Que feriez-vous sans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard,
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;
Des coquettes beautés je conduis la finesse,
Et mène sous mon étendard
Et les beaux esprits, & les belles.
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du sieur Houdart.
Ainsi, belle d'Ussé, l'Art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître;
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII.

A MADAME DU CHATELET,

Qui dînait avec l'auteur dans un collége, & qui avait soupé la veille avec lui dans une hôtellerie.

M'EST-IL permis, sans être sacrilége,
De révéler votre secret ?
Vénus vint, sous vos traits, souper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au collége.

LXXVIII.

A UN BAVARD.

IL faudrait penser pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

LXXIX.

IMPROMPTU

Ecrit sur la feuille du suisse de M. le duc de la Vallière, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui fait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX.

A M. DE CORLON,

Qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guise, alors malade.

JE ſais ce que je dois & n'en fais jamais rien.
Au lieu d'aller tâter le pouls de ſon Alteſſe,
J'abandonne ſon lit ſans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la meſſe,
Très-mauvais courtiſan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'eſprit, & rempli de pareſſe.
Ah, monſieur de Corlon, que vous êtes heureux!
Plus libertin que moi ſans être pareſſeux,
On vous trouve à toute heure, & vous ſavez tout faire.
De grâce enſeignez-moi ce ſecret précieux
De vous lever matin, de dîner & de plaire.

LXXXI.

A M. LE DUC DE GUISE,

Qui prêchait l'auteur à l'occaſion des vers précédens.

LORSQUE je vous entends, & que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons;
Vous m'inſtruiſez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII.

A M. JORDAN, *à Berlin*.

1738.

Un prince jeune, & pourtant sage,
Un prince aimable, & c'eſt bien plus,
Au ſein des arts & des vertus,
Jordan, vous donne ſon ſuffrage;
Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poëſie
Sous ſes pas fait naître à ſon gré.
Par vous ce prince eſt adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric eſt conſacré.
Si je n'étais pas à Cirey,
Que je vous porterais d'envie !

LXXXIII.

PORTRAIT

DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

Etre femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'eſt le portrait de la Vallière;
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

LXXXIV.

EPIGRAMME.

CONNAISSEZ-VOUS certain rimeur obſcur,
Sec & guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, & non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, & peut encor moins nuire,
Pour ſes méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fuſtigé,
Chaſſé, battu, déteſté pour ſes crimes,
Honni, berné, conſpué pour ſes rimes,
Cocu, content, parlant toujours de ſoi?
Chacun s'écrie : Eh! c'eſt le poëte *Roi*.

LXXXV.

IMPROMPTU

Fait dans les jardins de Cirey, en ſe promenant au clair de la lune.

ASTRE brillant, favorable aux amans,
Porte ici tous les traits de ta douce lumière :
Tu ne peux éclairer, dans ta vaſte carrière,
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus conſtans.

LXXXVI.

A MADAME DU CHATELET,

En recevant son portrait.

TRAITS charmans, image vivante
Du tendre & cher objet de ma brûlante ardeur!
L'image que l'amour a gravée en mon cœur,
Est mille fois plus ressemblante.

LXXXVII.

A la même.

MON cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;
De la félicité je vous fais des leçons :
Mais je suis peu savant; un mot de votre bouche,
Vaut bien mieux que tous mes sermons.

LXXXVIII.

A M. CLOZIER,

Qui avait envoyé à l'auteur un poëme sur la grâce.

LORSQUE vous me parlez des grâces naturelles
Du héros votre commandant, (*)
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles; (**)
C'est un langage qu'on entend.

(*) M. le duc de *Richelieu*.

(**) La marquise du *Châtelet* était alors à Bruxelles.

La grâce du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce :
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien :
Je l'adore & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer, voilà notre ſageſſe.
Tout docteur, il eſt vrai, ſait le ſecret de Dieu :
Elus de l'autre monde, ils ſont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Eſt un élu de cette vie.

LXXXIX.

Sur le mariage du fils du doge de Veniſe, avec la fille d'un ancien doge.

VENISE & la mère d'Amour
Naquirent dans le ſein de l'onde ;
Ces deux puiſſances tour à tour
Ont été la gloire du monde :
C'eſt pour éterniſer un triomphe ſi beau
Qu'aujourd'hui l'Amour ſans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favoriſe ;
Et c'eſt un triomphe nouveau
Et pour Vénus & pour Veniſe.

X C.

L'EPIPHANIE DE 1741.

STUART, chaſſé par les Anglais,
Dit ſon roſaire en Italie :
Staniſlas, ex-roi polonais,
Fume ſa pipe en Auſtraſie :
L'empereur chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie :
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

X C I.

SUR LE SERIN DE MADEMOISELLE DE RICHELIEU.

J'APPARTIENS à l'Amour ; non, j'appartiens aux Grâces ;
Non, j'appartiens à Richelieu :
L'un dans ſes yeux, les autres ſur ſes traces,
A la mépriſe ont donné lieu.

XCII.

EPIGRAMME

Sur la mort de M. d'Aube, (12) neveu de M. de Fontenelle.

QUI frappe-là ? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'eſt d'Aube. Tout l'enfer
A ce nom fuit & l'abandonne.
Oh, oh ! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris :
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais perſonne.

XCIII.

POUR LE PORTRAIT

DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

LES Dieux, en lui donnant naiſſance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnèrent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.

(12) Ancien intendant de Soiſſons, homme fort inſtruit, mais ſi contrediſant que tout le monde le fuyait. C'eſt lui dont il eſt parlé dans *les diſputes* de M. de *Ruhlières*.

Outre ce neveu, M. de *Fontenelle* avait encore un frère qui était prêtre. Quelqu'un lui demandait un jour ce que feſait ſon frère : *Le matin il dit la meſſe, & le ſoir il ne ſait ce qu'il dit.*

XCIV.

Vers écrits à la marge d'un manuſcrit de madame du Châtelet ſur Newton.

PENSER avec ſolidité,
Et d'un ſtyle brillant & ſage
Oſer écrire avec courage
Ce que le génie a dicté ;
Etre femme, avoir en partage
Et la grandeur & la beauté,
Sans être vaine ni volage ;
Sur les hommes, en vérité,
C'eſt avoir pris trop d'avantage.

XCV.

A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

VOTRE muſe vive & coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un ſouper avec l'amour,
Que pour un ſouper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte & de fleurs ;
Et que ma muſe un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeuneſſe eſt ornée.

XCVI.

A M. H...

Qui avait comparé l'auteur au soleil.

Le soleil des Anglais, c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire & de l'humanité,
Celui de la patrie & de la liberté :
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au Ciel avait surpris,
N'est point dans les climats, il est dans les esprits ;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au sénat ;
Vous servirez le prince, & beaucoup mieux l'Etat :
Et né pour instruire & pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre père
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII.

A MADAME DE BOUFFLERS,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade.

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle :
Vous êtes simple & naturelle,
Et sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII.

A M. DE LA NOUE,

Auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophète.

MON cher la Noue, illuſtre père
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui ſans vous n'eſt point fait pour plaire.
Votre fils eſt un conquérant,
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, fripon, dévot, brigand;
Qu'il ſoit le chapelain du vôtre.

XCIX.

A MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE,

*Au nom de madame la ducheſſe de **, en lui envoyant une navette.*

L'EMBLEME frappe ici vos yeux:
Si les grâces, l'amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C.

EPIGRAMME.

La muse de Saint-Michel.

NOTRE monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie.
Ah! que de gens l'auraient guéri d'abord!
Le poëte *Roi* dans Paris versifie :
La pièce arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie! (*)

CI.

A MADAME DU BOCAGE.

J'AVAIS fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les grâces, l'esprit, l'art de plaire,
Le talent d'unir sous ses lois,
Les dieux du Pinde & de Cythère :
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

(*) *Roi* était chevalier de Saint-Michel.

CII.

A M. DE LA BRUERE.

L'AMOUR t'a prêté ſon flambeau;
Quinault, ſon miniſtre fidelle,
T'a laiſſé ſon plus doux pinceau.
Tu vas jouir d'un ſort plus beau
Sans jamais trouver de cruelle,
Et ſans redouter un Boileau.

CIII.

EPIGRAMME

Sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aſpirait au cardinalat.

EN vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un luſtre nouveau;
Plus ton deſtin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV.

A M. DE VERRIERE,

Qui avait adressé à l'auteur une très-longue épître en vers. (13)

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;
Le plus bel arbre a besoin de culture.
Emondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette séve, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

(13) Elle fut imprimée en 1736. Dans une note de cette épître, M. de *Verrière* rapporte que M. de *Voltaire*, lisant son prétendu portrait dans un libelle fait contre lui en 1735 fit, dans son indignation, l'impromptu suivant:

Sais-tu que celui dont tu parles
D'Apollon est le favori:
Qu'il est le Quint-Curce de Charles,
Et l'Homère du grand Henri?

C V.

A MADAME

LA DUCHESSE D'ORLEANS,

Sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur. (*)

Cette énigme n'a point de mot:
Expliquer chose inexplicable,
Est d'un docteur ou bien d'un sot;
L'un à l'autre est assez semblable.
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs fait dominer,
Sans chercher cet empire aimable;
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile:
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

(*) La voici :

Je suis des Musulmans l'horreur & le modèle;
J'ai suivi les Césars, & suis encor pucelle.
Soit qu'il pleuve ou qu'il tonne,
Je vais à l'abreuvoir;
Et la place que j'abandonne
Ne sera prise par personne,
Qu'il n'ait pissé sur son mouchoir.

CVI.

MADRIGAL.

PROJET flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, fermens d'être fidelle,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour.
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Voilà l'amour : il n'est que dans mon cœur.

CVII.

A MADAME DE POMPADOUR,

Alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartemens.

AINSI donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire :
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse & Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel !
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis !
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CVIII.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

En lui envoyant plusieurs pièces détachées.

QUE de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle;
Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidelle:
Vous le serez pour la première fois.

CIX.

A MADAME DE BOUFFLERS, QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des folies d'Espagne.

VOTRE patronne en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grâce, & c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patronne, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux:
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CX.

IMPROMPTU

A madame du Châtelet déguisée en turc, & conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux:
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous.

CXI.

A M. DE PLEEN,

Qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.

Comment! Ecossais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes!
Votre esprit est de tout pays.
Je serai sans doute fidelle
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable & belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII.

A MADAME DU CHATELET.

Il eſt deux Dieux qui font tout ici bas :
J'entends qui font que l'on plaît & qu'on aime ;
Si ce n'eſt tout, du moins je ne crois pas
Etre le ſeul qui ſuive ce ſyſtême.
Ces deux divinités ſont l'Eſprit & l'Amour,
Qui rarement vivent enſemble ;
L'intérêt les ſépare, & chacun a ſa cour.
Heureux celui qui les raſſemble !
Aſſez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalouſie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix :
Ce jour de paix fut unique en leur vie ;
Mais on ne l'oublîra jamais,
Car il produiſit Emilie.

CXIII.

Etrennes à la même, au nom de madame de Boufflers.

Une étrenne frivole à la docte Uranie !
Peut-on la préſenter ? oh, très-bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à ſon vaſte génie :
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamans, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les ſoupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la phyſique.

Réponse de madame du Châtelet.

HELAS ! vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié ;
Je donnerais tout le reste pour elle.

CXIV.

A MADAME DE ***.

LE nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage ;
Vos yeux feraient plus souverains,
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles & les rois :
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire ?
Votre esprit, votre caractère
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXV.

A MADAME **,

Qui avait adressé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec sa fille aux fêtes de Versailles pour le mariage du dauphin.

IL faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmans :
De notre paradis il sera le saint Pierre ;
Il aura les clefs, & j'espère
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVI.

A MADAME DE POMPADOUR.

LES esprits & les cœurs, & les remparts terribles,
Tout cède à ses efforts, tout fléchit sous sa loi :
Et Berg-Op-Zom & vous, vous êtes invincibles ;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi :
Il vole dans vos bras, du sein de la victoire ;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur ;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

CXVII.

Vers faits en passant au village de Lawfelt.

RIVAGE teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire & de tristes lauriers.
Fallait-il, justes Dieux ! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs !
Ah ! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage.

CXVIII.

A M. HELVETIUS,

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'espèce très-rare
Des solides & beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix ;
Vous pourriez donner mieux, mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

CXIX.

A M. D'ARNAUD,

Qui lui avait adressé des vers très-flatteurs.

MON cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, & je vous la pardonne;
Je la chéris en vous puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur;
Vous peignez mes devoirs, & me faites connaître
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez & croissez en grâces, en vertus;
Si vous me louez moins, je vous loûrai bien plus.

CXX.

A MADAME DE POMPADOUR,

Dessinant une tête.

POMPADOUR, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage:
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXI.

A LA MEME,

Après une maladie.

LACHESIS tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle :
J'aperçus Atropos qui, d'une main cruelle,
Voulait couper le fil, & la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile,
Il étourdit la parque, & brisa son ciseau.

CXXII.

IMPROMPTU A LA MEME,

En entrant à sa toilette, le lendemain d'une représentation d'Alzire, au théâtre des petits appartemens, où elle avait joué le rôle d'Alzire.

CETTE Américaine parfaite,
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me consoler,
Et voir Vénus à sa toilette ?

CXXIII.

AU ROI STANISLAS.

Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune;
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.

CXXIV.

COMPLIMENT

Adressé au roi Stanislas & à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par M. de Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur dans l'Etourderie.

O Roi dont la vertu, dont la loi nous est chère,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre & généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, & femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXV.

AU MEME,

A la clôture du théâtre de Lunéville.

Des jeux où présidaient les Ris & les Amours
La carrière eſt bientôt bornée;
Mais la vertu dure toujours,
Vous êtes de toute l'année.
Nous feſions vos plaiſirs, & vous les aimiez courts;
Vous faites à jamais notre bonheur ſuprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un ſpectacle inconnu trop ſouvent dans les cours:
C'eſt celui d'un roi que l'on aime.

CXXVI.

AU ROI DE PRUSSE.

1740.

Les lauriers d'Apollon ſe fanaient ſur la terre;
Les beaux arts languiſſaient ainſi que les vertus;
La Fraude aux yeux menteurs, & l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre:
La Nature indignée élève alors la voix:
» Je veux former, dit-elle, un règne heureux & juſte;
» Je veux qu'un héros naiſſe, & qu'il joigne à la fois
» Les talens de Virgile & les vertus d'Auguſte,
» Pour le bonheur du monde & l'exemple des rois. »

Elle

Elle dit, et du ciel les Vertus defcendirent,
Tout le Nord treffaillit, tout l'Olympe accourut;
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et FREDERIC parut.

CXXVII.

AU MEME.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par fon teftament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre eft fi mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des reftes de ce feu charmant
Dans quelques françaifes cervelles.
Chez nous, ce font des étincelles:
Chez vous, c'eft un embrafement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Difeur de fottife & de meffe,
Il connaît peu cet élément;
Et dans fa fanatique ivreffe,
Il voudrait brûler faintement
Dans des flammes d'une autre efpèce.

CXXVIII.

IMPROMPTU

Sur une rose demandée par le même roi.

PHENIX des beaux esprits, modèle des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXIX.

A MADAME
LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

Depuis reine de Suède.

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge ;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, & j'osais vous le dire !
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire. (14)

(14) M. de *Modène*, capitaine au régiment Dauphin, a traduit ainsi ces vers charmans :

Sæpè aliquid veri secum mendacia ducunt ;
Hac nocte, in somno, demens, regnare putavi :
Te ardebam, princeps, audebam dicere ! Manè
Amisi imperium : non abstulit omnia numen.

CXXX.

PLACET

Pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs ;
Vous recevez par-tout un tribut légitime
D'amour, de respect & d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerrière.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince, si bien payé de la nature entière,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

CXXXI.

AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le premier décembre.

J'AI vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante.
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconstance.
Très-bien, sans doute, elle en usa,
En use encore, en usera

Avec longue perſévérance ;
Le tendre amour applaudira,
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos Etats
On verra quelques infidelles ;
J'entends les amans & les belles,
Car pour vous ſeul on ne l'eſt pas.

CXXXII.

A LA METRIE,

Qui était malade.

JE ne ſuis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie
Perd quelquefois cette ſanté
Qui rend ſa face ſi fleurie.
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de ſa vie.
Il ſe conduit comme il écrit,
À la nature il s'abandonne ;
Et chez lui le plaiſir guérit
Tous les maux que le plaiſir donne.

CXXXIII.

AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXXXIV.

IMPROMPTU

A M. de Maupertuis, qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talens:
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXV.

AUTRE,

Sur un carrousel donné par le roi de Prusse, & où présidait la princesse Amélie.

Jamais dans Athène & dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVI.

A MADAME DE ***,

En lui envoyant les œuvres du roi de Prusse.

Aimable Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire;
Législateurs, rois, héros, beaux esprits
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire;
(L'amour à part, j'en excepte ce point.)
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII.

AU ROI DE PRUSSE.

Du ſein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouiſſance,
Trop heureux roi, vous inſultez
Mon obſcure & triſte indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part eſt choſe très-rare;
Je ne ſuis qu'un pauvre d'eſprit,
Vous m'appelez d'eſprit avare.
Mais il faut que le pauvre encor
Porte ſa ſubſtance au tréſor
De ces puiſſances trop altières;
Et le palais d'azur & d'or
Reçoit le tribut des chaumières.

CXXXVIII.

AUX PRINCESSES DE PRUSSE ULRIQUE ET AMELIE.

Si Pâris venait fur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX.

AUX MEMES.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie :
J'ai cru n'aimer que vous le refte de ma vie,
Et ne fervir que fous vos lois ;
Mais enfin, j'entends & je vois
Cette adorable fœur dont l'Amour fuit les traces. (*)
Ah ! ce n'eft pas outrager les trois Grâces
Que de les aimer toutes trois.

(*) Madame la margrave de *Bareith*.

CXL.

Vers qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, & envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frère.

SUR l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre ;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, & n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre :
Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre;
Frédéric, de ma lyre est le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre :
Déjà son front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.

CXLI

Sur le départ du roi de Prusse, de Potsdam pour Berlin.

JE vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage & temple du vrai juste !
J'y voyais Horace & Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne :
D'un peuple qui l'attend contenter les désirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs.
Que j'aimais l'homme en lui ! pourquoi faut-il qu'il règne?

CXLII.

A MADAME LA MARQUISE DE BELESTAT,

Qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu, & qui choisit l'auteur pour arbitre; à Plombières.

1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mère des jeux, des grâces & des ris
Vous condamne à le laisser prendre.

CXLIII.

A MADEMOISELLE DE LA GALAISIERE,

Jouant le rôle de Lucinde, dans l'Oracle.

J'allais pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur;
Il me dit: Pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus séducteur.
Je cherchai loin de l'Hypocrène
Ce Dieu si puissant & si doux;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.

Il me dit : Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin ;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire.

CXLIV.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

ELISABETH PETROWNA,

En lui envoyant un exemplaire de la Henriade qu'elle avait demandé à l'auteur.

SEMIRAMIS du Nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Ninus,
Le Ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice :
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle ;
C'est-là que j'élève mes yeux.

CXLV.

A M. LE MARECHAL DE RICHELIEU,

Après la prise du Port-Mahon.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre & Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux & les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre,
Tu semais les bons mots, les souris & la foudre.
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts;
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLVI.

A MADAME DU BOCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits embellis par les grâces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.
Vivre avec vous dans le temple des muses,
Lire vos vers, & les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent & ses ruses:
Charmante Eglé, voilà le paradis.

CXLVII.

EPIGRAMME

Imitée de l'Anthologie.

L'AUTRE jour, au fond d'un vallon,
Un ſerpent piqua Jean Fréron ;
Que penſez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le ſerpent qui creva.

CXLVIII.

SUR OVIDE, CATULLE ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de ſa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie,
Beaucoup d'amour & trop d'eſprit.
Tibulle auprès de ſa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ſes plaiſirs ;
Et Catulle vantait, plus vif en ſes déſirs,
Dans ſes vers libertins les baiſers de Lesbie.

CXLIX.

A M. DE CHENEVIERES,

Sur une jolie pièce de vers qu'il appelait les ſept péchés mortels.

Vous êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes :
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes
Comme vous ſervez Apollon !
Entre des vers & vos Liſettes
Goûtez le deſtin le plus doux :
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CL.

AU MEME.

Vous poſſédez la langue de Cythère.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire.
Ce Dieu fripon reſſemble aſſez aux rois ;
Les bien ſervir n'eſt pas petite affaire.
Hélas ! il eſt plus aiſé mille fois
De les chanter que de les ſatisfaire.

CLI.

A MADAME LA MARQUISE DE CHAUVELIN,

Dont l'époux avait chanté les ſept péchés mortels.

Les ſept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monſieur votre époux ;
Pour l'un des ſept nous partageons ſon zèle,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'eſt grand'pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorſque vos yeux, malgré vous, le demandent.

CLII.

A MADAME LULLIN,

En lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands pères vous virent belle :
Par votre eſprit vous plaiſez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouſer Fontenelle,
Et d'être ſa veuve long-temps.

CLIII.

EPIGRAMME.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant ſa vie?
C'eſt qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

CLIV.

CHANSON

En l'honneur de maître le Franc de Pompignan, & de révérend père en Dieu, ſon frère, l'évêque du Puy, leſquels ont été comparés, dans un diſcours public, à Moïſe & à Aaron. N. B. Que maître le Franc eſt le Moïſe, & maître du Puy, l'Aaron; & que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconiſé dans ſes belles feuilles.

Sur l'air de la muſette de *Rameau : Suivez les lois, &c. dans les Talens lyriques.*

Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.
De vous on commence
A ricaner beaucoup en France;

Mais

Mais en récompenſe
Le veau d'or eſt cher à Fréron :
Moïſe, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance ;
Moïſe, Aaron,
Vous avez l'air un peu gaſcon.

CLV.

AUTRE,

Sur l'air : *d'un inconnu.*

SIMON le Franc qui toujours ſe rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Teſtament :
Simon les forge
Très-durement ;
Mais pour la proſe, écrite horriblement,
Simon le cède à ſon puîné Jean-George.

CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE LA TREMBLAIS,

Sur la relation en vers & en proſe de ſon voyage d'Italie.

CE Chapelle, ce Bachaumont
Ont fait un moins heureux voyage ;
Tout eſt épigramme ou chanſon
Dans leur renommé badinage.

Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuſe,
Dans Athène emprunte la muſe
De Pindare & d'Anacréon.

CLVII.

AU MEME.

Ce beau lac de Ger ve où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres :
Vous êtes un Orphée, en ces lieux deſcendu,
Pour venir enchanter les ombres.

CLVIII.

Sur la mort de l'abbé de la Coſte, qui était aux galères.

La Coſte eſt mort! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance :
Ce bénéfice exige réſidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLIX.

AU ROI DE PRUSSE.

Quand la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Céſars le funeſte trône ;
Quand le Hongrois cultivera,

A l'abri d'une paix profonde,
Du tokai la vigne féconde;
Quand par-tout ſon vin ſe boira,
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra;
Mon prince, à ſon peuple qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel & bel opéra
Qu'il aura compoſé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira;
Car tout envieux que nous ſommes
Et du mérite & d'un grand nom,
Un poëte eſt toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel ſecours
Vous n'avez pas beſoin pour plaire:
Fuſſiez-vous pauvre comme Homère,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon, ſi ma plume légère,
Que ſouvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel eſprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révère.
Le Nord ſanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable;
Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLX.

Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire, en regardant une lyre suspendue à un arbre. (15)

QUE veut dire
Cette lyre?
C'est Melpomène ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron?

CLXI.

IMPROMPTU

Sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône en 1762, pour une infidelle qui n'en valait pas la peine.

EGLÉ, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

(15) Cette estampe se trouve à la tête d'une édition de la tragédie de Tancrède, imprimée chez les frères *Cramer*, en 1761.

CLXII.

A MADAME DU BOCAGE,

Après son voyage d'Italie.

Sur ces bords, fameux dans l'hiſtoire,
Que vous venez de parcourir,
Qu'avez-vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous ;
Ils ont mérité vos ſuffrages ;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXIII.

A LA MEME,

Sur son Paradis perdu.

Par le nouvel eſſai que vous faites briller,
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes :
Continuez, Iris, à nous humilier ;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXIV.

A M. DE **,

En réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.

VOUS voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance!
Je prétends y facrifier :
C'eft ma fainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprife.
Les dévots s'en voulaient fervir
Pour me lapider dans l'églife ;

Mais je fais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'Evangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXV.

A M. LE COMTE DE **,

Au fujet de l'Impératrice-Reine.

MARC-AURELE autrefois des princes le modèle,
Sur les devoirs des rois inftruifit nos aïeux,
Et Thérèfe fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurèle.

CLXVI.

Sur l'expulsion des jésuites.

Les renards & les loups furent long-temps en guerre,
Nos moutons respiraient ; nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont désoler la terre :
Nos bergers semblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

CLXVII.

IMPROMPTU

A MADAME LA PRINCESSE DE WIRTEMBERG,

Qui avait appelé le vieillard, papa, dans un soupé.

Oh! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la première des places :
Quelle famille j'aurais-là !
Je serais le père des Grâces. (16)

(16) Les trois sœurs, la princesse de Wirtemberg, la landgrave de Hesse-Cassel, & la princesse de Prusse, épouse du prince *Auguste-Ferdinand*, étaient trois des plus belles femmes de l'Europe.

CLXVIII.

A MADAME
LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

Auteur du livre intitulé, Le danger des liaisons.

J'AI lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel eſt ſon effet ?
On veut ſe lier davantage
Avec la muſe qui l'a fait.

CLXIX.

EPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confeſſait, car il a peur du diable ;
Il détaillait, de remords ſuffoqué,
De ſes méfaits une liſte effroyable.
Chrétiennement chacun fut expliqué :
Stupide orgueil, menſonge, ivrognerie,
Baſſe impudence, & noire hypocriſie ;
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confeſſeur dit : Vous en paſſez un —
Un ? de par Dieu, j'en dis aſſez, je penſe —
Eh, mon ami, le péché d'ignorance !

CLXX.

A LA SIGNORA JULIA URSINA *de Venise*,

Qui avait adressé une lettre très-flatteuse & très-agréable, à M. de Voltaire, sans se faire connaître.

ETES-VOUS la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue ?
Etes-vous la mère des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant & sage ;
Mais en nous montrant tant d'esprit,
Ne cachez plus votre visage.

CLXXI.

IMPROMPTU

A une dame de Genève, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

OUI, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune ;
Mais j'aperçois les trois Grâces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXII.

COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

Chantés à Ferney, le 11 auguſte 1765, veille de ſainte Claire, à mademoiſelle Clairon.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

DANS la grand'ville de Paris
On ſe lamente, on fait des cris ;
Le plaiſir n'eſt plus de ſaiſon.
La comédie
N'eſt plus ſuivie,
Plus de Clairon.

MELPOMENE & le Dieu d'amour,
La conduiſirent tour à tour;
En France elle donne le ton.
Paris répète,
Que je regrète
Notre Clairon.

DÈS qu'elle a paru parmi nous,
Nos bergers ſont devenus fous ;
Tircis vient de quitter Fanchon.
Si l'infidelle
Laiſſe ſa belle,
C'eſt pour Clairon.

JE ſuis à peine en mon printemps,
Et j'ai déjà des ſentimens :
Vous êtes un petit fripon.
Sois bien diſcrète,
La faute eſt faite,
J'ai vu Clairon.

CLAIRON, daigne accepter nos fleurs,
Tu vas en ternir les couleurs ;
Ton ſort eſt de tout effacer.
La roſe expire ;
Mais ton empire
Ne peut paſſer.

Couplet ajouté par M. ***.

NOUS ſommes privés de Vanlo ;
Nous avons vu paſſer Rameau ;
Nous perdons Voltaire & Clairon.
Rien n'eſt funeſte,
Car il nous reſte
Monſieur Fréron.

CLXXIII.

VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.

Présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A tout âge il eſt dangereux
De vous voir & de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut ſe rendre.

A madame D. L. C.

PAR vous l'Amour fait tout dompter :
Songez que je ſuis de ſon âge.
Et ſi vous avez ſon viſage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A madame G.

AVEC tant de beauté, de grâce naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talens ?
Mais avec des ſons ſi touchans,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle ?

CLXXIV.

A M. DU MOURIER,

Auteur du Poëme de Richardet.

VOUS ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière :
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre & printanière
Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plume qu'aux ailes
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

CLXXV.

A M. DE LA HARPE,

Qui avait prononcé un compliment en vers ſur le théâtre de Ferney, avant une repréſentation d'Alzire.

DES plaiſirs & des arts vous honorez l'aſile ;
Il s'embellit de vos talens :
C'eſt Sophocle dans ſon printemps
Qui couronne de fleurs la vieilleſſe d'Eſchyle.

CLXXVI.

AU PRINCE DE BRUNSVICK.

Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle Corneille.

QUOI ! vous venez dans nos hameaux !
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être.
Il aurait pu vous plaire, il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage :
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit ; mais il faut davantage,
Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXVII.

A MESSIEURS

DE LA HARPE ET DE CHABANON,

Qui lui avaient donné des vers à l'occasion de St François son patron, en octobre 1767.

ILS ont berné mon capuchon ;
Rien n'est si gai ni si coupable.
Qui sont donc ces enfans du diable,
Disait saint François mon patron ?
C'est la Harpe, c'est Chabanon :
Ce couple agréable & fripon,

A Vénus vola sa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ses pinceaux à la nature.
Je le crois, dit le penaillon;
Car plus d'une fille m'assure
Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon.

CLXXVIII.

INSCRIPTION

Sur un cadran solaire, demandée à l'auteur.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien? Tenez-vous-y:
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CLXXIX.

COUPLET

A madame Cramer, sur M. le chevalier de Boufflers.

Mars l'enlève au séminaire;
Tendre Vénus, il te sert,
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire,
Tous les arts sont sous sa loi:
De grâce, dis moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi.

CLXXX.

LE HUITAIN BIGARRÉ,

Au ſieur la Bletterie, auſſi ſuffiſant perſonnage que traducteur inſuffiſant.

On dit que ce nouveau *Tacite*
Aurait dû garder le *tacet;*
Ennuyer ainſi, *non licet.*
Ce petit pédant preſtolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de ſifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce tranſlateur de Tacite.

CLXXXI.

A MADAME DU BOCAGE,

Qui avait adreſſé à l'auteur un compliment en vers à l'occaſion de ſa fête.

1768.

Qui parle ainſi de ſaint François?
Je crois reconnaître la ſainte
Qui de ma retraite autrefois
Viſita la petite enceinte.
Je crus avoir ſainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village:

Aiſément

Aiſément je les reconnus,
Car c'était ſainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui ſe plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que reſpectée;
Ah! que je ſuis un pauvre ſaint!

CLXXXII.

PORTRAIT

De madame de Saint-Julien.

L'ESPRIT, l'imagination,
Les grâces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie;
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère:
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CLXXXIII.

A LA MEME,

Qui était à Ferney.

J'ETAIS dans la ſolitude,
Sans eſpoir & ſans lien;
Et de n'aſpirer à rien,
C'était ma pénible étude:

Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur déſire;
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de ſaint Julien.

CLXXXIV.

EPITAPHE

Du pape Clément XIII.

Cy gît des vrais croyans le mufti téméraire,
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De *Jéſus* ſur la terre il s'eſt dit le vicaire,
Je le crois aujourd'hui mal avec ſon curé.

CLXXXV.

A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on ſervir ſur la fin de ſa vie ?
Ah ! croyez-moi, choiſiſſez mieux ;
Sans doute un vieil aveugle ennuie,
C'eſt un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CLXXXVI.

A M. ***.

Beau roſſignol de la belle Italie,
Votre ſonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, ſans plume, & ſurtout ſans génie.
Il veut quitter ſon pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va ſe rendre:
S'il peut vous voir, & s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII.

SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la Superſtition
Fit ce préſent à la Sottiſe:
Ne le dis pas à la Raiſon,
Ménageons l'honneur de l'Egliſe.

CLXXXVIII.

A UNE JEUNE DAME,

Qui avait chanté dans un repas.

QUE j'ai goûté le plaisir de l'entendre !
Que j'ai senti le danger de la voir !
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre :
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

CLXXXIX.

A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

DANS le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit & de grâce,
Veut en vain ranimer mes esprits languissans :
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse, & vous, me prêtent leurs talens,
Alors je pourrai vous répondre.

CXC.

A M. ***.

SUR L'IMPERATRICE DE RUSSIE.

TU cherches ſur la terre un vrai héros, un ſage
Qui mépriſe les ſots & leur faſſe du bien,
Qui parle avec eſprit, qui penſe avec courage :
Va trouver Catherine, & ne cherche plus rien.

CXCI.

A MADAME DE ***,

Qui avait fait préſent d'un roſier à l'auteur.

VOUS embelliſſez la retraite
Où, loin des ſots & de leur bruit,
Dans le ſein d'une étude abſtraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'eſt par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbriſſeau,
Au verger que ma main cultive,
Va prêter un éclat nouveau :
De ce don mon ame eſt touchée.
Ainſi dans l'âge heureux d'Aſtrée,
La main brillante des talens,
En dépit des traits de l'Envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roſes du printemps.

CXCII.

A L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

CATHERINE II,

Qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses Etats.

DIEUX ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire & régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CXCIII.

SUR LA MEME.

SES bontés font ma gloire, & causent mon regret ;
Elle daigne à mes vers accorder son suffrage :
Si j'étais né plus tard, elle en ferait l'objet ;
Je réussirais davantage.

CXCIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Les talens, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-assidus ;
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (17)
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus !
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous :
Ma gloire en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

(17) L'inauguration de la statue de M. de *Voltaire*, fête célébrée chez mademoiselle *Clairon*, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'*Apollon*, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de Zaïre, & récita une ode de M. *Marmontel* en son honneur.

CXCV.

A MADAME LA MARQUISE DE MONTFERAT,

Assise à table entre un jésuite & un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes
Se disputent à qui l'aura.
Les Grâces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit : Elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera.

CXCVI.

COUPLETS A M. DE LA MARCHE,

Premier président du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour sa fille.

Plus d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes ;
Un père a fait des chansons plus touchantes :
Pourquoï cela ? c'est qu'il a mieux aimé.

Je ſuis bien loin de blaſphémer l'Amour :
C'eſt un grand dieu, je le ſers, & je jure
De le ſervir juſqu'à mon dernier jour ;
Mais il faut bien qu'il cède à la nature.

CXCVII.

A M. ***.

CROYEZ-MOI : je renonce à toutes les chimères
Qui m'ont pu ſéduire autrefois.
Les faveurs du public, & les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent guères.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne ſe préſente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du préſent, j'achève en paix ma vie
Dans le ſein de la liberté :
Je l'adorai toujours & lui fus infidelle.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CXCVIII.

A M. LE PRESIDENT DE FLEURIEU,

Qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, & d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.

EGALEMENT à tous je m'intéresse ;
Je vois par-tout les vertus, les talens.
Que l'on écrive au père, à la mère, aux enfans,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CXCIX.

AU LANDGRAVE DE HESSE,

Au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boîte ornée de son portrait.

J'AI baisé ce portrait charmant :
Je vous l'avoûrai sans mystère ;
Mes filles en ont fait autant,
Mais c'est un secret qu'il faut taire :
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment ;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous savez plaire.

CC.

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

Vous n'êtes point savant en *us* ;
D'un français vous avez la grâce :
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épîtres sont d'Horace.

CCI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

Qui avait adressé une épître à l'auteur.

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avoûrai qu'en lisant vos séduisans écrits,
Je crois à la métempsycose.
Orphée aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Genève il vient se faire entendre ;
En vous il renaît aujourd'hui ;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCII.

A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ſes héros, à leurs preſtiges,
Qu'on ne ceſſe de nous citer :
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium ;
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous ces fous qui bloquaient Ilium :
De tels contes pourtant ne ſont crus de perſonne.
Mais que Maupeou tout ſeul du dédale des lois
Ait ſu retirer la couronne,
Qu'il l'ait ſeul rapportée au palais de nos rois :
Voilà ce que je ſais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité,
Que ſes héros ſont admirables,
Mais par malheur ce ſont des fables,
Et c'eſt ici la vérité.

CCIII.

A M. **,

Officier russe, qui avait servi contre les Turcs, sur un présent que lui avait fait l'impératrice de Russie.

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats;
C'est Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCIV.

A MADAME DE SCALLIER,

Qui jouait parfaitement du violon.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchante:
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon:
Tu parles, & mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus:
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCV.

IMPROMPTU

Fait devant un rigoriſte, qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux aſſez mal raiſonna
Lorſqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de Grâces entourée :
C'eſt à Minerve, & pédante & ſucrée,
Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez-bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

CCVI.

A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il eſt bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément ;
Il a beau m'écrire ſouvent,
Il n'obtiendra point de réponſe.
Je ne ferai pas aſſez ſot
Pour m'embarquer dans ces querelles ;
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCVII.

SUR L'ESTAMPE

Mise par le libraire le Jay, à la tête du commentaire sur la Henriade, où le portrait de M. de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle & de Fréron. (18)

1774.

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle & Fréron;
Ce ferait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

CCVIII.

AU ROI DE PRUSSE,

Sur le mot immortali, *que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, & qu'il lui envoya, en 1775.*

C'est un sage, un héros dont la main souveraine
Me donne l'immortalité;
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

(18) *Le Jay* avait fait remettre par le sieur *Rosset*, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à M. de *Voltaire* qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

CCIX.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX,

Qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'académie française, lequel traitait du goût.

1775.

DANS ma jeunesse, avec caprice,
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût;
Mais c'était un mince édifice:
Vous en élevez un plus beau;
Vous y logez auprès du maître:
Et le Goût est un dieu nouveau,
Qui vous a nommé son grand-prêtre.

CCX.

IMPROMPTU

SUR M. TURGOT.

JE crois en Turgot fermement:
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCXI.

A M. ***.

Vous me mandez que je ſuis mort :
Je le crois, & j'en ſuis bien aiſe.
Dans mon tombeau, fort à mon aiſe,
De vos vivans je plains le ſort.
Loin du pays de la folie,
Des rois ſagement ſéqueſtré,
J'apprends à jouir de la vie
Depuis que je ſuis enterré.

CCXII.

A M. DE CROIX,

Sur des vers préſentés le jour de St François.

Pourquoi vous plaiſez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron ?
Ne me raillez pas davantage,
Monſieur, & gardez ſon cordon.

CCXIII.

A M. LE KAIN.

ACTEUR fublime & foutien de la fcène,
Quoi ! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par fa reine !
De nos beaux arts la jeune fouveraine
Vous fait partir pour mon trifte féjour !
On m'a conté que fouvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur fuprême,
Sèche en fecret les pleurs des malheureux;
Son moindre charme eft, dit-on, d'être belle.
Ah ! laiffons-là les héros fabuleux :
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXIV.

A M. NECKER,

Directeur général des Finances.

1777.

ON vous damne comme hérétique :
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie & du talent :
Mais ne perdez point l'efpérance,

Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance :
On ne peut manquer ſon ſalut,
Quand on fait celui de la France.

CCXV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

Sous un vieux chêne, un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait, dans ſon vieux trou,
Quelques vieux airs ſans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux ſons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triſte oiſeau ſur le champ
Mourut, dit-on, de jalouſie.
Non, beau cygne, c'eſt trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faibleſſe :
Il eût expiré de plaiſir,
Si ce n'eût été de vieilleſſe.

CCXVI.

A M. D'HERMENCHES,

Baron de Constant, &c. qui avait joué la comédie à Ferney, & chanté des couplets à la louange de l'auteur, sur l'air, Vive la sorcellerie, *à la suite d'une petite pièce où il fesait le rôle d'un magicien.*

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur;
De mes écrits vous voilez la faiblesse;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grâce, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchanteresse.

CCXVII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

Dans un désert, un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge.
Un serin fit, près de son trou,
Briller sa voix & son plumage.
Que faites-vous, serin charmant?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux & des oreilles?

CCXVIII.

A M. DESRIVIERES,

Sergent aux Gardes-Françaises, qui avait adressé à l'auteur le livre intitulé, Loisirs d'un soldat.

SOLDAT digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage & par ta plume.

CCXIX.

SUR LE MARIAGE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville & de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu ce dieu séducteur ;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXX.

A MADAME DE FLORIAN,

Qui voulait que l'auteur vécût long-temps.

Vous voulez arrêter mon ame fugitive;
Ah! Madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possède on ne veut perdre rien;
On veut que son esclave vive.

CCXXI.

A M. ***.

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie:
En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël
Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,
Avec quatre chevaux de sa grande écurie;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie:
Le luxe était permis dans le vieux Testament;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne;
Tout change sur la terre & dans le firmament:
Elie eut un carrosse, & Jésus n'eut qu'un âne.

CCXXII.

A M. PIGAL,

Sculpteur, chargé par le roi de faire les statues du maréchal de Saxe & de M. de Voltaire.

Le roi connaît votre talent:
Dans le petit & dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite:
Aujourd'hui, contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

CCXXIII.

A M. GRETRY,

Sur son opéra du Jugement de Midas, représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs, & très-applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a sifflé tes talens;
Paris applaudit tes merveilles;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

CCXXIV.

EPITAPHE

DE M. JAYEZ,

Ministre de l'Evangile à Nyon, demandée par sa veuve à M. de Voltaire.

En janvier 1778.

SANS superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre ;
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXV.

A MADAME HEBERT,

Qui avait envoyé à l'auteur deux remèdes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

A Paris, mars 1778.

JE perdais tout mon sang, vous l'avez conservé ;
Mes yeux étaient éteints, & je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grâce ne vous soit point rendue ;

Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés ;
Vos foins font votre récompenfe :
Doit-on de la reconnaiffance
Pour les plaifirs que vous prenez ?

CCXXVI.

A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC,

Sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français. (19)

VOUS daignez couronner, aux jeux de Melpomène,
D'un vieillard affaibli les efforts impuiffans !
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On fait que de fon bien tout mortel eft jaloux ;
Chacun garde pour foi ce que le ciel lui donne :
Le Parnaffe n'a vu que vous
Qui fût partager fa couronne.

(19) *NOTICE de ce qui s'eft paffé à la fixième repréfentation d'Irène ; Extrait du Journal de littérature, du 5 avril 1778.*

Par M. de LA HARPE.

LE 30 mars 1778, jour de la fixième repréfentation d'Irène, fera fans contredit le jour le plus mémorable dont on puiffe conferver le fouvenir dans les faftes de la littérature & du théâtre. M. de *Voltaire*, qu'une maladie dangereufe, prefque au moment de fon arrivée, avait dérobé aux vœux & à l'empreffement de l'académie & du public, a repris du moins affez de force pour venir jouir des honneurs que l'un & l'autre lui préparaient. Il fe rendit d'abord au louvre. Les portes & les avenues

CCXXVII *& dernière.*

ADIEUX A LA VIE.

A Paris 1778.

Adieu, je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père :
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'eſt le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorſqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

de l'académie étaient aſſiégées d'une multitude avide de le voir, & il ne paſſa qu'au travers des battemens de mains & des acclamations. L'académie, qui était nombreuſe ce jour-là, alla au-devant de lui juſque dans la première ſalle ; on le fit aſſeoir à la place du directeur, & quand tous ſes confrères lui eurent témoigné la joie qu'ils avaient de le revoir après une ſi longue abſence, M. d'*Alembert* crut ne pouvoir mieux faire que de lire l'éloge du législateur du goût dans le dernier ſiècle, à celui qui en a été l'héritier & le ſoutien dans le nôtre. Après cette lecture, qui fit un extrême plaiſir à l'aſſemblée & à M. de *Voltaire*, on lui propoſa d'accepter extraordinairement, & par un choix unanime, la place de directeur, qu'on a coutume de tirer au ſort, & qui allait être vacante à la fin du trimeſtre de janvier. Il la reçut avec reconnaiſſance. Rien de ce qui s'eſt paſſé ce jour-là, ne s'était jamais pratiqué pour perſonne ; & l'académie, qui a voulu déroger à ſes lois & à ſes uſages, s'eſt honorée elle-même, en oubliant ainſi toutes les règles en faveur d'un homme au-deſſus de toute règle comme de toute comparaiſon.

Ces honneurs n'étaient que le prélude d'un plus grand ſpectacle, & c'était à la nation d'achever ce qu'avait commencé l'académie. On attendait M. de *Voltaire* à la comédie. Les cours des tuileries étaient pleines d'une

Quand, sur la scène de ce monde,
Chaque homme a joué son rôlet,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie.
Vainement, en cérémonie,
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;

foule innombrable de tout sexe, de tout âge, de toute condition; du plus loin qu'on aperçut sa voiture, des cris annoncèrent son approche; les applaudissemens redoublèrent quand il descendit soutenu par deux personnes, & peut-être ne peut-on rien imaginer de plus touchant, de plus beau qu'un pareil moment. Ce vieillard, qui semblait succomber à la fois sous tant d'années & sous tant de gloire, pouvant à peine arriver à travers la foule enivrée, qui ne pouvait se rassasier du plaisir de le voir; toute cette multitude, animée du même sentiment, emportée par le même transport, poussant le même cri; & par un mouvement bien remarquable, attentive à le protéger contre elle-même, à le couvrir, pour ainsi dire, en se précipitant sur lui, & à lui faire un rempart contre le torrent qui entraînait toute une nation sur ses pas. M. de *Voltaire* est arrivé ainsi au théâtre, comme porté dans les bras de la France entière, & si jamais un homme ne parut plus grand, jamais une nation ne parut plus aimable. Dès qu'il se montra dans sa loge, entre madame *Denis* & madame de *Villette*, on peut s'imaginer quel fracas d'applaudissemens retentit de tous les coins de la salle & des corridors, qui n'étaient pas moins remplis de monde. M. *Brizard* apporta une couronne de laurier que madame la marquise de *Villette* posa sur la tête du grand homme; mais il l'en retira aussitôt malgré tous les efforts que l'on fit, malgré les instances du public qui lui criait de la garder, & qui voyait avec un plaisir inexprimable le génie placé entre l'amitié & la reconnaissance, couronné par les grâces & la beauté, & se défendant contre sa propre gloire. On eut peine à commencer la pièce au milieu du bruit qui ne cessait pas. Elle fut jouée mieux qu'elle ne l'avait encore été; les acteurs redoublaient d'efforts & de talens, & la scène se ressentait de la présence du dieu. La pièce finie, on baissa la toile comme à l'ordinaire;

Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait :

un moment après on la releva, & l'enthousiasme fut au comble en voyant le buste de M. de *Voltaire*, placé sur un piédestal au milieu du théâtre, tous les comédiens autour, des couronnes à la main. Madame *Vestris* s'avança, & lut des vers qui venaient d'être faits sur le champ par M. de *Saint-Marc* (*), & qui avaient le mérite d'exprimer très-bien les sentimens du public ; qui les fit répéter une seconde fois avec des battemens de mains qui ne finissaient pas. Le buste fut surchargé des couronnes que chacun s'empressait d'y accumuler, & resta ainsi exposé pendant toute la petite pièce : c'était Nanine, ouvrage charmant, plein de grâce & d'intérêt.

Des larmes d'attendrissement, des larmes douces ont coulé de tous les yeux à ce spectacle du génie récompensé avec tant d'éclat, à la fin de la plus belle carrière. Il semblait que tous les cœurs fussent heureux du bonheur d'un grand homme, & remplis de sa gloire. Qu'un pareil jour fait honneur aux lettres, à la France, à l'humanité ! L'humanité semble se relever & s'ennoblir, quand les hommes rassemblés expriment ainsi, tous à la fois, ce sentiment de justice qui est au fond de tous les cœurs. Ce n'est donc pas en vain que M. de *Voltaire* a vu passer quatre générations, & soixante ans de travaux pour le plaisir & l'instruction de tous les peuples policés, n'ont pas été perdus pour lui. Tout ce qui s'est empressé à le voir, avait appris à lire & à penser dans ses ouvrages, avait mille fois joui de ses chefs-d'œuvre en tout genre : que de droits à la reconnaissance ! Tant de succès & de trophées, trente ans de cet éloignement qui ajoute

(*) Aux yeux de Paris enchanté
Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge ;
La févère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter :
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Ainsi la farce était finie.
Au terme où je suis parvenu
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit & qui meurt inconnu.

encore à la renommée, les progrès de la raison, & ce mouvement prodigieux qu'il a imprimé à l'esprit humain depuis le commencement de ce siècle : voilà ce qui a fait pour lui de ses contemporains une sorte de postérité ; voilà ce qui l'a mis à sa place. Toutes les voix ont applaudi à son triomphe, & c'est peut-être le premier où l'envie n'ait pas été même aperçue.

Fin des Contes, Satires & Poësies mêlées.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES.

SATIRES.

POESIES MELÉES.

A.

E.

F.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

V.